

Karlfried Graf Dürckheim

*Le
Maître
intérieur*

*le Maître
le Disciple
la Voie*

Le Courrier du Livre

KARLFRIED GRAF DÜRCKHEIM

LE MAÎTRE INTÉRIEUR

LE MAÎTRE – LE DISCIPLE – LA VOIE

Traduit de l'Allemand

Par Catherine de Bose

TABLE DES MATIÈRES

[Avant-propos](#)

PREMIÈRE PARTIE - L'APPEL AU MAÎTRE

[I. A TRAVERS TOUS LES TEMPS](#)

1. Le Maître comme archétype
2. Médiateur entre ciel et terre
3. De l'angoisse primitive à la connaissance
4. Savoir intemporel — La grande Tradition
5. Le Sage et le Maître

[II. DE NOS JOURS](#)

1. La question
2. Qui demande un maître ?

3. Qui pose la question ?
4. L'expérience qui suscite l'appel au maître
5. Où se trouvent les maîtres ?

DEUXIÈME PARTIE - LE MAITRE — L'ELEVE — LA VOIE

I. IDÉE ET RÉALITÉ DU MAÎTRE

1. Le maître éternel
2. Le maître intérieur
3. Le maître incarné

II. L'ÉLÈVE

III. COMMENT AGIT LE MAÎTRE ?

1. L'enseignement
2. Les directives
3. Le rayonnement
4. L'exemple
5. Le choc

IV. LA VIE ET L'HOMME

V. LA VOIE

VI. LE CHRIST MAÎTRE

TROISIÈME PARTIE - LA VOIX DU MAITRE DANS LA VIE

INTRODUCTION

I. LA VOIX DU MAÎTRE DANS LA RENCONTRE DU CORPS

1. Le corps que l'on est
2. La vision morpho-psychologique
3. Déformations collectives
4. Les images directrices
5. L'exercice

II. LE MAÎTRE INTÉRIEUR DANS LA VOIE DU MILIEU

1. « La bonne assiette »
2. Le monde, aspect personnel, aspect objectif
3. Les trois besoins essentiels de l'homme
4. La triple unité de l'Être centre de l'homme
5. Trois espèces de conscience
6. La conscience de soi enfantine
7. La conscience de soi du moi naturel
8. La conscience de soi par l'ÊTRE essentiel

9. Le centre : l'ÊTRE présent en l'homme

10. La Voie vers le centre

11. Le centre dans la symbolique du corps

12. Le cœur, centre de l'homme

III. LA VOIX DU MAÎTRE DANS LA RENCONTRE AVEC LA MORT

Notes

AVANT-PROPOS

De plus en plus souvent aujourd'hui on entend, surtout parmi les jeunes, réclamer un maître.

Cet appel ouvre une ère nouvelle dans l'histoire du monde occidental. Il annonce qu'un âge nouveau laisse derrière lui des « temps modernes » vieillis. Il symbolise la relève de « l'âge des lumières » par une lumière nouvelle où l'homme d'Occident découvre que la spiritualité, dont les critères avaient été jusqu'ici déterminants à ses yeux, altérerait la réalité véritable. Une nouvelle issue s'ouvre à lui.

L'appel au maître est un refus du rôle joué jusqu'ici par les éducateurs et les professeurs dans la mesure où ils prétendent, non seulement transmettre un savoir et des capacités, mais encore former un sujet apte à s'organiser une existence « juste ». C'est qu'il manque à leur conception de « juste » un élément décisif : le lien qui engage l'être humain vis-à-vis de la transcendance et le rend capable, grâce à elle, d'atteindre sa maturité d'homme. Le préparer exclusivement à s'affirmer et à réussir dans le monde, y être efficace et s'y conduire selon certaines conventions, c'est reléguer dans l'ombre sa vraie qualité humaine.

Pour la même raison, les règles qui déterminent la conception actuelle de la connaissance ne sont plus guère tenables. Elles la limitent, en effet, à ce qui est perçu par les sens, compris par la raison et ordonné en concepts et, en outre, à la maîtrise technique du monde. Au-delà commence le domaine de l'imagination et des chimères, du sentiment ou des croyances : sphère intime et affaire privée subjective de l'individu. C'est une façon de voir qui ne respecte pas la transcendance, c'est-à-dire la réalité supranaturelle de l'ÊTRE qui forme la trame de notre vie.

Une opinion inexacte — qui est cause, en partie, du progrès constant de la sécularisation — veut que la transcendance échappe à une authentique expérience. Les défenseurs de la « foi » et ceux qui se

considèrent comme les représentants de la science se rencontrent dans cette attitude. Mais plus les champions de la foi, se référant à la révélation seule, se ferment à l'expérience de la transcendance, plus ils renforcent la position des rationalistes qui rejettent la foi au nom de la connaissance empirique. Un changement est en train de s'amorcer ici. Car les scientifiques, dont la recherche est vraiment expérimentale, sont obligés d'admettre une dimension de la vie, non seulement présente mais effectivement agissante, aussi incontestable qu'inaccessible à la raison et inexplicable par certaines « circonstances ». De leur côté, à l'intérieur de la religion chrétienne, prêtres et laïcs cherchent à retrouver l'accès d'une expérience religieuse primordiale. Ils voient, eux aussi, dans son abandon une des raisons du déclin de la foi. Mais ni les psychologues, ni les thérapeutes ancien style, ni les prêtres de la vieille tradition, ne peuvent faire face d'emblée à l'exigence impétueuse d'une jeunesse qui se détourne des « croyances », réclame la « transcendance » et ne se laisse arrêter ni par les scrupules scientifiques ni par les préceptes religieux.

L'homme actuel prend conscience, irrésistiblement, de la réalité supra-naturelle qui veut être perçue dans une expérience vivante et agissante. La foi vivante a toujours impliqué, inconsciemment, l'expérience de la transcendance. Elle était « là », cachée à la conscience connaissante, comme une force inexplicable et une certitude absolue. Maintenant les portes commencent à s'ouvrir vers elle. Celui qui ose en passer le seuil foule un sol nouveau. La jeune génération s'empresse vers cette issue. La drogue est manifestement la mauvaise entrée. Qui indiquera la bonne direction ? Qui sait de quoi il s'agit ? Qui montre le chemin ?

La jeunesse n'est d'ailleurs pas seule à ressentir la nostalgie de l'ÊTRE surnaturel dont l'homme s'est séparé. Pour éliminer leur malaise, il faut que jeunes et vieux accèdent à un nouvel état. Cela suppose une expérience particulière, un appel, une maturité : cela exige un maître, quels que soient le statut et l'apparence — éducateur, psychologue, thérapeute, prêtre, ou autre chose — sous lesquels s'exerce sa responsabilité d'autrui.

Le maître — l'existence et l'action du maître en ce monde — sont le témoignage agissant de la transcendance qui détermine toute notre vie. Mais que voulons-nous dire quand, dans ce livre, nous parlons de la transcendance ? Nous désignons ainsi l'ÊTRE insondable de tous les étants, celui dont notre vie même est tissée, l'ÊTRE surnaturel, au-delà du temps, de l'espace et des contraires, la VIE par-delà la vie et la mort. Nous parlons de l'ÊTRE essentiel auquel nous participons tous, à notre mode individuel, de la Vie par et en laquelle nous existons ; celle qui nous reprend en son sein pour nous engendrer de nouveau. En nous et à travers nous, elle veut apparaître dans le monde. De ce transcendant, nous ne parlons pas au nom d'une foi traditionnelle, mais à cause d'une expérience particulière où, par sa plénitude, son ordre et son unité, l'ÊTRE touche, appelle, libère et engage l'homme. Et nous l'éprouvons aussi comme un Toi. Alors, pourquoi ne pas dire tout simplement « Dieu » ? Parce qu'à un homme vraiment sensibilisé, en recherché, le renouveau religieux est rendu plus difficile, menacé même, sitôt prise dans un concept, ou une formule théologique, l'expérience primordiale du divin, qui est l'objet de sa quête actuelle. Ce sont en effet ces concepts et ces formules qui, vidés de leur contenu, ont amené la crise de notre temps. Si nous parlons tantôt de l'Autre Dimension, tantôt de la Vie surnaturelle, de l'ÊTRE divin, de la réalité au-delà de l'espace et du temps, de l'Absolu, ou que nous écrivons la VIE, en majuscules, nous voulons toujours parler de Punique mystère, insondable, que l'homme est appelé à manifester et à servir. La nature du maître, en tant que témoin et serviteur de la VIE, ne peut pas, elle non plus, être fixée en un concept. Lorsqu'on parle du « maître » on ne peut que suggérer ce dont il s'agit. Sa nature et son action échappent à une description conceptuelle linéaire. Ce qu'il est, ce qui émane de lui et passe à travers lui, ne peut qu'être cerné, de loin, comme un noyau caché et mystérieux. Selon l'éclairage d'un angle ou d'un autre, il révèle sans cesse de nouvelles formes et de nouveaux visages. Une vision

circulaire de cet ordre, le reflet du centre sur des facettes multiples, amènent naturellement des redites verbales — formules fondamentales de ce qui apparaît à travers tous les reflets.

Ce livre ne cherche pas à être une contribution aux « sciences humaines », à la psychothérapie ou à la pédagogie. Il n’empiète pas non plus sur la théologie ou la direction spirituelle. Mais peut-être aidera-t-il ceux qui ont des responsabilités humaines à découvrir, en eux-mêmes et en ceux qui leur sont confiés, la source de la vraie vie, cette source que notre civilisation, nos collèges et nos universités en particulier, menacent de faire tarir.

Il s’agit de redécouvrir la VIE supranaturelle et la VOIE de son témoignage dans le monde. A toutes deux il faut le Maître.

PREMIERE PARTIE - L'APPEL AU MAITRE

[I - A TRAVERS TOUS LES TEMPS](#)

1. Le maître comme archétype

Toutes les figures primordiales de la vie humaine prennent leur signification par rapport au monde dans lequel elles apparaissent. Leur sens et leur importance propres se situent dans le cadre d’un ensemble historique concret. De même la figure du maître.

La notion de maître diffère en Orient et en Occident et, dans l’un comme dans l’autre, elle varie au cours des siècles. Son image dépend étroitement aussi de la tradition religieuse à laquelle il appartient. Elle est donc autre dans le bouddhisme ou l’hindouisme et dans le monde chrétien. Pourtant, nous ne pourrions comprendre aucune religion étrangère à la nôtre si chacune d’elles ne contenait, à travers toutes ses variations, un message destiné à tous les hommes. Nous pouvons aussi concevoir une idée générale du maître parce que toutes ses manifestations historiques renferment un caractère commun.

Sous une forme qui lui est particulière, tout homme manifeste la VIE qui nous anime tous. A son époque et en son lieu, par sa nature et à son niveau, chacun est, dans le Tout, une manifestation particulière de l’ÊTRE divin. En chacun de nous la VIE apparaît dans une conscience individuelle et sous une forme unique. Et, dans toutes les variantes du monde humain s’exprime, révélant plus ou moins l’ÊTRE, l’idée

d'homme. Ainsi, à travers toutes les formes qui l'incarnent, « l'idée du maître » existe comme la plus haute manifestation humaine de l'ÊTRE divin. « Le maître » est l'homme devenu expression incarnée de la VIE. Malgré toutes les résistances qui obscurcissent et voilent d'habitude cette Vie dans la petite existence humaine, elle s'affirme, créatrice et libératrice, en un homme. Chez le maître, la VIE supra-naturelle acquiert, dans le monde humain, une forme spéciale de témoignage et de manifestation.

Le maître est l'archétype de l'humain. Qu'est-ce que cela signifie ? Partout où apparaît la vie humaine, on retrouve certains phénomènes, racines et sources de ses formes premières. Elle est toujours tendue entre la vie et la mort, le sens et l'absurde, la solitude et la protection, l'enfance et l'état adulte, l'individu et la communauté, etc. Toujours cette polarité oscille entre naissance et mort, yang et yin, la tension entre les pôles masculin et féminin, jour et nuit, ciel et terre, conscience et inconscience.

Partout où se rencontre la vie humaine, il y a ce qui engendre et ce qui reçoit. Partout on trouve espoir et inquiétude, joie et souffrance, sécurité et crainte, satiété et faim, éveil et sommeil, maladie et guérison. Dans tous ces contraires apparaît la VIE.

Elle n'est pas ceci ou cela, mais ce qui est au-delà des contraires, ce qui se vit dans chacun d'eux. C'est le TOUT qui inclut et dépasse tous les opposés. C'est ce qui domine et embrasse, ce qui se manifeste dans la lutte et le jeu des antagonismes, ce qui avance de forme en forme dans une perpétuelle transformation. La plénitude et l'unité, inhérentes à la VIE, sont son ordre secret, sa loi. Des situations fondamentales reparaissent donc toujours: mêmes impasses, mêmes blocages ou mêmes effondrements, mêmes percées vers une nouvelle ascension.

Dans la multiplicité, en apparence infinie, de ses manifestations de forces et de contre-forces, nous trouvons toujours l'homme confronté aux mêmes structures essentielles de son destin. Nous le trouvons sous l'aspect de père, mère, enfant, garçon ou fille, adolescent ; remplissant les mêmes fonctions de paysan, ouvrier, soldat, médecin ou prêtre, — recommencement perpétuel des états communs à leur condition humaine.

Seul, l'homme réclame un compagnon, en difficulté il lui faut l'aide de l'autre. Pris dans une impasse il cherche celui qui lui en montrera l'issue. A chaque désarroi fondamental correspond la puissance qui en délivre. A l'anxiété, aux nostalgies et aux espoirs toujours renaissants répondent des figures secourables efficaces. Celle du maître en est une.

Un maître correspondant à son archétype est la réponse décisive à une nécessité vitale pour l'homme arrivé à un certain degré de son évolution. Il est cette réponse parce qu'il guide vers la VOIE, réalisant la promesse innée en l'homme. La nostalgie et la prescience de cette promesse atteignent de plus en plus d'hommes. C'est pourquoi nous entendons partout l'appel vers le maître.

Quel besoin et quelle promesse sont-ils à l'œuvre dans cet appel ? A quels contraires son action permet-elle de se rejoindre ? Quel déchirement aide-t-il à surmonter ? Quelle vie nouvelle amène-t-il au jour ? Quelle voie indique-t-il ?

2. Médiateur entre ciel et terre

Le malaise essentiel qui le fait recourir au maître naît, chez l'homme, de sa double origine, de l'opposition de son origine terrestre et céleste et de la souffrance qu'il éprouve à se sentir perdu dans le monde. Le maître incarne la promesse de réunification avec l'ÊTRE surnaturel, non seulement grâce à une foi pleine d'espérance, mais par une expérience réelle et la voie d'un exercice de transformation. L'homme primitif et l'enfant ne sont pas encore conscients de cette double origine. Leur double nature est encore incluse dans l'UN primordial. Terre et ciel, ici et au-delà, sont encore tissés ensemble dans l'harmonie de la vie. Un jour pourtant la rupture se produit.

Aussi loin que notre connaissance puisse l'atteindre dans le temps et l'espace, l'homme ressent toujours son destin comme une tension entre deux réalités. L'une lui est familière. Il en vient à bout, tant bien que mal, grâce à son expérience et aux traditions de sa collectivité. L'autre pénètre d'un souffle inquiétant la réalité de ce monde coutumier. Elle n'est pour lui ni accessible, ni maîtrisable de la même façon que l'autre. Insaisissable, elle intervient pourtant profondément dans sa vie. Hors des limites du pouvoir humain existe donc toujours une réalité — imprévisible, tantôt bienfaisante, tantôt dangereuse — qui échappe à ses forces naturelles.

De tout temps ont existé des hommes qui semblaient se situer à un plus haut niveau. Un contact particulier les reliait à une autre dimension. Grâce aux moyens dont ils paraissaient disposer, ils communiquaient avec les forces d'une réalité supérieure. Sans doute savaient-ils comment, pour son salut, l'homme devait se comporter à leur égard, par quels exercices ou quels sacrifices il pouvait se les rendre favorables. Car, dangereuse ou protectrice, l'autre réalité était la plus forte : sur ce point il n'y a jamais eu de doute. Elle était et restait la puissance, embrassant toutes choses, qui déterminait en fin de compte le destin humain : menace fondamentale, espoir, ou fil directeur menant à une vie meilleure, libérée de la souffrance. Cependant, l'attitude des « puissances » paraissait toujours liée à la conduite humaine. On revenait donc toujours à la même question : quelle est la voie qui mène à une relation juste avec les puissances supranaturelles ? Quel moyen permet de participer à leur pouvoir et de connaître le bonheur qu'elles peuvent dispenser ? Où se trouve la voie qui fait accéder au contact, peut-être même à l'union avec l'autre réalité, la réalité supranaturelle ? C'est la plus vieille question, celle qui remonte au fond des âges. L'homme a toujours cherché, par des méthodes et dans des domaines divers, selon sa tradition et le niveau de son esprit, à comprendre le supraterrestre, à se le rendre favorable, à l'atteindre. La diversité des religions en témoigne.

Quel que soit le contenu spécifique d'une religion et le rôle qu'y joue la foi, la seule chose importante et durable pour garder vivant le sentiment religieux reste le contact immédiat du divin, vécu par le croyant, et ce que fait ce croyant lui-même pour devenir un avec lui. Trois questions se sont toujours posées : quelle est la VOIE ? Quel en est le prix ? Qu'est-ce que l'exercice ? On sait et on agit d'après ces trois questions. Elles reflètent — en notre temps aussi, d'une certaine manière — la nostalgie primitive d'un intermédiaire entre le ciel et la terre. Une quête éternelle s'exprime dans l'appel vers le maître, celle qui cherche à dénouer la tension fondamentale entre notre vie, conditionnée par l'espace et le temps, et la VIE supra-terrestre, l'ÊTRE divin.

3. De l'angoisse primitive à la connaissance initiatique

Une prodigieuse évolution sépare le sens de la vie chez l'homme qui se sent dépendant de puissances

infernales et cherche à se les concilier — par un intercesseur, des supplications et des sacrifices — et la foi en un Dieu personnel, dont l'amour sauve le monde des forces du mal.

Un extraordinaire développement aussi entre la conscience, limitée à la pensée magique et mythique, puis, en passant par le mental, jusqu'à la conscience intégrale qui renferme tous les stades (1). Et quel écart entre la vision de l'homme, insignifiant grain de sable dans le Tout, et celle qui fait de lui un microcosme reflétant l'univers macrocosmique, destiné à manifester dans sa forme humaine-supra-humaine la plénitude du Tout !

Entre l'image d'une destinée traversée d'angoisses, qui voit l'ennemi dans des forces étrangères, et l'homme qui découvre en lui-même l'adversaire de sa réalisation possible ; entre le « medecinman » essayant de séduire, par des sacrifices sanglants, des divinités lointaines et celui pour qui le fossé ouvert entre ici et au-delà se comble en sa propre intériorité. Entre l'homme qui voit dans la souffrance et les difficultés la seule action des forces contraires à la vie et celui qui les reconnaît comme des aides sur la voie de l'union avec l'ÊTRE qui est non seulement « au-delà » de la vie mais aussi par-delà la vie et la mort.

La façon de considérer le rapport entre l'ici et l'au-delà reflète le niveau et le degré de conscience humaine de la VIE. On remarque ainsi, chez nos contemporains, une opposition décisive entre ceux qui restent attachés au tangible, au matériel, et ceux qui sont capables de pressentir et de respecter ce que seule la vision intérieure dévoile. Entre les hommes dont les critères de réalité, théoriques et pratiques, se réduisent au réel saisi par la conscience objective et maîtrisé par la technique et ceux dont les vraies valeurs se trouvent au-delà du temps et de l'espace. Seule la conscience du dedans accède à cette réalité qui ne se laisse ni comprendre ni dominer, mais dont la connaissance est la condition de toute action supérieure. La réalité tangible la cache plus qu'elle ne la révèle. Elle ne se montre qu'à l'œil intérieur.

La différence entre ces deux types d'hommes ressort clairement aujourd'hui. Les uns se contentent de développer les connaissances qui s'apprennent, les capacités et les conduites utilisables dans le monde. Les autres vont plus loin et recherchent la maturité intérieure de leur Soi véritable. Celui-ci n'exige et n'apporte pas un « plus » sur le plan du savoir profane, du pouvoir et des biens mais sur celui du contact avec l'ÊTRE supra-terrestre. Cela suppose une autre espèce de connaissance qui, grâce à l'expérience, touche le mystère de l'ÊTRE et découvre le chemin intérieur qui y mène. C'est le chemin initiatique : initié veut dire ouvrir la porte du mystère (2). Celui qui apporte, transmet et réalise cette connaissance est le maître.

4. Savoir intemporel. La grande Tradition

Il existe une connaissance temporelle et un savoir intemporel. La science qui sert à dominer le monde se développe constamment. Une invention chasse l'autre. Ce qu'on a découvert hier ne satisfait déjà plus aujourd'hui. Mais le savoir d'un Lao-Tseu est une sagesse aussi valable maintenant que de son temps.

Le trésor de sagesse de l'humanité concerne son devenir intérieur et sa relation avec le surnaturel. Ce contenu vivant est indépendant du spatio-temporel. Les apparences et les contradictions déterminées par l'époque et le lieu, sous les-quelles elle apparaît, l'expriment et la cachent en même temps. Mais, à

travers toutes les enveloppes rayonne la VIE au-delà de l'espace-temps. Pour celui dont les yeux savent voir, la lumière de cet ETRE surnaturel et caché de toutes choses transparaît dans tous les phénomènes. Il est contenu dans une conscience et une connaissance primordiales, innées à l'homme et auxquelles celui-ci peut s'éveiller. La vérité qu'elles renferment vit dans ce qu'on appelle la « grande tradition », intemporelle elle aussi, qui se perpétue à travers tous les pays et tous les âges.

La grande tradition concerne une connaissance fondamentale, que des expériences ravivent sans cesse, celle des conditions qui — chez l'homme — ont voilé l'ÊTRE, mais aussi des circonstances où, dans et à travers cet homme, il peut reprendre forme dans le monde. Cette tradition se trouve dans le savoir inspiré des sages et des maîtres, dans le thème central des mythes de création et dans la nostalgie de libération de toutes les grandes religions.

« La grande tradition » exprime la vérité de la VIE surnaturelle, sans cesse réapparaissant dans la conscience, à travers toutes les déformations, et cherchant en l'homme sa réalisation. Elle est l'histoire de l'ÊTRE divin, s'écartant de lui-même et se cherchant de nouveau ; occulté dans le monde contingent, et surtout dans la conscience humaine, par la révolte d'un monde ennemi et par l'opposition de ses créatures mortelles, puis, retrouvé en l'homme, grâce à l'étincelle inextinguible de son Etre essentiel, l'éveillant à lui-même dans la lumière d'une nouvelle conscience. La vérité de cette histoire, passée et à venir, est l'espace où se meuvent la connaissance initiatique et l'action du maître dont elle est la racine. Chez le maître s'effacent les oppositions qui, dans leur condition spatio-temporelle, divisent les êtres en pays, races, caractères et diversité d'évolution. C'est vrai aussi des différences entre Orient et Occident.

L'antagonisme paraît insurmontable entre le « oui » de l'Occident aux structures, à la personne, à l'historicité de notre destin et la conception orientale de la vie, qui les rejette plus ou moins en bloc et cherche la vérité ultime dans l'Un sans forme, impersonnel, hors de l'histoire. Mais il existe une vérité supérieure qui fait de cette contradiction entre Orient et Occident une tension en nous-mêmes, un thème de notre vie intérieure. Les contraires y sont conçus comme des pôles dont la tension dialectique anime diversement l'ensemble, le Tout vivant, suivant l'accentuation plus ou moins prononcée de l'un ou de l'autre. La différence entre l'Est et l'Ouest apparaît alors comme une intensification de l'un des pôles. Une rencontre authentique entre eux, entre christianisme et bouddhisme, prend ainsi tout son sens car elle peut conduire à la fois à une compréhension réciproque accrue et à une précision claire et féconde des différences. L'apparence sous laquelle se présente la vérité primordiale de la VIE est toujours conditionnée par le milieu. Mais, par sa nature même, cette vérité est au-delà des contraires et, en chaque maître, elle est vivante. C'est pourquoi le message transmis par les vrais maîtres a une valeur universelle.

5. Le Sage et le Maître

La vérité essentielle de la VIE peut prendre forme, dans le monde humain, en deux figures : le Sage et le Maître. Ils ne sont des personnages historiques réels que s'il s'agit de « transformés » par la profondeur de l'ÊTRE supra-naturel. Au milieu du monde conditionné, tous deux se sentent libres de toute contingence. Ils ont surmonté les épreuves fondamentales de l'existence humaine : la peur, le désespoir, l'abandon.

Chez le maître, la VIE est non seulement la force vive qui l'a transformé et conduit à un plan supérieur

d'humanité, elle le rend capable aussi de changer les autres. Le maître n'est pas uniquement l'homo divinans, il est encore l'homo faber. Chez lui, comme chez le sage, la VIE transcendante, intérieurement consciente comme dans une foi vivante, est aussi présente comme un processus de prise de conscience et de métamorphose toujours croissantes. Le surnaturel qui habite le maître est à la fois une expérience de connaissance lumineuse et une force active d'évolution.

Un troisième personnage s'ajoute au sage et au maître. Sa prise de conscience de la vie prend forme surtout par le savoir. C'est le « savant » — en Inde il s'appelle le « Pandit » — non au sens de nos « scientifiques » car il s'intéresse à un savoir qui dépasse la raison. Sans être lui-même un « transformé » parfait, il peut cependant transmettre la connaissance ésotérique. Il participe donc du sage et du maître, mais il vit en chercheur, en prospecteur, absorbé par les choses secrètes, les lois cachées, le sens premier des symboles. Peut-être C. G. Jung était-il un de ces savants.

Le sage et le maître ont un rang supérieur à celui de l'homme ordinaire. Humains, ils vivent sur un plan supra-humain. Si nous pouvons pressentir un peu de leur nature et de leur réalité, c'est parce qu'en chacun de nous vit quelque chose — une promesse, une connaissance essentielle, une mission — qui dépasse aussi l'horizon de l'homme ordinaire : c'est le maître intérieur. En son centre l'homme est toujours potentiellement un savant, un sage et un maître. La prescience de cette potentialité est en train de grandir dans le monde. Elle est la source lumineuse d'un élan vers la transformation qui touche aujourd'hui l'esprit occidental ; sa source de ténèbres est ce potentiel refoulé.

Les principes traditionnels sont en train de disparaître radicalement et cela dans un sens autre que ce n'était jamais arrivé jusqu'ici. Les antagonismes et les heurts ne se limitent plus à une tension entre les partisans de la réalité rationnelle et technique et ceux qui cherchent à épanouir leur vie religieuse par une foi intériorisée et détachée du monde. Le désaccord oppose l'un et l'autre de ces groupes aux hommes qui cherchent dans le monde l'expérience de la réalité divine et en Dieu celle de la vérité du monde.

L'antagonisme traditionnel entre foi et science est périmé. Il fait partie d'un stade de conscience dépassé par les hommes évolués de notre temps. Les maîtres de tous les temps, les maîtres chrétiens eux aussi, avaient déjà franchi ce seuil. L'aspiration vers une expérience intérieure et une transformation essentielle, grâce au contact personnel avec la transcendance, passe maintenant, au-dessus des frontières, à travers tous les pays. Répondre à cette aspiration est la tâche éternelle du maître. Un maître acceptable en Occident ne doit cependant pas trancher l'opposition entre la vie intérieure et le monde en faveur d'une vie intérieure entièrement séparée de celui-ci. Il doit la résoudre en une attitude qui laisse « l'esprit se faire chair » et le surnaturel essentialiser le monde dans sa multiplicité et son historicité.

[II - DE NOS JOURS](#)

1. La question

« Que puis-je faire pour que ce que j'ai éprouvé revienne ? Non, bien plus, pour que je puisse rester en contact avec ce que j'ai éprouvé ?

— Qu'as-tu éprouvé ?

— Je ne sais pas. Je sais seulement que c'était fort. Il m'en reste un tremblement intérieur.

— Beau ? Bon ?

— Bien au-delà de beau et bon. C'était simplement « cela ».

— C'est-à-dire ?

— Ce qui importe. Fort, grand. Indescriptible. Plénitude, lumière, amour. Tout cela à la fois.

— Cela t'a fait une grande impression ?

— Bien plus. Une impression, cela paraît tellement subjectif ! C'était bien plus. C'était une présence telle que je n'en avais jamais ressenti !

— Et toi ?

— J'ai été tout à coup un autre. Complètement libre. Tout à fait moi-même et en moi-même, et en même temps relié à tout. Je ne savais plus rien et je savais tout. J'étais chargé d'une telle énergie. Et heureux au-delà de toute mesure. Pendant un instant j'ai été complètement moi-même, non, plus du tout "moi" et pourtant moi comme jamais et bien, bien plus.

— Qu'avais-tu fait avant ?

— Rien. C'est tombé sur moi tout d'un coup. Cela m'a saisi, dominé, vidé, rempli. Cela m'a porté en moi-même, anéanti, puis sorti de nouveau hors de moi. C'est tout à fait indicible.

— Et tu avais l'esprit confus ? Et le monde autour de toi, comment était-il ?

— L'esprit confus ? Absolument pas. Jamais je n'ai eu la tête aussi claire. Encore davantage, je voyais ce que je n'ai jamais vu.

— Quoi ?

— L'intérieur des choses — à travers elles —, leur "noyau". Je ne peux pas le décrire. Tout avait un sens entièrement différent. C'était exactement comme avant et en même temps bien plus, tout autre et justement à cause de cela tout à fait soi.

— Et toi ?

— Exactement la même chose. Tout autre, un autre, et à cause de cela complètement moi-même. Je ne m'appartenais plus.

— Et maintenant ?

— Ah oui, maintenant ! Je cherche quelqu'un qui m'explique. Non — pourquoi expliquer? — Quelqu'un qui me le confirme, qui me “décharge”, encore plus, qui me guide. Je sais, c'est dans cette direction que cela se trouve.

— Quoi ?

— Le sens, la raison d'être. Pourquoi justement nous sommes là. J'ai besoin de quelqu'un qui connaisse cela, qui “sache” et... »

2. Qui demande un maître ?

Des conversations de cet ordre sont extrêmement fréquentes à notre époque. Avec qui ? D'une façon générale, avec des hommes qu'une expérience a touchés au plus profond d'eux-mêmes et, avec elle, quelque chose de nouveau, de merveilleux et d'incompréhensible. La joie qui les a comblés apportait à la fois une promesse et l'exigence d'un engagement dont la pensée ne les lâche plus. Ils réclament maintenant quelqu'un qui les comprenne et les aide à devenir la personne qui correspond à leur expérience. Ils réclament le maître.

Le maître est la réponse à une question posée par une situation intérieure très précise, mais aussi à un stade déterminé de l'évolution d'un homme. Cette situation est souvent déclenchée par une impasse, une difficulté intérieure, insoluble par ses propres moyens et son propre jugement et où sa foi religieuse n'est plus une aide pour lui. Souvent il pressent et cherche une chose qui lui est intimement destinée, qui représente sa tâche la plus profonde et l'accomplissement de sa vie. Une expérience particulière le lui a fait entrevoir. Il est entré en contact avec l'ÊTRE surnaturel, avec le Divin, de telle sorte que sa vie s'oriente, impérativement, vers l'intérieur et sur une nouvelle voie. Il ne sait pas exactement ce qui lui est arrivé. Il sait seulement qu'il s'agit de garder un contact permanent avec ce qui l'a touché. Alors il cherche qui lui enseignera ce qu'il faut faire. Il sait que cela ne peut être ni son père, ni sa mère, ni un pédagogue ou un psychotérapeute, ou même un prêtre. Alors qui ? Et cette question vise justement le maître.

3. Qui pose cette question ?

Ce sont souvent des jeunes gens qui n'ont jamais cru à rien. Brusquement une expérience les met à genoux et en même temps leur ouvre un nouvel horizon. Il s'agit souvent, aussi, de gens franchement antireligieux jusque-là, de purs matérialistes qui « pensent » communiste ou gauchiste, des militants, des casseurs qui, parfois, ont même tué. Tout à coup une sorte d'éclair les frappe, une expérience renverse toutes leurs

conceptions de la vie. Rien ne va plus. Ils demandent d'une autre manière quelque chose de tout à fait autre.

Souvent, ce sont des gens — de tous les milieux et de tous les degrés de culture — qui ont renoncé à leurs « croyances ». Ils se sentent mal à l'aise parce qu'il manque quelque chose « là ». Non seulement ils ont été infidèles à leur église, mais par crainte de retomber dans les croyances de leur enfance, ils rejettent tout ce qui les leur rappelle et refoulent du même coup la qualité numineuse qui, à l'improviste, pourrait les toucher. A la longue la situation devient impossible. Un jour ils sont vaincus et cherchent, comme ils disent « quelqu'un qui renoue le cordon ombilical, — mais il faut que ce soit avec quelque chose de tout à fait différent ».

Ce sont aussi, parfois, les victimes d'une psychanalyse radicale. Elle ne les a pas seulement libérés d'un pseudo-dieu, elle les a aussi rendus sourds à l'ÊTRE. Dans bien des cas ce sont de vieux analysants, freudiens entre autres, que l'analyse a plus que débarrassés de leurs croyances. Pendant des années ils ont travaillé le plus loin possible de la religion pour découvrir enfin que, en profondeur, quelque chose en eux n'était pas en place. Formés à l'honnêteté intellectuelle, ils sont obligés de reconnaître que leur conscience n'est pas tranquille. Un malaise de plus en plus grand les pousse enfin à chercher quelqu'un qui leur ouvre secrètement l'accès bloqué de la profondeur.

On trouve aussi de vieilles gens, enfin prêts à desserrer leurs liens avec les mille choses auxquelles ils s'accrochaient et qui, pour eux, représentaient le monde. Un jour, à un moment de grâce, ils se sont dit : « Si je lâchais prise, tout pourrait encore changer. » Cela peut arriver pendant un instant de silence et de solitude. Quelquefois, aussi, après un conflit violent. Avec orgueil, avec exaspération, un homme endurci dans son moi s'est heurté une fois de plus contre les autres, et puis il s'est effondré. Et, soudain, s'est établie en lui une grande liberté, venue comme un don de tout à fait ailleurs. Qui serait capable de le lui expliquer ? Comment assurer ce bonheur ?

Parfois cela se passe après une tentative de suicide. Tout de suite après — le poison commence déjà à agir — ou immédiatement après le réveil — le moi n'étant pas encore tout à fait revenu. On se sent dans un autre monde. Délivré de son moi temporel, l'homme a vécu sa vraie nature et la grande liberté. Cette expérience prodigieuse résonne en lui. Il devine que le plus précieux joyau de la vie lui a été offert et il ne sait ni comment l'utiliser ni comment le sauvegarder. Il cherche celui qui saura l'éclairer sur cette expérience, lui apprendre à la conserver, l'approfondir, la faire fructifier.

D'autres fois encore ce sont, aujourd'hui, des jeunes qui par la drogue ont connu des états inhabituels, des moments d'expansion et d'immensité insoupçonnée. Affranchis des limites conceptuelles et des tabous du monde, ce qu'ils ont éprouvé leur laisse le souvenir d'une chose « valable ». Personne ne peut leur ôter la conviction que cette expérience dépasse leur existence habituelle et banale. Ce qu'ils éprouvent dans leur conscience ordinaire n'a jamais été aussi « gratifiant ». Mais ensuite ils se portent mal. Cela les rend sceptiques à l'égard de la drogue qui leur a fait vivre ces événements intérieurs. Était-ce la mauvaise porte ? Y a-t-il d'autres chemins ? Où est l'homme qui leur en montrera un moyen d'accès légitime ?

On rencontre maintenant aussi des hommes durs — industriels, financiers, hommes politiques — qui, au bord de la dépression, ou au cœur même d'une dépression, ont eu « une curieuse expérience ». Au moment précis où ils s'effondraient sur le plan de leur puissance dans le monde, quelque chose d'autre est monté en eux. Quelque chose d'extraordinaire et d'heureux qui les a subjugués. Qu'était-ce donc ? Ils ont honte d'en parler. Pendant longtemps ils ont même honte vis-à-vis d'eux-mêmes d'être dominés par « une chose pareille ». Ils n'ont pas, non plus, tout à fait confiance en la voix intérieure qui leur dit : « Tu

sais, c'est cela qui vaut vraiment la peine d'être vécu. » Puis, comme ils ne trouvent pas le repos, ils finissent par chercher quelqu'un qui les comprenne et leur permette d'aller plus loin.

Ce sont souvent des prêtres. Ils sont fidèles à leur foi, s'occupent inlassablement de leur ministère et de leur prochain ; ils vivent dans leur ordre une vie consacrée à Dieu, au travail et à la prière, disent leur messe quotidienne — et pourtant ils ne sont plus tout à fait en contact avec le divin. Quelquefois ils ne peuvent plus prier. Ils sont comme desséchés. Ils souffrent de leur situation d'inauthenticité, se sentent honteux de leur façade artificielle. Un grand trouble et un grand malaise régissent en eux. Alors, il peut arriver qu'une « autre dimension » les envahisse soudain, tout bonnement peut-être en pelant une pomme ou en buttant contre un caillou dans le jardin. Pour un instant ils se sentent dans la plénitude de l'ÊTRE. Mais ils se trouvent devant une énigme et souvent se pose une question brûlante : comment situer ce qu'ils viennent d'éprouver dans leur système religieux ? Us vivent brusquement la différence entre une foi professée et l'expérience. Comment celle-ci s'intègre-t-elle à leur foi ? Et pourquoi ce qu'ils viennent de vivre, cette libération et cette joie absolument indescriptibles, n'ont-elles pas été, depuis longtemps déjà, le fruit de leur vie de foi ? Auraient-ils cherché trop « au-dehors » la source du salut ? Ils se mettent alors en quête de celui qui les aidera. Car, remarquent-ils, il manque quelque chose à leur évolution intérieure, une maturité, une transformation dont les progrès exigent autre chose que de pieuses considérations, la fidélité et la « fermeté dans la foi ».

Tous ceux qui font de telles expériences, et auxquels il est donné de ne pas les trahir en les rejetant comme de simples impressions, se trouvent au seuil d'une vie totalement régénérée, pleine d'un sens nouveau, à condition qu'ils acceptent telles quelles ces expériences, sans chercher à les insérer dans un « système » préexistant. Bien plus de gens qu'on ne le pense ont atteint ce seuil aujourd'hui. Quand ils refusent de le passer, ils tombent souvent malades. La VIE se bloque en eux et ne peut se manifester au-dehors. Ils sont alors la proie de tendances agressives et de dépressions qui les laissent désorientés. Seule la clarté de ce qu'ils ont éprouvé luit encore faiblement en eux. Ils cherchent l'homme qui leur montrera, avec l'issue de cette impasse, le chemin d'une nouvelle vie. A qui s'adresser ? Un médecin, en tant que tel, n'y entendra rien. Il leur ordonnera peut-être un tranquillisant ou les enverra chez un psychiatre. Ils craignent aussi les psychologues et les psychothérapeutes, capables de ramener à autre chose le plus précieux de leur expérience, de la considérer comme une illusion, une projection, une inflation du moi. Rien n'est plus terrible et plus irréparable que de tomber entre les mains d'une personne qui interprète mal cette expérience — inconnue de lui — et traite, par exemple, comme de la « manie » l'expérience du divin qui peut il est vrai faire éclater pour un instant les limites du comportement « normal ». Du prêtre on craint que, se plaçant sur le plan théologique, il ne mette en doute la valeur de l'expérience et y voie un phénomène « naturel », purement « subjectif ». Eventuellement, il essaiera de ramener celui qui lui demande secours et conseil dans le sein de sa « mère l'Eglise ». Or il a justement l'impression d'être passé à un autre stade de maturité. Il cherche quelqu'un de complètement différent : il cherche le maître.

4. L'expérience qui suscite l'appel au maître

Les expériences et les situations qui suscitent l'appel au maître sont d'espèce et de profondeur très diverses. Il peut s'agir de très légers contacts de l'ÊTRE, qui pourtant, chez ceux qui y sont préparés, peuvent éveiller en un instant une intense aspiration à la fusion avec le grand Inconnu. Cela peut être aussi

une « grande expérience », d'une puissance irrésistible, par et dans laquelle, sans laisser place au moindre doute, l'autre dimension est vécue comme une libération, une promesse et un engagement. Ces expériences peuvent se produire à l'occasion de situations extrêmes, lorsque l'homme est vraiment à bout de forces et d'idées, surtout s'il a perdu même sa foi religieuse.

Le point de départ d'un premier contact avec l'ÊTRE peut être une rencontre avec une personne, un mot, une question, un geste, un regard qui transperce de part en part — et c'est arrivé. Quelque chose de neuf, d'absolument inattendu, est entré dans la vie d'un homme. Sans qu'il s'en rende compte peut-être, une secrète décision a été prise.

Une phrase trouvée dans un livre, une pensée que l'on a déjà souvent lue ou entendue et qui frappe pour la première fois, résonnent tout à coup comme l'appel d'une puissante cloche. Impossible d'y rester sourd et d'ailleurs, chez celui qui l'entend, une voix répond.

Cela peut être aussi un événement banal, un léger accident, une entorse, un fantôme de fièvre, la vue d'enfants en train de jouer. Ou bien encore un rêve, une expérience sexuelle, une scène de film ou, aujourd'hui, un « LSD trip ». Le sens est toujours le même : l'homme a jeté un regard sur une autre réalité, un autre monde lui a parlé. Certains traits caractérisent les expériences dont les bienfaits sont durables : la qualité de numineux et l'expérience d'une force surnaturelle, d'un engagement et d'une promesse, vécus dans une transcendance immanente. Certes, ces caractéristiques ne sont pas nécessairement conscientes comme telles, mais elles sont incluses dans cette expérience qui marque un tournant de la vie. Pour qu'elles surviennent, il faut avoir atteint la maturité inhérente à un événement qu'on ne peut pas soi-même « faire » et dont le moi ordinaire ne rend pas capable. L'expérience est l'acte qui ouvre à la transcendance. Pour cela, il faut que s'écroule le mur qui sépare du divin. Il est fait de toutes les habitudes, du moi tel qu'il a été jusque-là, avec ses formes invétérées de pensée, sa prétention obstinée à une vie tranquille et à la sécurité, tout cela maintenu par un solide système de « connu ». Que ce mur, bloquant sa vraie maturité et son devenir, s'effondre et qu'il y consente, n'est sûrement jamais dû aux mérites de l'homme. Ce n'est pas son œuvre. Quelque chose d'autre fait irruption en lui. C'est la grâce. Elle naît de la présence d'une autre dimension, si différente de tout ce que l'on peut ordinairement éprouver dans le monde qu'il faut l'appeler surnaturelle. Ce qui est vécu ici dépasse la connaissance du moi conscient et profane et pourtant cela procède d'une vérité évidemment présente chez l'homme. C'est la réalité de son Être essentiel, mode de présence en lui de l'ÊTRE surnaturel cherchant à se manifester à travers lui dans le monde. Sa percée dans le monde habituel est grâce, mais il faut lui permettre d'agir, il faut s'y préparer. C'est le sens de l'exercice spirituel.

L'expérience qui provoque l'appel au maître est toujours une rencontre avec cet ÊTRE essentiel, c'est-à-dire une percée, dans la conscience humaine, de la transcendance qui lui est immanente. Sa venue, imprévue et inexplicable, dans l'intériorité de la conscience est assez bouleversante et assez gratifiante pour déterminer l'homme à rechercher avec elle un lien constant, conforme à son Être essentiel comme à sa force dans le monde.

La joie et la délivrance qu'apporte le premier contact avec l'ÊTRE supranaturel est le plus souvent une réponse libératrice à l'une des difficultés majeures de l'existence humaine.

Trois tourments, insupportables au moi naturel, assombrissent la vie humaine : la destruction, l'absurde et la solitude.

L'anéantissement, physique ou social, peut « faire mourir de peur ». La frustration causée par le désordre

et l'injustice de l'absurde atteint parfois une telle proportion que toute foi s'éteint et que la vie perd totalement son sens. Etre contraint de les subir peut mener un homme aux frontières du désespoir et de la folie. La mort d'un proche, la trahison d'un ami, l'exclusion de la communauté engendrent parfois un isolement qui passe les forces humaines. En face d'une de ces situations extrêmes, intolérables, — qu'il s'agisse d'anéantissement, de désespoir ou de total abandon, — la force de faire ce dont son moi naturel est incapable peut être donnée à l'homme : celle de dire « oui » à l'inacceptable. Pendant une fraction de seconde peut-être, mais c'est assez : une déchirure a entrouvert un instant l'épaisse cuirasse dans laquelle l'homme enferme sa finitude et l'infini coule en lui. Par son Etre essentiel, qui incarne le surnaturel, l'homme est élevé à un autre plan. Il a vécu le miracle : dans le « oui » à l'anéantissement, la présence d'une VIE au-delà de la vie et de la mort — absolument étrangère à tout anéantissement — dans l'acceptation de l'absurde, un sens au-delà du sens et du non-sens, dans l'humble accueil à l'abandon, une protection au-delà de la protection et de l'abandon en ce monde. Il s'est éprouvé lui-même dans la transcendance qui lui est immanente. Il a vécu dans son Etre essentiel individuel sa participation à une VIE impersonnelle et universelle. Cette vie s'est manifestée à lui dans sa plénitude comme une force suprahumaine, dans son ordre, comme un sens impénétrable, dans l'unité de son amour supra-personnel.

Des expériences d'une telle puissance laissent rarement ceux qui les ont vécues sans que s'opère en eux une « metanoia », un revirement. Mais qui est préparé à bien accueillir de tels instants ? Qui est même prêt à les respecter ? Aujourd'hui on est enfin arrivé à ce point. L'homme contemporain, ayant touché les limites de sa sagesse rationnelle, fatigué de jouissances médiocres et révolté contre une recherche exclusive de réussite et d'efficacité, aspire à quelque chose de tout autre. Il faut qu'il le trouve. Il est enfin prêt à recevoir l'expérience libératrice de son Etre essentiel, à ne plus traiter légèrement sa rencontre avec la transcendance mais à voir en elle une force qui, en l'affranchissant de l'angoisse du monde, crée pour lui, sur un autre plan, une mission et une promesse.

Quand l'ÊTRE surnaturel, la VIE divine — le croyant dira le Christ, Dieu — envahit l'espace de la conscience dans des expériences de cet ordre, elles sont si inconcevables et si extraordinaires, l'homme « ordinaire », non préparé, en est si subjugué, qu'il ne peut pas les accepter tout simplement. Il se demande s'il est encore normal. Chez la plupart des gens, la grande vague qui les a, un moment, soulevés, se perd dans les sables d'un doute explicable. Mais d'autres sont si invinciblement touchés que cela ne leur laisse plus de repos. Ils appellent alors le maître.

La génération montante, plus que la précédente, semble chercher son Etre essentiel et s'y éveiller. Une pellicule si mince sépare des jeunes, de plus en plus nombreux, de leur Etre essentiel et la force de cet ETRE tendant à se manifester est si grande qu'il suffit de peu de choses pour produire un éclat souvent dangereux. Une occasion anodine suffit pour que s'effondre une forme, imposée par leur situation dans le monde, mais qui ne correspond pas à leur Etre essentiel. Ce qui se passe alors ressemble parfois à une crise de schizophrénie. Un garçon tient des discours confus, ou se prend tout à coup pour Jésus-Christ. Ou encore il se débat, devient violent et son cas paraît relever de la clinique psychiatrique. S'il y est mis et traité comme un malade mental, la chance décisive de sa vie est perdue. Car il s'agissait en vérité d'une percée de son Etre essentiel qu'il aurait fallu orienter, avec douceur et précaution, vers la voie juste. Ce qui monte des profondeurs — d'une façon souvent difficile à maîtriser — dans ces cas tragiques, caractérise la situation dans laquelle beaucoup se trouvent de nos jours. Ils sont prêts à entrer dans un nouvel espace. Ils ont besoin d'un guide pour les conduire, courageusement, avec prudence et perspicacité, vers la vraie VIE qui leur est destinée.

5. Où se trouvent les maîtres ?

Où sont les maîtres que l'on réclame aujourd'hui ? Alors que l'Extrême-Orient connaît la tradition du maître, l'Occident ignore cette figure centrale, naturellement intégrée aux structures sociales. Pourquoi ? Parce que, de toute évidence, la question essentielle à laquelle répond le maître ne s'y pose pas avec une acuité suffisante pour favoriser ni exiger un maître. Pour quelles raisons ?

D'une façon générale, l'Occidental s'engage plus dans le monde que l'Oriental qui, lui, s'intéresse davantage à son devenir intérieur. L'homme d'Occident tend plus que l'Oriental à s'attaquer aux problèmes du monde extérieur et à se mesurer avec lui. Son attitude à l'égard de la réalité historique est positive et il considère comme sa mission d'organiser le monde. S'affirmer, réaliser quelque chose d'important, former son univers par une œuvre valable, est pour l'Occidental une aspiration naturelle et le critère de sa mission. Pour la remplir suffisent, semble-t-il, les connaissances et les capacités, la discipline et une conduite adéquate dans la communauté. Que deviennent ici les besoins de l'homme intérieur ? Ils ont leur place — limitée — dans la vie sociale et le sens du prochain et sont accueillis dans le champ de la foi rédemptrice. Cependant, la fidélité à la foi n'est pas nécessairement en rapport avec la maturité spirituelle. L'angoisse intérieure peut s'apaiser si l'on se sent protégé par la puissante bonté divine, avec une conscience tranquille et l'espoir du salut promis dans une vie meilleure, victorieuse du monde. Lorsque cette foi vivante agit et règne, la question de la voie intérieure, au sens initiatique, ne se pose pas. Celle du maître non plus.

Les deux colonnes qui soutenaient l'existence de l'homme occidental — connaissance et organisation du monde, sécurité dans la foi — laissent, à quelques exceptions près, deux aspects inévolués : d'une part la conscience et la responsabilité d'une maturation intérieure possible et du devoir qu'elle représente ; d'autre part, l'évolution, elle aussi possible et nécessaire, permettant à l'homme de vivre par l'expérience, grâce à une conscience élargie, ce que seule une pieuse croyance lui faisait posséder jusqu'ici. De ce fait, des personnalités importantes, leaders du monde économique et politique, et parfois aussi de l'église, manquent de maturité dans une mesure à peine concevable et n'ont même pas l'intuition de leur carence. Us sont irréalistes, prisonniers de leur moi, avides de pouvoir, dépendants des critiques, anxieux, émotifs et pauvres de communication. Tout ceci montre à quel point leur manque le contact et le lien avec leur Etre essentiel qui les soutiendraient. La sagesse et le sens de la vie orientale reposent entièrement sur ce contact. D'ailleurs, aux yeux des Orientaux, ce ne sont pas leurs œuvres, mais la maturité de ses « anciens sages » qui constitue la fleur de sa culture. Cela souligne la différence entre deux conceptions de la vie et ses conséquences. L'attachement persistant des hommes d'Occident — même cultivés — aux contraintes d'une conscience objective envahissante est un signe caractéristique de leur immaturité. Cette inévolution de la conscience empêche d'accéder à l'ÊTRE essentiel et à l'expérience transcendante qui le manifeste. Elle représente aussi une dangereuse carence pour la foi. Car, remise en question par la raison et ébranlée par le doute, celle-ci ne peut se régénérer en profondeur que par l'expérience des sources mêmes de l'ÊTRE essentiel dans la transcendance.

La seule façon juste et féconde de considérer la différence entre l'Orient et l'Occident est d'y voir, non une différence psychologique entre peuples, mais un problème intérieur de personnalité. La « transcendance comme expérience » et la voie initiatique qui en procède, gravite autour d'elle et y aboutit, caractérise la tradition orientale du maître. Elle existe aussi, potentiellement, chez l'homme d'Occident où une foi fondée sur la révélation, l'importance accordée à l'organisation et la maîtrise du monde, l'ont reléguée dans l'ombre. Elle ne s'y est donc pas manifestée avec une autorité suffisante. Maintenant est

venu le moment où cela peut et doit se produire. Il s'agit d'un tournant qui fait passer de l'orientation purement objective, qui déprécie l'homme, ses sentiments et ses aspirations essentielles comme une « pure subjectivité », à la reconnaissance d'un homme « sujet » dont la maturation exige autre chose que sa propre conservation et l'efficacité dans la communauté.

L'homme n'atteint la maturité du vrai Soi que s'il est en contact avec son noyau le plus profond, son Etre essentiel, indépendant du monde et de ses contingences. Inversement, une prise de conscience de son centre, telle que nous la vivons aujourd'hui, fait naître une aspiration à la réalisation du Soi et à l'orientation vers la VOIE. Devenu conscient, le malaise causé par l'ÊTRE essentiel méconnu, inaccompli, ne se laisse éliminer ni par une plus grande réussite dans le monde ni par un retour à la foi. Car il est lié à une situation où l'homme ne trouve plus sa réalisation dans l'efficacité profane et où sa foi ne le soutient plus. Le besoin d'un guide sur la voie intérieure devient donc inéluctable. Que se passe-t-il alors s'il n'y a pas de maître ? Il y a trois réponses à cette question.

Celui que le malaise de son Etre essentiel harcèle jusqu'aux limites de l'endurance, trouve un maître. Un curieux fait d'expérience montre qu'une grande détresse fait naître son propre remède. Celui qui, dans son désespoir essentiel, cherche appui et conseil suscite toujours un secours, simplement par l'intensité de son angoisse et la force de son interrogation. Une réponse lui vient d'une personne qui, sans être elle-même un maître, entend dans la profondeur de sa nature humaine l'appel de cette même profondeur en peine chez l'autre. Alors, sans grande réflexion, il donne la réponse juste. Plus exactement, la réponse ne vient pas de lui : elle lui est inspirée et il la transmet. Une corde mystérieuse se tend entre la détresse de l'un et la réceptivité de l'autre — un troisième conduit l'archet — et le son libérateur résonne.

Ainsi le prochain peut être notre maître si nous savons l'appeler de façon juste.

Il y a aussi — et plus que nous ne le pensons — des gens que leur évolution et leur expérience rendent capables d'exercer l'action d'un maître s'ils en prennent conscience et s'ils l'osent. C'est le cas de ceux qui ont eu longtemps à s'occuper des autres pour les aider. Les psychothérapeutes, par exemple, pourraient guider au moins sur une partie du chemin si cette thématique les intéressait et si, conscients de leurs aptitudes, ils prenaient courageusement leurs responsabilités. Si, en un mot, ils franchissaient le pas qui mène du thérapeute au « gourou ». Il leur faudrait naturellement une préparation différente de la formation actuelle aux professions responsables d'autrui. Quels éducateurs, médecins, ou prêtres, ont en effet, au temps de leur formation, pris conscience de l'homme intérieur, de leur responsabilité quant à sa maturité et à sa réalisation authentique possible, par le contact avec son Etre essentiel et la transcendance qui l'habite ? La thérapie actuelle ne connaît encore que l'art pragmatique de guérir qui traite la souffrance par rapport au monde, c'est-à-dire à l'incapacité de faire face aux exigences de l'existence. Mais qui sait remédier à l'autre souffrance, celle que crée l'inaptitude à répondre à l'exigence de l'ÊTRE essentiel ? Elle est le mal spécifique de notre temps. Sa guérison dépend d'un art de soigner initiatique. Il s'agit ici d'apprendre à redevenir un avec son propre Etre essentiel, à demeurer en union avec lui et à vivre par lui (3). Le thérapeute doit alors remplir les conditions nécessaires pour agir en gourou, en maître. Notre époque l'oblige à s'y préparer.

Pourtant, la réponse capitale à la question « où sont les maîtres ? » est en nous-mêmes. Il existe un maître intérieur.

DEUXIEME PARTIE - LE MAITRE - L'ÉLÈVE - LA VOIE

I - IDEE ET REALITE DU MAITRE

1. Le maître éternel

Le mot « maître » désigne trois choses : le maître éternel, le maître au sens physique du terme, le maître intérieur.

Le maître éternel est un principe représenté par une image primordiale, une idée, un archétype. Le maître « en chair et en os » est l'incarnation de cette idée dans la réalité historique. Le maître intérieur est l'éveil de l'homme à la réalisation potentielle — qui est promesse, possible et mission — du maître éternel en une forme humaine.

La signification du maître — que ce soit idée, réalité charnelle ou vocation intérieure — est celle de la VIE humainement incarnée, la vie surnaturelle, manifestée dans le monde sous la forme d'un homme.

Il n'existe de maître que par rapport à celui qui s'engage dans une quête inconditionnelle de la VOIE vers la VIE, c'est-à-dire l'élève, le disciple. Il n'y a donc de maître qu'en conjonction avec la voie et l'élève.

L'idée que le mot « maître » exprime est celle de l'homo maximus en qui la VIE totale — dans sa plénitude, son ordre et son unité — se manifeste en une forme humaine. Elle est aussi action transformante et créatrice, efficacement à l'œuvre, même au niveau du monde que cependant elle dépasse. Un vrai maître réalise aux yeux de l'élève le maître intérieur présent en lui-même. Par la voie qu'il enseigne, cet élève espère actualiser l'idée éveillée en lui comme possible et nécessaire.

Comme le maître, la voie et l'élève comportent trois aspects : l'idée, sa réalité physique et sa réalité intérieure.

La « trinité maître, élève, voie » est la manière dans et à travers laquelle prend forme, malgré toutes les résistances et quelles que soient les circonstances, l'ÊTRE surnaturel et absolu, au-delà de l'espace-temps. Y devenir toujours plus disponible, c'est-à-dire s'ouvrir à l'élan de la VIE tendant à se manifester dans le monde, telle est la tâche destinée à l'homme. Mais pour percevoir ainsi la vie, pour prendre conscience de sa poussée vers la manifestation et l'accepter comme une voie à suivre et une vocation essentielle, il faut avoir atteint un certain degré d'évolution. Elle représentera alors un devoir, un

privilège, une mission.

Les figures du maître, de l'élève et de la voie s'actualisent dans l'histoire sous des formes très diverses, selon le caractère, le niveau et la tradition spirituelle des peuples et des individus. Mais il s'agit toujours d'une incarnation du maître éternel, du disciple et de la voie éternels, de cette trinité dont l'archétype est présent dans l'homme (4).

La façon de vivre et de percevoir la relation entre vie surnaturelle et réalité spatio-temporelle détermine la vision de la VIE, telle qu'il lui faut apparaître dans le monde et se réaliser dans l'homme. Quand l'ÊTRE surnaturel est la réalité véritable unique, l'homme prisonnier du monde, éloigné de l'ÊTRE, ne peut accomplir son destin qu'après avoir triomphé du monde et accepté la mort qui l'introduit dans la réalité de l'UN. Mais on peut aussi percevoir la VIE absolue comme au-dessus de l'opposition entre la Vie surnaturelle et la réalité profane. L'apparition dans l'espace-temps de cet au-delà du spatio-temporel est alors reconnue comme légitime et la qualité d'homme se parfait en celui qui, dans le monde, vit l'ÊTRE et lui porte un témoignage conscient et actif. La véritable Vie se manifeste, se réalise et se parachève donc de deux manières principales. Elles ont en commun le premier pas accompli : la « mort » du moi, ce moi durci et attaché au monde, — son anéantissement dans l'ÊTRE au-delà de l'espace et du temps. Mais l'orientation et le but de l'évolution ne sont pas les mêmes quand l'incarnation est définitivement niée et rejetée ou quand, au contraire, elle est vécue consciemment comme l'accomplissement de la manifestation de l'ÊTRE divin. La loi de « l'esprit qui se fait chair » régit l'Occident chrétien. Le contenu de l'idée du maître sera donc différent en Occident et en Orient.

Le maître éternel est la VIE qui, perdue par la conscience objective, cherche à rentrer dans sa demeure et à réapparaître en notre monde. Elle veut révéler la plénitude qui porte et nourrit tout ce qui vit, l'ordre, origine de toute forme, son unité qui, par la fusion de toutes choses, entre elles et avec cette Vie même crée, dans un constant renouvellement, une Totalité toujours neuve, que seul rend possible le processus sans fin du « meurs et deviens ». Chez le maître la VIE apparaît dans sa pureté, comme le principe d'une perpétuelle transformation dont le sens est l'homme parvenu à remplir sa destinée de témoin vivant de la VIE. Et la venue du maître éternel intervient quand l'homme a trop résisté à la manifestation de cette VIE, présente en son Etre essentiel, et que cette opposition le mène à la limite de ce qu'il peut supporter.

« l'ÊTRE essentiel » d'un homme est le mode individuel de présence en lui de la VIE surnaturelle cherchant à transparaître en lui et par lui dans le monde. L'homme est et reste, en son Etre essentiel, un enfant de la VIE en perpétuelle métamorphose. Son opposition avec elle, issue de la conscience définissante, est la souffrance spécifiquement humaine. Arrivée à un certain point, elle sensibilise enfin l'homme à la voix de son Etre essentiel refoulé. Ses avertissements sont alors divers. Cela peut être une dépression ou une maladie, le choc d'événements inattendus, certains revirements ou des coups du destin, des rencontres étranges et des « hasards » surprenants, à travers lesquels la VIE semble lutter contre les obstacles qui l'empêchent de monter en lui. Mais la voix de la VIE peut aussi se faire entendre, par une soif croissante de quelque chose d'autre. Par des impressions d'anxiété et d'espoir, une nostalgie confuse de libération, des expériences du numineux et de brefs contacts de l'ÊTRE. Enfin et surtout par de « grandes expériences » qui arrachent un homme à son sommeil et l'appellent à un total changement de vie. Il lui faut alors un maître.

On peut, pour deux raisons, passer le seuil qui déclenche la venue du maître : ce sont la souffrance et l'espoir. La souffrance est causée par l'immobilisation ou l'abandon de la voie qui nous est destinée. Ou, encore, par une faute contre notre unité intérieure cherchant à se réaliser pleinement et que seul rend vivante le changement permanent. La promesse qui vit en nous devient consciente quand la source de

toute réalisation de soi-même, le flot vivant qui monte de l'ÊTRE essentiel, menace de submerger le mur de la conscience définissante. L'intuition de la VIE qui, en nous, attend d'être accueillie, nous éveille soudain. Ce sont des instants où l'Absolu, par sa force potentielle de réalisation, peut triompher soudain du contingent : la naissance d'une nouvelle conscience éveille alors le maître intérieur qui incarne la VIE.

2. Le maître intérieur

Quand, par le travail commun du maître et de l'élève, l'ÊTRE essentiel entre dans l'existence de celui-ci, le surnaturel devenant nature, l'élève passe le seuil de la métamorphose. Petit à petit une disposition d'esprit nouvelle libère sa vérité et fait de lui un témoin de la VIE. Tout ceci se passe sur deux plans : d'une part le monde extérieur, spatio-temporel, où maître et élève se rencontrent en hommes véritables, et d'autre part l'espace intérieur de l'élève en recherche. Là, le maître n'est pas quelqu'un rencontrant l'élève de l'extérieur, mais une instance intérieure à l'élève lui-même. Nous sommes tous à la fois élève et maître. Nous le sommes par l'aspiration et la force de notre Être essentiel qui tend à se réaliser en une forme dans le monde. A cela il faut nous éveiller. Et la condition nécessaire, aussi bien à la recherche qu'à la découverte du maître du dehors, est le maître présent en nous-mêmes.

Celui qui parvient à la maturité de la voie cherche le maître parce qu'il a besoin d'être guidé. Si autour de lui personne ne répond à son aspiration, il doit savoir qu'il possède en lui-même un maître, le maître intérieur. S'il n'en était pas ainsi, jamais il ne pourrait trouver le maître extérieur. D'ailleurs, s'il le rencontrait, il ne le reconnaîtrait pas. « Si l'œil n'était pas ensoleillé, il ne reconnaîtrait pas le soleil. » Et s'il n'y avait pas de « maître intérieur », le maître du dehors ne pourrait pas agir en nous.

Pour découvrir et accepter un maître extérieur, il faut que, dans la profondeur de l'ÊTRE essentiel lui-même se trouve un maître et que celui-ci commence à devenir conscient. C'est ainsi qu'il faut comprendre la réponse d'un maître à cette question : « Comment fait-on pour devenir un maître ?— Simplement, dit-il, le laisser s'extérioriser. » On est déjà toujours, en fait, celui qu'on cherche et que l'on voudrait devenir. Le moteur qui met en marche la recherche est le recherché lui-même.

Le maître extérieur, tout comme le maître intérieur, rencontre celui-là seul qui a besoin de lui parce qu'il a atteint le degré de maturité où la séparation avec son Être essentiel devient souffrance. Être un maître, c'est avoir aboli cette séparation et retrouvé l'union avec notre nature essentielle. Nous sommes Un avec l'ÊTRE dans notre Être essentiel ; dans notre moi profane nous en sommes séparés. Lorsque ce qui nous distingue de l'animal s'impose absolument, il devient aussi ce qui nous sépare de Dieu. C'est de la fusion du moi profane et de l'ÊTRE essentiel, au service de l'ÊTRE, qu'il s'agit ici. La force de l'accomplir se trouve dans notre Être essentiel, qui est Un avec l'ÊTRE. Le rendre conscient et agissant est l'affaire du maître.

Le tourment de l'homme en quête d'un maître vient de ce qu'il s'est égaré sur une mauvaise voie. Il demande donc son chemin. De même que le maître est une instance intérieure, le chemin que cherche l'homme égaré lui est aussi, potentiellement, inné. l'ÊTRE essentiel, la manière dont l'ÊTRE est présent en nous n'est pas statique comme une image. C'est une voie innée sur laquelle, degré après degré, il nous faut réaliser la forme, la structure, qui unira l'ÊTRE essentiel au moi profane et le rendra capable d'agir, c'est-à-dire de transformer l'existence en nous et autour de nous en conformité avec l'ÊTRE.

Le maître intérieur est, vivante en nous, la conscience primordiale devenue force de transformation. C'est elle qui nous conduira, sur la voie qui nous est inhérente, à l'accomplissement de notre destin essentiel. Le maître en nous devient visible comme l'union entre la conscience de la VIE au-delà des contraires et de la force réalisatrice de cette conscience qui s'affirme comme la VOIE. Sur ce chemin, la VIE pourra se manifester dans le monde avec une pureté de plus en plus grande. Le maître est aussi la voix de la conscience absolue, toute différente de la conscience qui nous rappelle à l'ordre dans le monde et dans la communauté où nous vivons.

Le maître intérieur est nous-mêmes, sous l'aspect potentiel, devenu conscient, de ce que nous pourrions et devrions être. Le maître intérieur, au sens de l'aptitude à comprendre et reconnaître cette potentialité, exige un certain degré d'évolution. Pour entendre comme un appel la voix du maître, il faut y être prêt. Y répondre demande non seulement du courage mais aussi une certaine humilité.

Il n'y a aucune outrecuidance à reconnaître le maître en soi-même. Cela élève, comble et engage à la fois: il faut de l'humilité pour accepter le fardeau de cet engagement et du chemin à parcourir sur la Voie. La vraie humilité ne consiste pas uniquement à ne pas vouloir paraître plus que ce que l'on est. C'est aussi accepter d'être plus que l'on ne paraît. Il existe une fausse modestie qui est une simple peur des responsabilités. Elle est un obstacle à la montée du maître intérieur.

Le sens et la reconnaissance du maître en nous, comme du désir « d'être comme Dieu » est une condition nécessaire pour qu'agisse la force autonome de la VOIE. On ne pourrait pas dire d'un homme qu'il a manqué la VOIE si on ne lui accordait pas, en principe, la capacité de la suivre.

Le maître en nous répond à l'élève intérieur. Maître-élève-voie sont inéluctablement liés, non seulement dans le monde mais aussi en nous. L'éveil du maître intérieur est en même temps celui de l'élève et tous deux n'existent que par rapport à la voie intérieure sur laquelle le maître guide et l'élève suit, en ce monde mais aussi en lui-même. Reconnaître et accepter un maître suppose que maître et élève soient éveillés en nous et que tous deux le soient à la Voie.

3. Le maître incarné

Lorsqu'il s'agit d'un personnage historiquement existant, le mot « maître » désigne l'homme en qui la VIE est totalement présente. Par l'expérience et par la connaissance il s'est imposé. Une énergie agissante s'incarne en la forme du maître. Il est la vérité de la VIE, devenue consciente d'elle-même, dont la force créatrice s'oriente et se dirige vers une transformation que rien n'arrête plus. Le maître incarné transcende l'humanité ordinaire et il est la plus haute forme d'être humain. Il est l'homme parvenu à la maturité qu'exige la manifestation du surnaturel, dont il porte l'empreinte. Il a franchi beaucoup des degrés où la pleine croissance de la vie était encore entravée. Bien qu'homme, il a par là une qualité supra-humaine. Sa pensée et son action ne sont plus assujetties à l'ordre et aux exigences sociales, morales ou théologiques du monde car il vit dans la liberté du surnaturel. Le maître peut respecter les systèmes du monde, mais il ne leur est pas soumis. Il choque et dérange donc souvent. La vérité de la VIE n'autorise le devenu à demeurer que dans la mesure où il ne freine ni ne contrarie la montée du non-advvenu.

L'unité de la Vie, présente dans la conscience du maître, n'est pas celle de la conscience pré-mentale, encore liée sans faille au Tout. Elle est toute différente aussi de la fusion archaïque et indifférenciée avec la mère nourricière, celle qui absorbe bien souvent l'homme et le ramène à une douillette sécurité, ennemie de son autonomie. Le maître incarne bien plus l'unité retrouvée, que la mort et l'éclatement de l'unité archaïque ont précédée. Avant la conscience de la présence de l'ÊTRE, il a connu l'arrachement des racines premières et la rupture de l'unité avec lui. Chez le maître, la lumière vient de la nuit qu'il a traversée ; son savoir fleurit sur l'amère-plan de la connaissance perdue et sa rencontre avec la faiblesse et la mort l'a rendu fort. Son amour est né de la souffrance de la solitude subie.

S'il touche l'élève, ce n'est pas seulement comme l'incarnation de ce que celui-ci cherchait et espérait. Le pont qui relie l'âme de l'élève à la sienne est souvent le souvenir anxieux que lui a laissé l'éloignement de l'ÊTRE autrefois surmonté. Il le rapproche fraternellement de l'élève et de sa souffrance. L'amour du maître est d'un ordre spécial.

Le maître sait que, en fait, ce n'est pas lui qui prend conscience de la VIE, mais celle-ci qui, en lui, devient consciente d'elle-même selon le mode humain. Elle s'y réalise en un éclat particulier, par la lumière d'une connaissance et la force d'une action extraordinaire bienfaisante.

Le maître est un homme devenu transparent à son Etre essentiel. Grâce à son contact, il reconnaît cet Etre en toutes les choses qu'il rencontre et il transmet autour de lui sa transparence à la transcendance. Où le maître se trouve, la VIE devient manifeste.

Le maître personnifie la vérité de la VIE au-delà des contraires, tendue entre le temps et l'éternité. Il incarne cette tension qui nous est donnée pour la résoudre et non pour nous y dissoudre. Il communique à cette tension la perspective créatrice d'une transformation du monde conforme à l'ÊTRE.

Le maître incarne la VIE. Il connaît la vérité et guide vers le chemin où elle devient forme.

L'ÊTRE se manifeste chez le maître dans sa trinité: il représente la plénitude tangible de sa puissance et de sa force, l'ordre par le niveau de sa qualité. Une structure conforme à l'ÊTRE s'élabore sans qu'il ait besoin d'agir. Le maître incarne l'unité de l'ÊTRE, visiblement, par son lien essentiel avec tout ce qui vit, par la profondeur de son humanité et par un amour qui n'a plus rien à voir avec le « sentiment ». Ce sont les caractéristiques du niveau où il se situe.

Ainsi le maître possède les trois qualités primordiales de l'ÊTRE : puissance, rang et niveau (5).

Autour du maître brille l'éclat de la VIE, consciemment présente en lui comme la lumière d'une intuition supérieure et la force d'une action formatrice.

Le maître est le médiateur appelé à unir le monde profane et l'ÊTRE surnaturel. Il dénoue les liens qui empêchent l'homme de réaliser le Soi, éclaire les pôles opposés, puis jette entre eux le pont qui réunit en une conscience créatrice et libératrice le moi profane et l'ÊTRE essentiel.

Le maître n'est le maître que par rapport à un monde désireux de se transformer et qui en est capable. Le sage n'a pas besoin de disciple mais, sans élève, le maître existe aussi peu qu'une note de musique sans personne pour l'entendre (6).

Le maître n'est ce qu'il est que par son lien à une instance supérieure. D'elle il tient son existence et sa

mission. C'est devant elle qu'il est responsable. Médiateur entre le ciel et la terre, il agit toujours au nom de cette instance et ne se présente jamais comme la source de sa propre action. Il se réfère à une réalité supérieure, à une puissance surnaturelle, à Dieu ou à son maître. L'attitude du maître est faite de soumission envers l'Absolu et de respect à l'égard de ceux qui l'ont précédé. La présence de l'ÊTRE qui est au-dessus de lui détermine et pénètre son « cérémonial ».

Un maître sans humilité n'est pas un maître. Ou bien il est un maître marqué du signe inverse, c'est-à-dire un démon, produit et présence d'une transcendance usurpée par le moi.

Le maître n'est pas un instituteur ; il n'apprend pas à lire mais à vivre (Maître Eckhardt). Il est le représentant et l'intermédiaire, l'initiateur et le protecteur de la VIE qui s'engendre elle-même en un mouvement et un changement incessants. Nous ne pouvons donc le représenter avec précision dans aucune situation et aucun état. Ecouter le maître c'est, pour l'élève, se soumettre à un constant bouleversement. Cela n'est possible, à la longue, que dans la mesure où il commence à y entendre le silence de la profondeur et si, à travers toutes les brusqueries du maître, il la perçoit aussi chez lui.

Le silence de la VIE est au-dessus du calme et de l'agitation, du silence et du bruit. Il exprime la paix naissant en nous lorsque les remous de notre propre cœur et ceux du dehors commencent à être ressentis comme la toile de fond et l'instrument de la grande paix.

L'apparition du maître est comme le rugissement du lion annonçant un combat à la vie et à la mort. Ce combat n'est épargné à aucun homme appelé à un plan supérieur. Aucun d'entre ces appelés ne peut lui échapper. C'est une lutte qui promet ce qu'il y a de plus haut et présage le plus difficile : le véritable « meurs et deviens », non une fois pour toutes, mais comme la formule perpétuelle de la VOIE.

Le maître ne correspond pas à l'idéal de « l'honnête homme » tel qu'on se le représente. Ni à l'image de ce qu'exigent les valeurs traditionnelles du beau, du vrai et du bien. Ce qui émane de lui paraît abominable aux yeux du « bon bourgeois » et celui-ci, à son tour, est la cible des flèches du maître. Le maître n'est pas un élément de stabilité mais une figure révolutionnaire. Avec lui on n'est jamais sûr de ce qui va se passer. Il est imprévisible et contradictoire comme la VIE incarnée en lui car il est vie et mort, yin et yang, dans un perpétuel retournement. Son action est une force à la fois créatrice et libératrice. Le maître est la vie avec la mort qu'elle inclut, dangereuse, incompréhensible et dure. L'homme aspire à la tranquillité, à la sécurité, à l'harmonie. Le maître renverse ce qui vient de s'établir, détruit ce qui paraît assuré, dénoue ce qui se liait. Il retire le sol sous les pieds de l'élève, car c'est marcher qu'il faut et non « s'installer ». Ce qui importe est d'avancer, pas d'arriver, changer et non parachever. La vie est seulement un passage. Le maître maintient la vie vivante comme un perpétuel voyage.

Le maître bouleverse les choses établies. Pourtant, sitôt détruites les structures existantes, laissant l'élève effondré au milieu d'un désordre total en apparence, un nouvel ordre se met en place. Des formes neuves croissent. Et dans la dureté du maître, le disciple reconnaît l'amour. Il comprend le sens de la nuit où il l'a précipité car une clarté inattendue se lève.

Le mode d'action du maître est un non-agir. Réellement il ne « fait » rien. Il est le médiateur d'une Vie qui, agissant à travers lui, transforme les êtres.

Le maître sait ce que c'est que d'« être élève ». Il possède le regard qui reconnaît, le cœur qui aime en l'élève son Être essentiel, la main ferme et légère qui le conduit. Le maître connaît la VOIE et ce qui l'entrave chez l'homme. Il sait quelles sont les conditions qui favorisent ou empêchent la transparence. Le

maître connaît les étapes de l'ÊTRE essentiel en tant que VOIE et il sait les déterminer chez le disciple. Il discerne la loi du devenir, l'ordre des degrés de sa progression. Le maître voit la lumière qui éclaire le chemin, mais aussi les mirages qui égarent l'élève. Il connaît la nécessité et les modes du « mourir » précédant l'éveil à une nouvelle vie.

II - L'ELEVE

Le maître éternel est, sous une forme humaine, la VIE sur le chemin de sa manifestation dans le monde. Historiquement incarné, il ne paraît que s'il est appelé et reconnu, lorsqu'un autre a besoin de son aide pour porter témoignage de cette VIE.

Quand un homme, jusque-là satisfait de son sort, s'aperçoit qu'il est prisonnier du relatif, le moment du tournant est venu. La voix, impossible à ignorer, du surnaturel présent en son Etre essentiel, se fait entendre. Elle l'appelle à se transformer et, en répondant à cet appel, il s'éveille à l'état d'élève. Pourtant, il ne deviendra vraiment cet élève, ce disciple, qu'une fois décidé à « servir » et à chercher le maître qui le dirigera.

Pour que l'on puisse parler d'un véritable éveil à l'état d'élève, il faut que celui-ci soit attiré par le Tout Autre avec une force telle qu'elle remette en question toute son orientation antérieure. Une certitude est nécessaire ici, ou tout au moins une prescience assez vive pour engager sa vie dans un sens, non plus profane mais transcendant, même à travers toute son existence et son activité séculières. L'éveil de l'élève intérieur coïncide avec celui du maître intérieur, comme avec un appel insistant vers un maître du dehors. Ainsi naît la constellation des éléments qui mènent à la rencontre du maître.

Elève et maître sont Un : ils sont les deux faces de la VIE tendant à se manifester, aussi bien dans la conscience de l'élève que dans une rencontre entre deux personnes. Nous sommes tous, en fait, les disciples — peut-être endormis — du maître éternel ; nous sommes destinés, potentiellement, à suivre celui qui nous appelle à la voie de l'union avec l'ÊTRE.

L'homme ne peut accomplir son destin que s'il écoute la voix du maître intérieur. Il est donc, par nature, un élève virtuel, l'élève intérieur face au maître intérieur. Tout comme le maître, l'élève est toujours « là », déjà en lui. L'archétype de l'élève est lié à celui du maître, comme l'archétype du sujet prêt à le suivre, inconditionnellement, sur la voie de l'union à l'ÊTRE.

L'éveil de l'élève n'a pas toujours pour cause un événement important ; l'incident le plus insignifiant peut amener un tournant intérieur. Car la souffrance de l'ÊTRE essentiel refoulé prépare depuis longtemps cet éveil. Elle s'exprime de bien des manières. Leur échelle va du malaise physique jusqu'à la tendance au suicide, en passant par la névrose et la dépression. Plus le malaise, né de l'ÊTRE essentiel, est fort, plus

il y a de chances pour qu'une cause minime suffise à provoquer un revirement. Une corde a vibré, celle de l'ÊTRE essentiel, et soudain l'inconnu se révèle. N'importe quelle chose prend un caractère initiatique — ouvre la porte du mystère — et le « Tout Autre » pénètre la profondeur de la conscience. L'homme a été touché par le grand Inconnu. Les premiers instants le plongent dans la confusion. A la fois heureux et bouleversé, il goûte, pendant une fraction de seconde peut-être, une extraordinaire liberté. Il peut ainsi être saisi par un Tout Autre auquel il se sent appartenir. Il entrevoit une autre dimension, une plénitude et une profondeur inconnues et, en elles, la promesse d'une vie jusque-là inaccessible. Lorsque tout cela est ressenti comme un engagement et non pas simplement comme une impression agréable, prête à s'évanouir en fumée, c'est l'éveil de l'élève. Mais une illumination ne fait pas encore un illuminé.

Pour que l'irruption de l'ÊTRE dans la conscience ordinaire, éprouvée à la première expérience initiatique, ait le caractère d'un éveil, il faut comprendre l'obligation qu'elle implique. Et celle-ci représente un effort dont la nature et la direction diffèrent totalement de tous les travaux et de tous les sacrifices jusqu'alors exigés du sujet.

Par rapport à tout le possible que l'expérience initiatique fait se lever à l'horizon, l'existence antérieure paraît avoir été vécue par un sourd et un aveugle. Elle semble plate, dénuée de sens, solitaire. Soudain quelque chose de nouveau devient accessible. Naturellement sa réalisation exige une métamorphose intérieure et non, comme auparavant, une réalisation tangible dans le monde. Pour l'éveillé à la Voie, cela représente un bonheur doublé d'un engagement différents. Une loi nouvelle lui est imposée, non de l'extérieur mais de l'intérieur. Plus encore, il est lui-même cette loi. Il l'est dans son Être essentiel qui appartient à l'ÊTRE. Observer cette loi dépend de lui-même et non de circonstances extérieures.

C'est l'instant de l'éveil à l'état d'élève. L'homme entend la voix qui l'appelle à sortir de son ancienne réalité pour entrer dans la nouvelle et il est prêt à lui obéir : la Voie qu'elle l'invite à suivre lui apparaît tout simplement évidente et il sent qu'elle lui est destinée. Sans la connaître il doit la suivre, comme si ces mots de la vieille sagesse indoue s'appliquaient à lui : « Sans connaître la Voie, je suis la Voie, les mains ouvertes, les mains ouvertes. »

« Mais qui peut se dire disciple ? Celui-là seul qu'une nostalgie profonde a saisi, que sa détresse amène à la limite de sa résistance et qui se sent menacé de destruction s'il ne parvient à forcer une issue.

Seul l'homme tourmenté par une inquiétude du cœur que rien ne fait céder tant qu'elle n'a pas trouvé l'apaisement.

Celui-là seul qui, une fois engagé sur la Voie, sait qu'il ne peut plus reculer et est prêt à se laisser diriger et à obéir.

Seul celui qu'une grande confiance rend capable de se laisser mener là où il ne comprend plus et qui est prêt à subir toutes les épreuves.

L'homme dur à lui-même, qui accepte de lâcher prise pour se soumettre à l'ÊTRE qui veut se faire jour en lui.

Celui-là seul dont l'Absolu a pris possession peut supporter toutes les difficultés rencontrées sur le rude chemin où le conduit le maître.

Sur le seuil de la salle d'exercices on lit, en grosses lettres : "Tout ou rien". Le disciple abandonne tout

derrière lui ; mais une certitude l'accompagnera désormais : ce n'est plus l'arbitraire qu'il va rencontrer, mais la sagesse intuitive du maître. Directement accordé à son Etre, le maître emploiera tous les moyens pour amener l'élève à la vie. La mort qu'il lui impose a pour fin la VIE au-delà de la vie et de la mort ; non la destruction, mais l'ÊTRE rayonnant à travers elle. Voilà le sens de la VOIE que le maître montre à son élève (7). »

En même temps que l'élève, naît aussi le maître. Sans se le représenter avec précision, l'élève qui vient de s'éveiller pressent ce que signifie « le maître ». Car, dans une nouvelle conscience, le maître aussi s'est éveillé en lui. Cette conscience de la Voie, inhérente à son propre Etre essentiel, exige un changement qui le rendra transparent à la manifestation de l'ÊTRE. Cette conscience fondamentale ne ressemble pas à la conscience primitive qui est simplement la peur d'être puni et se fait entendre quand la punition menace. La conscience absolue ne concerne pas non plus les devoirs à remplir à l'égard du monde, d'une personne, d'une tâche ou d'une communauté, ni les manquements à la loi selon laquelle : « L'existence de la communauté est le devoir de ses membres. » L'instance qui parle par la voix du maître intérieur n'exige que la fidélité absolue à l'égard de son propre centre. Ses décisions peuvent être contraires aux engagements profanes aussi, pour obéir à la conscience absolue, celui qui est vraiment devenu élève est capable de conduites qualifiées par le monde d'infidélité, de cruauté, de trahison.

L'omniprésence de l'Absolu se manifeste dans la conscience supérieure de l'éveillé. La voix du maître intérieur est sans appel et seul peut se nommer élève celui qui est prêt à lui obéir. Cette obéissance implique une discipline inconditionnelle.

Il existe deux formes de discipline, l'une est hétéronome, l'autre autonome. Avec la première, l'homme se soumet à une autorité extérieure, ressentie comme une puissance étrangère et une atteinte à sa liberté. La discipline autonome est l'expression d'une fidélité à la décision prise en faveur de son propre Etre essentiel, — source de la vraie liberté.

La discipline autonome échange la liberté du moi (de faire ou d'éviter ce qu'il veut) contre la liberté de faire, par le moi, ce que veut l'ÊTRE essentiel. L'instance qui commande ici est l'homme lui-même en son Etre essentiel, le maître intérieur. Le regard posé sur le maître extérieur ne fait qu'aviver l'énergie du maître intérieur. Quand celui-ci fait défaut, l'action d'un maître du dehors n'a plus de force formatrice. En fait, il n'y a plus de maître. C'est aussi pourquoi un vrai maître se retire pour laisser l'élève à lui-même. Il suscite et met à l'épreuve le maître intérieur, puis s'efface pour ne pas le gêner.

Maître et élève vivent dans le même espace. Ils respirent le même air vital, imprégné de qualité numineuse. Ce souffle venu d'un autre monde anime, rafraîchit, exige et protège ; il apporte le calme et la nourriture, il est à la fois inquiétant et familier.

Maître et élève se tiennent dans la même lumière, celle qui rend toute chose transparente à l'ÊTRE essentiel. Ils vivent à une température commune qui les lie l'un à l'autre et l'un et l'autre à tout l'univers dans un contact chaleureux, ininterrompu, d'Etre essentiel à Etre essentiel.

Maître et élève se trouvent dans la même force de VIE, dont le courant les pénètre, les porte, les vivifie, les fait progresser. Us sont au service du même Seigneur, au service de l'ÊTRE divin qui veut se manifester.

Celui qui s'éveille à l'état d'élève est pris entre deux feux : d'une part le maître — du dehors et du dedans — qui veut faire de lui uniquement le témoin de l'ÊTRE divin, et d'autre part sa personnalité

profane. Egoïste ou altruiste, mais pratique, celle-ci est attirée par le monde et ne gravite pas encore vraiment autour de son centre. Cette tension est autre que celle — inconsciente — entre le moi et l'ÊTRE essentiel. Le disciple est conscient du conflit entre son engagement envers l'ÊTRE et les exigences du monde. Ce n'est plus la souffrance inconsciente, née du refoulement, par l'attachement au monde, de l'ÊTRE essentiel et de sa promesse. Le progrès sur la Voie exige de l'élève qu'il se soumette entièrement, pendant un certain temps et toujours de nouveau, à l'ÊTRE essentiel. Il subit alors la colère du monde qui lui reproche son inconstance. Mais celui qui, une fois, a éprouvé l'ÊTRE essentiel, détaché de tout ce qui est le monde, le retrouvera ensuite partout, en ce monde même, et pourra le servir dans tout travail profane.

Celui qui est devenu élève est sur le point d'accéder à une nouvelle qualité d'humanité, celle de l'homme entré sur le chemin de la Voie. Il n'atteint pas d'un seul coup cette qualité. Le processus d'éveil à l'état d'élève passe par de nombreux degrés. Il commence avec l'événement de l'appel intérieur, la réponse à cet appel, puis le premier acte d'obéissance. Ainsi l'homme arrive sur le chemin de la VOIE. Il faut donc distinguer entre le degré qui rend possible l'éveil de l'élève et le degré de l'éveil réel.

A la question Quelle est la différence entre l'élève et le maître ? un maître oriental répondait : « Lorsque quelqu'un peut vraiment se dire "élève", il est déjà là où est le maître : sur la VOIE. La seule différence est que cela se remarque un peu plus chez le maître que chez l'élève. » Cela signifie ceci : dans sa lutte constante contre le moi profane, le vrai élève ne court plus le danger d'être infidèle au maître, c'est-à-dire au processus sans fin de la transformation vers la grande transparence. Celui qui est éveillé seulement à la possibilité de devenir élève est encore un novice incertain. Il a été touché par l'ÊTRE, il est prêt à suivre la VOIE, il s'est peut-être promis d'entreprendre les premiers exercices ; pourtant, il n'est pas encore complètement décidé à s'engager. Il est sur le chemin de la VOIE, mais il n'a pas encore franchi le seuil de non-retour de la transformation. Si nous prenons l'exemple de la prière perpétuelle : ce n'est pas lui qui dit la prière éternelle, c'est la prière éternelle qui lui parle. Il faut bien, parce qu'il est homme, qu'il craigne constamment la tentation de s'arrêter sur la VOIE. Mais, au fond, il n'y a plus de danger. Il est sur la Voie signifie alors : la VOIE le possède.

Même l'élève potentiel appartient déjà, comme novice, à l'ordre secret. Quand l'ÊTRE l'a appelé à la transcendance et qu'il s'est orienté vers la VOIE, il a réussi l'examen de passage. Pour lui, l'unité naïve telle qu'elle se présente à l'homme naturel, s'est déchirée. L'ancienne vision de la vie avait construit un édifice avec les sens, la raison, notre conscience des valeurs du vrai, du beau et du bien, notre morale d'efficacité et de bonne conduite — plus un peu de « religion ». Non seulement cet édifice se révèle trop petit (comme s'il suffisait de lui ajouter un étage) mais ni ses assises ni l'ensemble de sa conception ne nous conviennent plus. Comme si nous avions maintenant des ailes, l'ancienne cage protectrice nous paraît soudain ce qu'elle est : une prison. Y rester, par peur ou par paresse, serait trahir notre Être essentiel.

L'homme touché par l'ÊTRE vit sous le signe d'une exigence totalement différente, dans la joie et la clarté d'une autre lumière. Il sait qu'en lui une tout autre réalité s'est levée, ou plutôt il s'est ouvert à une autre réalité, ou plus justement encore, lui-même s'est épanoui en une personne toute différente de ce qu'il croyait être. Mais pour devenir ce qu'il est en son Être essentiel, dans et pour le monde aussi, il lui faut un maître.

III - COMMENT AGIT LE MAITRE ?

Le maître a cinq modalités d'action : l'enseignement, le conseil, le rayonnement, l'exemple, le choc.

1. L'enseignement

Un principe scolastique dit, au Moyen Age : « La philosophie est la servante de la théologie. » La première place est donc donnée à la théologie, c'est-à-dire ici à la foi enracinée dans la conscience. Celle-ci ne s'appuie pas sur une pensée discursive. Elle est immédiatement donnée par l'acquiescement à la révélation. Parce que l'homme est un être pensant, il a naturellement le besoin et le devoir d'amener aussi à la conscience objective, dans la mesure du possible, cette foi qui vit sans preuves dans sa conscience intime. Il l'interprète donc avec la raison, la fixe en concepts et la structure en une doctrine.

La vérité de la foi a toujours été accompagnée d'un enseignement en ce sens. Il n'en est pas autrement de la vérité de la VIE, qui se réalise dans le maître et se transmet à travers lui. Bien que l'essentiel de son contenu ne se laisse ni formuler ni expliquer en concepts, car il ne peut passer que de « cœur à cœur », le verbe et l'enseignement restent cependant un élément constitutif de la direction du maître.

L'enseignement est d'autant plus nécessaire que le maître a affaire à des élèves intelligents : ils ne se contentent pas de l'imiter et de lui obéir, ils veulent participer à sa pensée. Plus l'élève est habitué à une vision réfléchie de la vie et cherche à définir et ordonner tout ce qui est accessible à la connaissance, plus il cherchera à intégrer le savoir du maître à une conception générale de la vie qui soit plus qu'une idéologie ou le résultat de pieux désirs. Il faut que cette conception repose sur des expériences mais aussi qu'elle comporte une connaissance logique, claire et solide. L'élément essentiel, le noyau de l'enseignement du maître ne peut pas se transmettre intellectuellement. Il est pourtant possible d'amener à la conscience conceptuelle les formes qui l'expriment, les conditions qui permettent de l'accueillir et les résultats de la prise de conscience qu'il implique.

Le vrai sentiment religieux ne peut être que l'expression d'une relation immédiate avec la transcendance. Celle-ci nous touche par des expériences en soi inexprimables. Il ne subsiste pas moins un besoin de connaître les dispositions psychologiques, le sens et le chemin du phénomène de transformation qu'elles déclenchent et qui y aboutit. Pour en défendre le sens devant des questions objectives, il faut aussi comprendre suffisamment leur origine et leurs effets. Un véritable enseignement du maître répondra à ceci de deux manières. D'une part il montre le lien concluant qui existe entre les particularités de l'enseignement et leur insertion dans l'ordre du mouvement global que représente le chemin indiqué par le maître. D'autre part, il fortifie l'espérance de l'élève et le soutient dans sa perspective de « réalisation de soi-même » par l'ÊTRE. Il répond donc à une question rationnelle et à une question essentielle.

Les maîtres ne laissent pas en héritage des systèmes philosophiques. Qu'ils aient parlé, ou écrit, peu ou beaucoup, à travers toutes les variantes, ce qu'ils ont dit n'a jamais qu'un seul but : transmettre le UN nécessaire auquel nous aspirons. Le maître n'a jamais eu qu'une seule chose à communiquer. Mais son message paraît toujours nouveau et multiples sont les images qu'il emploie, les lumières qui l'illuminent et les chemins par lesquels il mène à la VOIE.

Le maître peut donner son enseignement sous la forme archaïque d'une tradition vénérable. Malgré cela, il la fait passer à sa manière, telle qu'elle vit en lui. L'universel ne passe qu'à travers les témoignages individuels. Même quand le maître s'en tient aux formules léguées par les temps passés, il transmet ce qu'elles expriment d'une façon qui lui est propre. Les mots mille fois répétés paraissent alors jaillir pour la première fois des racines de tout ce qui vit. L'enseignement du maître peut être aussi une libre interprétation, ressembler à une métaphysique personnelle — le facteur décisif reste toujours l'étincelle qui s'envole vers l'autre. Ce que dit le maître importe moins que la façon dont il l'exprime et le fait que ce soit dit par lui. La parole agit quand celui qui la prononce est lui-même cette parole. Le maître ne convainc pas par des arguments mais par son Etre.

« L'enseignement n'est donc pas l'élément décisif. Il n'y a que la communication de cœur à cœur, d'Etre essentiel à Etre essentiel, de l'ÊTRE que le maître est, fondamentalement, à l'ÊTRE que l'élève est aussi en son essence.

Le maître ne se conduit pas en pédagogue. Il n'examine pas, n'informe pas, ne donne pas de conseils. Empli de l'Un, il fixe son regard sur l'élève et il contemple son Etre essentiel. Il va vers lui à partir de son centre, avec amour, il l'appelle et le frappe directement. Tout ce qui barre la route de l'ÊTRE essentiel, il le voit concentré en une formule unique : l'attachement qui retient l'homme et l'immobilise. Voilà la racine du mal qu'il faut extirper coûte que coûte. Tout ce qui vient du maître jaillit ainsi de l'espace du « non-advénu », immédiat et unique, afin de faire surgir chez l'autre, librement, ce non-advénu. Cela doit se produire ici et maintenant. Cet instant seul reflète l'éternel présent d'où peut éclater l'illumination qui traverse le disciple et perce le mur de l'ordre qui le tient prisonnier. Chaque image quotidienne, chaque notion usuelle est dangereuse, tout comme l'est aussi le discours qui réaffirme un contenu signifiant familier. Seul le mot ou le silence, l'action ou la non-action, unique et non réitérables, tirés du centre animé par l'ÊTRE, à cet instant même, peuvent saisir l'élève, toucher l'ÊTRE essentiel dans son intériorité, l'éveiller et l'amener à la lumière (8). »

Le contenu d'une tradition apportée par le maître se dévoile sur deux plans. Le premier est un ensemble de récits, d'images et de notions accessibles à l'entendement ordinaire car ils s'adressent au moi naturel. Mais leur interprétation « intelligible » tend à les figer et c'est pour toutes les religions l'éternel danger de leur doctrine exotérique. Le second plan est le sens ésotérique, impénétrable aux concepts, contenu dans le noyau vivant de ces images et de ces récits. Pour être compris, ce sens profond des symboles exige de celui qui le reçoit qu'il ait « des oreilles pour entendre ». C'est l'élément insondable, mais aussi essentiel, autour duquel tout gravite. La forme exotérique le laisse transparaître et toucher le croyant. Pourtant il ne peut s'ouvrir qu'à une plus haute conscience. A celui-là seul qui a des oreilles pour entendre, le contenu secret de l'enseignement du maître résonne à travers toutes les images, le frappe et l'engage toujours plus profondément — à se taire aussi.

Dès que certains récits ou certains symboles se fixent et s'immobilisent dans la tête de l'élève, que des formules et des conceptions deviennent autonomes et prennent insensiblement la place de la vérité vivante, le maître les détruit. Images et concepts ne doivent jamais être autre chose que des indications, des souvenirs, des encouragements par rapport à une expérience possible. « Il ne faut pas confondre avec

la lune le doigt qui la montre », disent les maîtres orientaux.

De tout temps le fait qu'un élève rejette un jour les termes par lesquels le maître lui avait transmis la vérité a paru un signe d'éveil à cette vérité même : l'élève avait « compris ». Bien des fois un élève a brûlé le livre contenant une doctrine tenue pour sacrée car, comparé au fruit intérieurement mûri, tout écrit paraît une « paille vide » et quand le maître est un vrai maître, il se réjouit de cette offense.

Cependant, un livre d'enseignement sacré a joué de tout temps aussi un rôle particulier. Transmis personnellement par le maître à l'élève, il prend parfois le caractère d'une présence directe de la transcendance qu'il lui apporte. C'est, en quelque sorte, le divin même parmi nous. D'où la coutume de prêter serment sur un livre sacré, de lui donner une place spéciale dans la maison, de le traiter avec un respect particulier. D'autres objets peuvent être chargés aussi de la même force suprasensible, émanant du maître dont on les tient. Ils rendent activement présent ce qu'il a enseigné. Croire que l'on peut, psychologiquement, dépouiller de sa signification vitale un objet révéralé comme sacré, c'est oublier que l'homme, sujet vivant, prête au monde la réalité signifiante à ses yeux. La « profondeur » de cette réalité personnelle dépend de celle avec laquelle l'homme s'ouvre lui-même au monde.

Le noyau, le point focal, de l'enseignement vivant transmis par le maître peut se présenter dans une image, un événement, un geste et même un simple mot. Le maître remplit alors une fonction sacerdotale, en particulier lorsqu'il impose les mains à l'élève, trace sur son front un signe saint, lui propose une parole sacrée, une simple syllabe peut-être, dont la répétition rend présent le divin lui-même.

Si l'élève croit pouvoir brûler les étapes, il se trompe. Si l'on demande au maître pourquoi il faut suivre le chemin de la pensée tout en sachant qu'il mène à une impasse, il répondra : « Parce que tu es un être pensant. » Le mental peut bien être une fonction d'ombre par rapport à la perception immédiate qui est le but final, il n'est cependant pas possible, sur le chemin intérieur, de « sauter par-dessus son ombre ». Il faut découvrir par son contraire ce qui est juste : le chemin par la déviation, l'union par la séparation, la VIE par la mort. Il faut reconnaître l'ombre (la vie refoulée), l'accepter et l'intégrer ; sans quoi elle revient furtivement, souvent quand on se croit déjà avancé sur la Voie. D'un croc-en-jambe elle vous jette par terre et tout est à recommencer. Ainsi, en notre temps, la VIE inaccessible à la raison et la qualité perçue à travers elle auront plus de chances d'être reconnues de ceux qui ont été au bout des capacités rationnelles pour les dépasser ensuite.

La crainte de voir une réalité réfléchie se substituer à l'immédiatement vécu cause le dédain ou tout au moins la méfiance à l'égard de « l'enseignement », c'est-à-dire la connaissance conceptuelle du but et de la voie. C'est une vieille règle des authentiques directeurs de conscience : éviter l'enseignement théorique parce qu'il irrite celui qui cherche et ne lui apporte rien. La mystique s'est donc toujours gardée des concepts car ils anéantissent, en le définissant, le vécu de l'expérience. Sur la question du maître « Bon, et maintenant tu l'as eue », un élève qui venait d'avoir une grande expérience la fixe d'un simple « Oui » — et le maître le jette dehors en criant : « Tu n'as plus rien. » Mais il n'existe pas que des définitions explicatives qui, en le fixant, tuent le contenu de la parole de vie et son action. Certaines respectent et préservent l'expérience. Les saisir suppose déjà l'entendement nécessaire, c'est-à-dire l'expérience de l'ÊTRE. Une progression méthodique sur le chemin d'une conscience élargie ne peut pas y renoncer.

2. Les directives

Le maître se distingue du thérapeute classique en ce sens qu'il intervient, corrige et conseille. Et la différence entre un analysé et l'élève est que celui-ci compte sur les conseils du maître, qu'il est prêt à les suivre et qu'il en est même avide. La distinction est particulièrement sensible lorsque le maître, mettant à l'épreuve la confiance de l'élève — appui et justification de leur relation — exige de lui une chose qu'il ne comprend pas et exécute à contrecœur.

Le jeune garçon d'aujourd'hui, s'il ne savait pas ce dont il s'agit, ne verrait là qu'une autorité injustifiée, une typique domination paternelle. Et, sans aucun doute, il serait grand temps que disparaisse une certaine forme d'autorité. « Pourquoi dois-je faire cela ? — Parce que je l'ai dit. » Ou bien : « Mes enfants, je ne comprends pas ce que vous voulez dire avec vos histoires de liberté. Chez moi chacun est libre de faire ce que je veux. » Il serait certainement bon d'admettre une autonomie, qui doit être développée de bonne heure, et de respecter déjà chez l'enfant la dignité de la personne. Mais le maître fait justement de l'épanouissement de l'élève qui lui est confié la règle fondamentale de ses directives.

L'autorité de tout supérieur, auquel se soumet un subalterne, s'appuie sur le fait que le premier personnifie le Tout avec une plus grande prégnance que le second. Or, l'être du tout est le devoir de ses membres. Ceci vaut pour le supérieur autant que pour le subordonné, qu'il s'agisse d'un enseignant, d'un « chef », d'un officier, d'un supérieur de couvent, ou aussi d'un maître. La question est de savoir si l'obéissance est librement consentie ou s'il y a contrainte. La différence entre les diverses relations d'autorité se résume à cela. L'autorité est-elle née d'une libre décision ou a-t-elle été imposée ? Et encore : la décision prise autrefois est-elle, ou non, encore intérieurement acceptée ? D'autre part, pour légitimer une relation d'autorité, il faut que le maître soit un authentique représentant du Tout que sa fonction incarne, qu'il soit donc le médiateur réel et convaincant de la VIE qu'il représente.

Dans une juste relation maître-élève, celui-ci est et reste libre. La discipline à laquelle il se soumet n'est pas hétéronome mais autonome. Et de même qu'il est libre de choisir ce maître-là, et pas un autre, il est libre aussi de le quitter — soit qu'il se croit capable d'indépendance, ou que la VOIE lui paraisse au-dessus de ses forces, ou encore parce qu'il veut changer de maître. Il y a là un élément tragique dans la vie des maîtres. Il leur arrive souvent qu'un élève auquel ils se sont consacrés, sans épargner aucun effort, pendant des années les quitte pour une raison ou pour une autre. Personne ne le retient. Mais tant que l'élève travaille avec le maître, il lui soumet sa liberté. D'ailleurs, plutôt qu'il ne se plaint de sa trop grande rigueur, l'élève reproche au maître de ne pas mettre sa fidélité à l'épreuve par d'assez dures exigences. Cela suppose, cependant, que le disciple conçoive la voie comme une lutte inlassable contre le petit moi égoïste et soucieux de sa position. L'élève suit les conseils du maître, même s'ils sont durs. Non par obéissance aveugle envers une volonté plus forte que la sienne selon le monde, mais pour secouer la tyrannie du moi avec l'aide d'un maître plus avancé que lui en savoir et en degré d'être, et parvenir ainsi à la liberté de l'ÊTRE essentiel.

Toutes les directives du maître agissent à l'intérieur d'une relation essentielle avec l'ÊTRE de l'élève et une semblable relation engendre toujours une unité profonde. Les conseils du maître ne sont pas seulement chargés de la plénitude de l'ÊTRE, présente en lui. Le fait qu'il incarne la loi de l'ÊTRE qui parle par sa bouche n'est pas leur seule justification : ces conseils reflètent aussi l'unité avec l'ÊTRE qui le lie à l'élève. Les plus rigoureuses, les plus incompréhensibles prescriptions du maître prennent racine dans son amour pour l'élève, amour né de son union avec l'ÊTRE essentiel de celui-ci. A cause de cette unité, la transformation constante qui doit s'opérer, en ce monde, chez le disciple et dont il est responsable, est pour le maître une tâche et une obligation. Plus ce lien essentiel sera profond, plus il sera

facile au maître de traiter son élève avec naturel et simplicité, et de le guider par des directives qui resteraient incompréhensibles sur le plan naturel. Elles sont la marque de son infatigable disponibilité, de sa capacité inventive et de son courage. La présence d'une autre dimension est ce qui légitime tout ceci.

Au centre des instructions du maître se trouvent toujours celles qui concernent les exercices. Ils constituent en effet un élément capital sur la voie initiatique. Le maître prescrit l'exercice, l'explique, le contrôle. Il connaît les étapes et les signes de progrès, surtout quand il ne s'agit plus de technique mais de ce qui trahit le jeu du moi constamment intéressé à sa réussite, ou au contraire l'ÊTRE essentiel commençant à se faire jour dans la conscience. Le maître accompagne pas à pas l'élève sur le chemin de la transformation vers la transcendance où l'exercice le fait avancer. Il décide le type, la fréquence, la mesure de l'exercice. Souvent, sur la voie initiatique, il s'agit d'un entraînement des forces naturelles allant parfois jusqu'aux limites de l'épuisement mais qui justement, si l'attitude générale est juste, éveille et accueille les forces surnaturelles. C'est quand le moi renonce et s'abandonne, le centre de la personne demeurant, lui, inébranlable, que vient à apparaître ce qui se trouve au-delà de l'horizon du moi.

La direction du maître, dans le domaine de l'exercice, consiste toujours en une répétition sans fin des mêmes conseils et des mêmes rappels pour maintenir l'élève dans l'attitude générale juste. Ils ne concernent pas seulement certains exercices spécifiques mais la conduite de l'élève dans son ensemble. Le maître perçoit le moindre écart : une nuance fautive dans le ton de la voix, une ombre de suffisance hypocrite, d'insincérité, un faux-semblant. Alors il intervient. Mais, par contre, il est avare de louanges.

3. Le rayonnement

Le maître agit aussi par son rayonnement. Il émane de lui sans qu'il parle ni intervienne. Cet élément silencieux est toujours l'essentiel de ses paroles et de son action. Il opère de multiples manières.

Il communique à l'autre une force particulière. On se sent, naturellement, peu de chose en face du maître car il réduit à néant les prétentions du moi. Pourtant on peut se sentir aussi très fort près de lui, et surtout en le quittant car il éveille l'énergie de l'ÊTRE essentiel cachée par le petit moi. En présence du maître on peut calmement envisager l'anéantissement, comme si, avec lui, tout l'anéantissable se dissolvait et que seul demeure l'indestructible.

Il y a dans le rayonnement du maître une lumière qui perce le brouillard du devenu et libère du passé pour une action créatrice. Elle pénètre et déchire sans pitié le mensonge. Comme la force du maître, cette lumière tient sa source d'une autre très lointaine dimension. Grâce à sa transparence, elle peut passer à travers lui et se répandre dans le monde.

En présence du maître la vérité se fait jour. Les réponses aux questions viennent d'elles-mêmes, avant d'avoir été prononcées. Les ambiguïtés s'effacent, les façades s'effondrent.

A la lumière du maître se manifeste et agit la loi intérieure de l'élève. Elle est à la fois connaissance et conscience éthique. Dans le rayonnement du maître se dessine une structure conforme à l'ÊTRE essentiel. L'inauthentique se révèle et devient inacceptable. La vraie forme apparaît.

Le rayonnement du maître est dur, sévère et pourtant plein de chaleur. Il fait percevoir à l'autre son unité avec l'ÊTRE essentiel et rompt les liens dépourvus d'importance. L'amour du maître implique l'union avec le surnaturel et libère des attachements profanes. L'attrance de l'appelé vers le maître vient de ce que son rayonnement n'est pas seulement libérateur et bienfaisant mais aussi, intense et dangereux. Il est un bain de force régénérant. Ainsi l'amour du maître est à la fois anéantissement et bénédiction. Il est force, lumière et amour, agissant sans qu'il fasse rien, par le rayonnement qui marque toujours un homme possédé et pénétré par l' ÊTRE.

4. L'exemple

Le maître bouscule, quand il le faut, les structures d'existence d'une communauté mais non sa loi vitale. Il doit en effet, pour servir celle-ci, déranger l'ordre établi. Le maître n'est donc pas un modèle d'homme « bien » ou de « brave bourgeois ».

Il est toujours l'original que l'on ne peut ni ne doit imiter. En une forme individuelle unique, il est le témoignage porté à ce qui possède une valeur humaine universelle.

La loi, valable pour tous les hommes, doit être accomplie par chacun selon son style individuel. On demandait un jour à un maître oriental pourquoi il s'attardait si longtemps sur l'individuel alors que seul le UN universel avait pour lui valeur et réalité. « Mais le UN et l'individuel c'est la même chose ! » répondit-il sans hésiter. Pour rencontrer le divin il ne faut pas que l'homme fasse abstraction de lui-même mais qu'il s'accepte au contraire totalement dans sa propre particularité. L'action du maître, conforme à la vie, amène l'élève à lui-même, tire de lui ce qu'il a d'original. D'où la différence entre un vrai maître, qui rend l'élève autonome jusque dans son langage, et les pseudo-maîtres exigeant le plus souvent d'être imités et qui réduisent leurs élèves à la stérilité en leur imposant une certaine terminologie.

Le maître représente pour l'élève, sous une forme humaine, la réalité cherchée, désirée, telle qu'elle doit être. Il l'incarne par ses propos, son comportement, par sa façon d'être en général. Mais, fixer son regard sur un modèle n'est juste que s'il éveille le maître intérieur et, par lui, ce qui est proprement individuel.

Souvent le grand tournant de sa vie se produit chez l'élève à son premier contact avec le maître. A cette rencontre « cela » se « lève » pour la première fois, puis toujours davantage. La flamme s'est allumée et se nourrit ensuite du lien entre le maître et l'élève.

Le gage d'une relation féconde avec le maître est le retentissement de chaque rencontre avec lui. Celle-ci peut être aussi étonnante, foudroyante, périlleuse, que possible — l'élève se sent ensuite le cœur en paix, totalement libre.

La qualité d'exemple et le modèle du maître est surtout manifeste quand il communique au moyen d'un art. Il y est alors plus habile que n'importe qui. Il doit le maîtriser absolument. Mais quand le maître est sur la voie vers la VOIE et que son art constitue un exercice qui y conduit, son caractère exemplaire n'est plus le fait d'une capacité technique. Il vient de l'attitude humaine qui détermine cette capacité et, en fin de compte, du facteur supra-humain grâce auquel, sans sa propre intervention, se parfait le talent du maître. Aux autres, à ceux qui en sont témoins, il est sensible aussi.

L'influence supra-naturelle est encore plus évidente quand le maître est physiquement si faible qu'il n'est plus guère possible de le mettre à l'épreuve. Il arrive alors parfois que, simplement par sa façon de s'y prendre {par exemple pour tendre un arc, alors qu'il en a à peine encore la force) une étincelle jaillit chez ceux qui sont présents, même lorsque la flèche n'atteint pas son but.

Un maître expert dans un art est capable de mettre sa technique, totalement purifiée du moi, au service d'une force plus profonde et de la laisser agir pour lui. Le résultat ne se mesure plus du tout selon des critères ordinaires. Car ce qui importe est plus qu'une performance visible, c'est la révélation d'une autre dimension. Elle se produit quand la maîtrise recherchée par l'élève est obtenue grâce à :

- l'attitude générale de celui qui réalise la performance,
- la force qui y apparaît,
- ce qu'éprouve intérieurement l'élève lui-même,
- son action numineuse sur ceux qui en sont témoins.

Le maître n'accomplit pas cette réalisation parce qu'il « peut » plus que l'élève mais parce qu'il « est » davantage et parce que, libéré de la peur, du moi et de toute intention, ce dont il est capable est mis de « là-bas » à sa disposition. C'est ainsi, et non par une capacité plus grande, qu'il est un modèle pour l'élève, sur la voie initiatique. De même, ce n'est pas seulement dans une réalisation particulière mais dans toute son action et par sa simple façon d'être là que le maître exprime la transparence à la transcendance. La résonance de celle-ci à travers sa personne physique fait de lui un maître.

Le maître est un modèle par sa transparence à son Etre essentiel. Dans tout ce qu'il dit ou fait, il est tout simplement lui-même. Il se montre tel qu'il est, sans contrainte et sans l'instance de contrôle d'un moi conventionnel. Le maître est donc au-delà des vertus.

Si l'on dit d'un maître qu'il est bon, dévoué, prêt à se sacrifier, doux et affectueux, ou au contraire égocentrique, entêté, impatient, distant, dur et parfois cruel, ces appréciations peuvent être — ou non — exactes. De toute façon, elles n'ont rien à voir avec ce qu'il est en tant que maître, avec ce qui fait de lui un maître. Il vit ce que veut la forme prise en lui par la VIE, son empreinte, sa structure, la charge de son énergie, et ne se préoccupe pas de ce qui en résulte. Passés les critères du moi profane attaché à la société, il n'est plus responsable qu'à l'égard de la VIE et ne se soucie ni de l'effet produit sur autrui, ni de sa conformité aux règles de comportement en usage. La vérité intérieure le pousse à détruire les apparences flatteuses chez ceux qui l'entourent. Ici encore il y a une tentation pour le faux maître.

Quod licet jovi, non licet bovi [ce qui est permis à Jupiter ne l'est pas aux vaches]. Jusque dans le style de certains guérisseurs, ou de petits « mages », on trouve la falsification du maître : exigences excessives, avidité prétentieuse, gestes choquants. Ils singent le maître afin d'obtenir ses privilèges auprès de l'adepte qui s'est soumis à leur autorité. Un faux maître exige, par exemple, que ses disciples lui sacrifient leur fortune, lui cèdent sexuellement, le comblent de soins et d'hommages.

Certains de ces faux maîtres sont de médiocres contrefaçons, mais il existe aussi de dangereux adversaires, aux dons prestigieux, des représentants des puissances des ténèbres. Ils sont en contact avec des forces transcendantes, supra-naturelles, qu'ils mobilisent pour accomplir des exploits extraordinaires. Celui qui semble ici un maître est, en réalité, un homme aux profondeurs non purifiées. Il

se sert abusivement de son contact avec l'autre dimension, qu'il emploie à des fins magiques, au profit de son moi profane. Il utilise sa force d'attraction pour dépouiller ses adeptes de leur indépendance et se les attacher par une obéissance aveugle. Ses pouvoirs, indiscutables, servent un moi usurpateur du divin qui se fait honorer comme un demi-dieu. Ce n'est plus le divin mais le diabolique qui est en cause ici.

Le vrai maître dispose de forces supérieures et de pouvoirs supra-sensibles mais il les cache plus qu'il ne les montre. Il n'en tire pas vanité ; il les met au service de l'Absolu. En tant qu'incarnation de la VIE, il opère aussi des miracles. Mais, par-delà ce que l'homme ressent comme bon ou mauvais, sa supériorité par rapport au monde le fait toujours agir d'une façon créatrice, libératrice, transformante.

5. Le choc

Etre ouvert à la vie implique la liberté à l'égard des lois qui l'entravent. La vie est toujours un passage. Elle ne supporte pas ce qui s'immobilise. Elle surprend toujours. Le maître aussi. On ne sait jamais ce qu'il va faire.

La vérité du maître est une porte étroite. Pour la passer il faut laisser derrière soi tout ce qui nous maintient dans la vie courante. Nos points d'appui, ce qui nous rassure, nous permet de nous orienter, le sol qui nous porte. Le maître remet en question tous les soutiens de notre vie naturelle. Tout moyen lui est bon pour faire sortir l'élève de ses gonds, pour retirer sous ses pieds le sol qui le coupe de la profondeur.

« Ce qui est établi doit être renversé. On croit avoir un droit ; il est nié. Ce à quoi on tient vous est arraché. Le maître ridiculise les choses dont l'homme tire vanité. Ce qu'il croit être est démasqué ; ce qu'il croit savoir, développé ab absurdam. En outre tous les moyens sont bons au maître, absolument tous. Le sens des propos et des actes, par ailleurs incompréhensibles, du maître s'explique et se justifie par l'élévation de son but. Il y a la réponse absurde, l'agression imprévue, le trait bien visé, le coup de poing au visage, la gifle, l'offense, le rire sarcastique, le cri effrayant. Il y a l'inacceptable pour le moi qui doit être accepté ; le totalement intolérable qu'il faut avaler, l'inattendu bousculant, démolissant tout ce qui porte, élève et protège l'ordre habituel de notre conscience de nous-mêmes et du monde. Leur chute brutale peut précisément ouvrir au chercheur la vérité au-delà de cet ordre. Il reconnaîtra ainsi dans le fermement établi, le fermement fixé, dans la réalité qui était son appui, un simple objet faisant face à sa position de moi.

Si le terrain sur lequel s'assoient notre conscience naturelle et ses systèmes est ce qui déforme notre expérience de l'ÊTRE, le premier souci du maître doit être de l'ébranler par n'importe quel moyen. C'est pourquoi la manière d'agir du maître est parfois l'éclair dans un ciel serein, son langage le paradoxe, sa logique le contresens, sa tendresse le choc (9). »

IV - LA VIE ET L'HOMME

Lorsque l'on considère son rapport avec l'homme, Dieu est généralement reconnu comme le Tout-Puissant auquel il doit obéissance, celui qu'il appelle dans les difficultés et en qui seul il trouve, en dernier ressort, le bonheur, la sécurité et la paix. L'homme a besoin de Dieu. Il en a besoin pour ne pas désespérer, pour supporter la cruauté du monde et pour surmonter enfin son angoisse devant la mort comme devant la vie.

Dieu est la puissance, indépendante de l'homme, qui le domine, le gratifie ou l'anéantit. La puissance qui tantôt se manifeste, tantôt se cache, qui lui parle ou se tait. L'homme dépend de Dieu. Se représenter ainsi cette relation correspond cependant à un stade d'évolution humaine. C'est celui où l'homme transfère tout ce qui dépasse l'horizon de son expérience naturelle et l'entendement de son moi profane à l'extérieur de lui-même, vers une transcendance, qui a ses côtés d'ombre et de lumière mais qui, de toute manière, dispose à son égard de pouvoirs sans limites. Cette façon de voir change quand certaines expériences lui font découvrir que tout l'au-delà de son horizon ne se situe pas nécessairement « en dehors de lui ». Il existe, reconnaît-il alors, une réalité qui, tout en transcendant son horizon ordinaire, est immanente à l'homme et constitue son véritable noyau, son Etre essentiel. Ainsi s'ouvre une nouvelle conception du rapport entre l'homme et l'ÊTRE divin.

Lorsque l'homme voit, dans la transcendance, l'ÊTRE divin à l'œuvre en son Etre essentiel, cherchant à se manifester en lui et par lui, sa vision se modifie et sa dépendance ne lui paraît plus complètement unilatérale. L'œuvre divine dépend alors aussi de l'homme, de sa disponibilité à l'accueillir et la laisser agir en lui. Un tournant peut s'amorcer au moment où l'homme perçoit et reconnaît en lui-même la résistance à ce qu'il est en son Etre essentiel et que, par cet Etre, il voudrait devenir. Cette découverte a quelque chose de bouleversant : le fait que, malgré sa petitesse, lui, homme, puisse faire obstacle à la VIE.

Il peut aussi découvrir que, par la respiration c'est la vie même qui respire en lui mais que, le plus souvent il ne la reçoit pas pleinement ; plus même : qu'une résistance invétérée, dont il est en partie responsable, contrarie le flux de cette respiration. Peut-être s'apercevra-t-il un jour enfin qu'il bloque la forme voulue par son Etre essentiel.

L'impression causée par de telles découvertes et l'importance de l'engagement qu'elles engendrent seront d'autant plus profondes qu'un contact avec l'ÊTRE aura déjà fait éprouver la présence de la Vie, source, racine et sens de toute existence et de tout devenir. Ce choc sera fécond si une émotion essentielle touche l'homme au moment où il se rend compte qu'il peut empêcher la vie de se manifester en lui et par lui. Il faut qu'elle le frappe comme la foudre pour que naisse en lui une conscience nouvelle.

Cela paraît d'abord monstrueux et pourtant c'est ainsi : que la VIE réussisse à s'imposer dans toute sa potentialité transcendante dépend de l'homme. On est donc en droit de dire : l'homme a besoin de Dieu mais Dieu aussi a besoin de l'homme et celui-ci doit lui être disponible. Non seulement il cherche Dieu mais Dieu aussi le cherche et il doit se laisser trouver. La vie humaine s'épanouit lorsqu'elle aboutit au surnaturel mais l'ÊTRE surnaturel atteint son accomplissement lorsque l'homme l'accueille, c'est-à-dire lorsqu'il permet à l'ÊTRE surnaturel de se « faire chair ».

Dans la fleur, une image nécessaire s'extériorise en une forme selon les conditions qui sont les siennes (terre, eau, lumière). De même pour l'homme. Et, tout comme le jardinier, s'il ne peut pas modifier la fleur contenue dans le bouton, il est cependant responsable des conditions indispensables à son éclosion. Avec une différence pourtant : chez l'homme, contrairement à la fleur, ces conditions extérieures ne sont pas seules à favoriser ou à mettre en danger son épanouissement. La fleur n'est pas responsable d'une malformation éventuelle — l'homme si, dans la mesure où interviennent des facteurs intérieurs et non plus extérieurs. Quand la graine déposée en lui n'arrive pas à éclore, l'homme ne peut accuser que partiellement les éléments du dehors. S'il ne correspond pas au principe de son Être essentiel, c'est-à-dire à la façon dont la VIE doit prendre forme en lui, il ne peut pas en attribuer toute la faute aux circonstances ou à son milieu. Le degré et la manière dont l'image qui l'habite est apte à se réaliser dans le monde dépendent aussi de lui ; il en partage la responsabilité. Le fait et la mesure de cette responsabilité lui apparaissent quand il s'éveille à la voix intérieure, à la voix de la VIE, c'est-à-dire au maître intérieur.

Un processus fondamental se répète dans toute vie. La plénitude indivisée de l'ÊTRE se différencie, se sépare ; entre ses deux pôles une tension se crée. L'ÊTRE se manifeste dans les éléments séparés par cette rupture, qui deviennent indépendants sans que toutefois son unité disparaisse d'abord tout à fait. Mais plus s'accroît l'individualité propre de ces membres séparés de l'unité, plus ils risquent de se détacher de leurs racines, de se refermer et de s'appuyer sur eux-mêmes en perdant leur lien avec l'ÊTRE. Le destin originel de l'homme est d'être plus ou moins victime de ce danger. La formation du moi, avec sa volonté égocentrique, amène une séparation cruciale. La conscience rationnelle se sert alors de la connaissance théorique et des « observations » pratiques pour construire l'homme et le monde. L'union avec l'ÊTRE arrive ainsi à son point de rupture. Bien que l'unité de l'ÊTRE avec l'ÊTRE essentiel ne se perde jamais, elle disparaît cependant de la conscience rationnelle. S'ouvrir en une nouvelle conscience à ce que la conscience rationnelle a caché, mais qui demeure présent dans l'ÊTRE essentiel, est la tâche éternelle de l'homme. Pour l'accomplir il a besoin du maître.

Cependant, la fusion archaïque avec l'ÊTRE représente le danger opposé. Alors qu'il est destiné à gagner son autonomie, l'homme risque de ne pas pouvoir se dégager de PUN primordial. La « grande mère » primitive le retient. Il se trouve toujours dans une situation de conflit entre l'aspiration à l'indépendance et l'attirance de la mère protectrice. Pour devenir un homme, il doit s'affranchir du lien maternel enveloppant qui le ramène sans cesse au sein du Tout originel. Mais, pour rester humain, il ne doit jamais rompre tout à fait non plus ce lien nourricier. On retrouve ce thème fondamental du devenir humain à tous les degrés de son évolution. Plus celle-ci progresse, plus s'accroît la tension entre l'intégration à la profondeur maternelle et l'autonomie virile, entre l'indépendance du moi profane et l'enracinement dans l'ÊTRE essentiel. L'appelé à la VOIE a besoin ici d'être guidé par un maître.

Tout ce qui est vivant ne vit que par le devenir. Mais le devenu est toujours pour le non-venu à la fois une condition et une entrave. Ce qui est solidement établi contrarie la vie dans sa mouvance constante et le destin de l'homme veut qu'il engendre et vive cette contradiction intérieure. Il faut qu'il en souffre pour affiner son intuition de l'ÊTRE afin de le découvrir. La conscience humaine, qui se développe en « tant que conscience à la fois du moi et du monde, se tient toujours entre deux pôles fixes : le moi établi en soi et un monde proposé à sa connaissance. C'est par la souffrance née d'une réalité profane statique et figée que l'homme peut atteindre la réalité dynamique de son Être essentiel et découvrir la voie qui lui est destinée. La réalisation de sa tâche passe nécessairement par la souffrance d'un moi profane qui, supplantant l'ÊTRE, se constitue en absolu.

L'éveil fait reconnaître que l'aspiration — incontestable pour le moi — à une existence solidement assurée, s'oppose la vérité de la VIE, jamais immobile, jamais installée nulle part. C'est le premier pas vers la pleine maturité humaine. Il ne s'agit pas d'une constatation théorique, agréable et sans problème. C'est un éveil essentiel, un choc qui arrache au sommeil. Un monde, construit et maintenu dans un ordre statique, est soudain obligé de céder la place à la vérité de l'ÊTRE, à sa transformation qui libère et engage à la fois. Le reconnaître est le seul passage vers la voie initiatique. Celle-ci n'aboutit d'ailleurs pas pour nous à l'ÊTRE surnaturel dépouillé du moi et de tout objet, mais à un retour au monde spatio-temporel dans un Etre-Soi ou l'ÊTRE essentiel apparaît sous la forme d'un moi fort, capable de témoigner du surnaturel dans le monde. L'homme est alors sur le chemin de devenir lui-même un maître.

Il faut avoir atteint un certain niveau pour être en mesure de travailler, d'une manière vraiment responsable, à la manifestation de la VIE présente en nous. Il faut s'être rendu compte du danger causé par l'antagonisme entre le moi conditionné par le monde et l'absolu de l'ÊTRE essentiel et c'est une expérience particulière qui mène à cette prise de conscience. Car, pour percevoir le danger, ce qui est menacé lui-même doit apparaître comme le Soi potentiel véritable, dont la réalisation est la tâche impartie à l'homme. Il faut que celui-ci ressente et accepte le droit de son Etre essentiel à prendre forme dans le monde. Pour que s'impose à lui la décision capitale de son existence, ce droit, indiscutablement supérieur à celui de son moi profane, doit se montrer clairement à lui comme le devoir de le réaliser en ce monde par son véritable Soi. Il doit choisir entre une vie égocentrique, au service du monde et, dans et au-delà de ce monde, une existence consacrée à servir la VIE transcendante. Seule la voie initiatique qui mène à une individuation authentique permet de réaliser ce choix. L'homme ne peut pas suivre seul cette voie : il a besoin du maître.

Plus l'homme se transforme en un moi conscient de lui-même et du monde, plus il est lui-même en jeu dans le degré et la forme par lesquels la vie peut, ou non, se manifester en lui, c'est-à-dire produire une forme qui, selon son mode propre, manifeste la plénitude, l'ordre et l'unité de l'ÊTRE.

Quand il sait s'abandonner à cette poussée de la VIE vers sa forme individuelle, elle est pour lui une force libératrice. S'il lui résiste, il la ressent comme une énergie destructrice de sa structure personnelle et volontaire. Il ne s'agit pas ici de se demander si, selon ses critères, un homme veut le « bien » ou fait le « mal ». La seule question est de savoir s'il s'obstine à suivre sa propre volonté ou s'il s'abandonne à l'ÊTRE essentiel prenant forme en lui.

La résistance à la VIE dans sa poussée vers le devenir est la cause d'une grande souffrance. Plus un homme est proche du degré d'évolution qui le rendrait capable de percevoir la volonté de l'ÊTRE, plus le refus de son moi égoïste le tourmente. Celui-ci ne veut pas céder la place, obéir, tout abandonner à la vague de l'ÊTRE. Il est encore plus malheureux si, ne comprenant pas le sens des assauts répétés de l'ÊTRE, il se croit obligé de supporter courageusement cette tension ; car il ne sent pas alors que son attitude héroïque et passionnée engendre justement sa souffrance. La seule solution est un revirement complet : reconnaître qu'il barre la route à la VIE qui, pour croître en lui sous la forme qui doit être la sienne, a besoin de son accord et de sa participation.

Couleurs, tons, images et formes des « vagues » et des « vibrations » cosmiques dépendent de l'homme qu'elles frappent et qui les accueille ou les repousse, partiellement et sous tel ou tel aspect : les réponses de l'homme à l'appel de l'ÊTRE déterminent toujours son destin. Savoir ceci prend toute son importance quand il atteint le niveau où la VIE prend dans son vécu des qualités particulières. Cette VIE, qui veut transparaître à travers et au-delà de l'homme, doit être plus qu'un concept. Il faut qu'elle le saisisse et soit saisie de lui au plus profond de lui-même, comme une expérience qualitative.

La force explosive de l'ÊTRE tendant à se manifester est d'autant plus grande que l'homme parvenu au degré d'évolution nécessaire est plus fermement attaché à sa propre structure. S'il s'est totalement identifié à sa personnalité profane et s'il n'écoute pas la voix du maître, cette force lui paraît alors destructrice. Un « homme de bien » peut être tout aussi sourd à l'ÊTRE qu'un « méchant ». Il se croit souvent la proie des puissances de ténèbres : en vérité c'est lui qui fait une puissance ennemie de son Être essentiel, perçant vers la lumière. « L'homme de bien » doit abandonner sa structure actuelle, fût-elle bonne et noble, pour adopter la formule du devenir.

Le monde des valeurs du vrai, du beau et du bien fait partie, pendant une certaine étape, du domaine de manifestation de l'ÊTRE. Elles lui sont un mode d'expression et de médiation aussi longtemps seulement qu'un reflet divin les enveloppe. Alors, si la notion d'honneur est encore vivante, l'homme se met humblement au service de ces valeurs ; il est prêt à leur sacrifier sa vie par fidélité. Mais ensuite, quand la relation de l'homme à ses valeurs en a fait un ordre établi, une structure de concepts qui lui servent naïvement d'appui et de justification, cet ordre figé devient justement un obstacle à la VIE. L'homme « bon », qui a toujours agit pour le mieux, s'étonne alors des épreuves que Dieu lui envoie — simplement parce que la vie divine ne peut plus passer à travers le mur de ses systèmes et de ses vertus. Il a lui-même fait du merveilleux ordre de la VIE la force qui le détruit.

L'éveil en nous — cela signifie : l'homme commence à découvrir que la VIE n'accepte tout, vraiment tout, ce qu'il fait que si sa volonté de se manifester l'autorise. Dans le cas contraire, elle proteste. Quand l'homme s'y conforme, il perçoit son accord, quand il doute, un avertissement intérieur.

Par nature l'homme est fait pour le dialogue, écouter et répondre, questionner et recevoir une réponse. Se sentir en constante communication avec ce qu'il voit et entend, rencontre et perçoit, craint ou recherche, est un facteur constitutif de la conscience humaine. La forme et la physionomie d'un « être » le frappent directement, comme une chose qui le concerne, lui plaît ou le rebute, l'accepte ou l'agresse, etc. Il ne peut pas s'empêcher de personnaliser chacune des forces ou des puissances qu'il vient à rencontrer. Toute la réalité, intérieure ou extérieure, du monde dans lequel il vit se présente à lui sous l'aspect d'individus amicaux ou ennemis. Il considère donc aussi, tout naturellement, la VIE, qui embrasse et dépasse toute chose, comme un être incompréhensible, un « Toi » mystérieux et insondable. La conscience objective, érigée en absolu et qui tue le vécu, met de plus en plus en péril cette VIE dont il est l'enfant et avec laquelle il communique spontanément. Elle fait du Toi inconcevable de l'expérience une structure, définissable par des caractères objectifs. Et plus elle s'écarte de la réalité primitive de sa rencontre, plus la raison, qui elle aussi domine, la met en doute et finalement la dissout. Plus tard, la maturité venue, l'homme passe de nouveau les limites de la conscience objective qui arrête et emprisonne son expérience directe. Il redevient réceptif à son contenu de réalité numineuse et à l'appel surnaturel. Ainsi une nouvelle chance lui est donnée de rencontrer l'ÊTRE infini et mystérieux comme un Toi, lié à lui depuis son origine, et de recevoir sa grâce et ses conseils.

A la façon dont il est touché par le numineux, on reconnaît dans quelle mesure appartient encore à la VIE un être doué de conscience, dont le moi s'est formé et affirmé dans son indépendance. Protégé par la coquille de ce moi qui le tient prisonnier, il est fermé à l'ÊTRE essentiel. C'est seulement lorsqu'une conscience élargie lui fera passer les frontières de l'univers profane moi-monde, qu'il peut rencontrer de nouveau la VIE. Dans le oui, ou le non, par lequel il répond à celle-ci, à ses interventions, ses inspirations et ses reproches, il se reconnaît alors lui-même à la fois comme son propre maître et comme un éternel élève. C'est lorsqu'en son Être essentiel lui-même il verra la VIE, qu'il deviendra aussi «

autonome » dans sa fonction de serviteur de celle-ci et découvrira la condition humaine de maître du monde à laquelle son origine supra-temporelle le destine.

V - LA VOIE

L'appel au maître est la recherche de celui qui conduit à la VOIE. De quelle voie s'agit-il ? De celle qui ouvre la porte du mystère, la voie initiatique. Le mystère est celui de la VIE et de l'ÊTRE, cachés dans notre existence.

La voie initiatique gravite autour de l'expérience de l'ÊTRE et de l'effort vers l'unité avec lui. C'est là son point commun avec la mystique. Comme pour le mystique, l'expérience de l'ÊTRE est un don de la grâce que l'homme reçoit. Il ne peut pas la produire. Mais sur la voie initiatique l'élève est constamment actif, occupé, sous la direction du maître, à se préparer à l'expérience. Il travaille sans répit à gravir un degré qui le transforme en une personne dont la relation avec l'Absolu ne repose pas sur la croyance mais sur la présence, toujours plus profonde, de la transcendance qui pénètre l'homme entier. Sur la voie initiatique, celui-ci cherche à réaliser une autre forme, dont les plus petits mouvements seront orientés vers la transparence à la transcendance. L'expérience de l'ÊTRE reste chaque fois pour lui un don de la grâce. Cependant, l'élève engagé sur la voie initiatique s'efforce d'acquérir une disposition d'esprit qui le maintienne dans le courant de transformation qui déjà témoigne de son unité avec la Vie.

L'homme qui avance sur la voie se sent, malgré son imperfection, de plus en plus lié au divin, marqué par l'empreinte du surnaturel. Cela le rend d'autant plus douloureusement conscient du « non-divin » qui demeure en lui. Avec ses progrès sur la voie grandit donc aussi son humilité.

Sur la voie initiatique, l'homme se sent guidé. Il est soutenu par une tradition millénaire. Son maître incarne celle-ci et lui indique le chemin de la transformation, caractérisé par l'éternel « meurs et deviens ». Le chemin initiatique exige ce passage, toujours renouvelé, par la mort. Il faut toujours renverser les barrages et déchirer les voiles qui recommencent à se former. Il faut lutter contre l'ennemi afin de renouer les liens avec le nouveau royaume.

La VOIE implique une percée vers l'ÊTRE sans cesse reprise. Grâce à elle l'homme est capable de laisser s'écrouler les façades qui soutiennent son moi profane dans les rôles qu'il est obligé de jouer dans le monde.

Seul un sacrifice total de ce qui est conditionné par le monde permet de recevoir les dons de l'Absolu. Il est naturel que l'homme dissimule aux autres ses insuffisances. Pourtant, c'est lorsqu'il sera capable de se montrer à découvert, nu, qu'apparaîtra sans entraves celui qu'il est vraiment. Le courage de la nudité fait partie de la VOIE.

La VOIE est la lumière dont, en acceptant la souffrance de sa finitude, l'homme ranime l'étincelle de l'infini qui l'habite. Il se reconnaît alors dans la formule du devenir de son Etre essentiel et, par lui, commence à vivre.

La VOIE est le processus par lequel la VIE, que l'homme est par son Etre essentiel, dès l'origine et à travers tous les temps, acquiert en cet Etre une conscience spatio-temporelle et une structure historique. La VOIE est le mode d'expression individuel de la VIE qui, degré par degré, apparaît en un être humain — dans sa conscience, sa forme et son attitude dans le monde.

La VOIE est la manière dont la VIE sort du secret où, dans l'homme, elle est occultée. La croissance d'une conscience qui cherche à enfermer l'inconditionné dans le conditionné, à saisir l'inconcevable dans des concepts et qui oppose une réalité statique à la dynamique de la VIE, rend ce secret inévitable. Ici se

tient, au centre, le moi inventeur, soutien et gardien de l'ordre stable et des constructions durables, sans lesquelles l'homme ne peut pas vivre, mais qui empêchent la VIE de se manifester au monde par sa plénitude, la loi de ses métamorphoses et son unité.

La VOIE est le mécanisme qui, pas à pas, ramène vers son origine l'homme qui s'en est écarté. Elle le conduit aussi à la manifestation de l'ÊTRE, incarné en lui.

Le but de la VOIE est le retour à l'unité avec l'ÊTRE surnaturel de l'homme que le monde lui a fait perdre. Elle est le chemin qui demande un maître et présuppose l'élève ; s'y engager exige un certain degré de maturité. Elle est le chemin grâce auquel l'homme devient enfin apte à remplir sa destinée : porter témoignage à l'ÊTRE divin — comme la fleur dans le langage d'une fleur, l'animal à la manière animale, et pour l'homme à la manière humaine — consciente et libre.

Le destin de l'homme veut qu'il perde d'abord son chemin, en créant une conscience qui le fait s'imaginer libre et indépendant. Par elle il trahit le caractère transformant de la vie et perd le contact avec l'ÊTRE.

L'entrée sur la Voie initiatique représente un revirement complet, la grande « révolution ». Elle impose la décision définitive de se mettre au service de la transcendance et cela implique le sacrifice de tout ce qui s'y oppose et l'engagement à tout ce qui peut lui être favorable. C'est un engagement à la vie et à la mort. La VOIE est aussi l'obéissance au maître parce qu'il personnifie la VIE et, pour l'élève, l'autorité unique et absolue. S'y soumettre exprime la liberté, née d'un lien total à la transcendance et croissant par elle chaque jour davantage.

La Voie initiatique commence avec le passage au troisième stade. Au premier, tout est centré sur l'ego, sa conservation, sa jouissance assurée de la vie élémentaire. Au second degré, le centre d'intérêt est l'autre — un objet, une œuvre, le prochain, la société — et son fruit est l'homme au service d'autrui, libéré de son égocentrisme. Ici règne la vertu, comme une force qui, par le courage, l'oubli de soi et l'amour fait surmonter les obstacles intérieurs et extérieurs afin de « servir » l'existence de la communauté. La fidélité à celle-ci s'enracine dans l'honneur et, à l'intérieur de la société à laquelle on appartient, la perte de celui-ci représente la mort. Le « Tout Autre », qui est au-dessus de la « nature » apparaît ici sous l'aspect d'une valeur absolue des principes d'ordre et de loi régnant dans le monde.

Au troisième stade, tout gravite autour de « l'ÊTRE essentiel » et de la transformation de l'homme à travers son unité croissante avec l'ÊTRE divin présent en lui. Cette Voie s'ouvre par un contact avec l'ÊTRE et ceci sous la forme d'une percée de la transcendance dans la conscience. La VIE supra-naturelle apparaît ici non plus seulement à travers le droit de vivre et le devoir de servir dans le monde, mais comme une promesse et un appel à la fusion avec le Divin lui-même, qui devient le sens de ce service.

Lorsqu'il s'engage sur 1. Voie initiatique, l'homme reconnaît s'être détourné de son origine éternelle et il se met de nouveau à la recherche de l'union avec l'ÊTRE. C'est le chemin sur lequel l'homme, jusque-là inconscient de sa qualité d'expression de l'ÊTRE, découvre la possibilité et trouve la force de le manifester. Cette voie suppose un total retournement, une mort et une renaissance.

Il y a deux phases d'évolution sur la Voie. A la première l'homme accède, pas à pas, par un constant abandon du passé et l'accueil du nouveau, à une attitude qui le rend transparent à son Être essentiel et à sa loi de transformation. Cette transparence est la condition de pureté nécessaire à tout témoignage de

l'ÊTRE. Ce premier degré est la voie vers la VOIE. Au second degré, l'homme a obtenu la grande transparence, la forme transparente et la transparence qui est forme et il est devenu lui-même la VOIE.

La VOIE, au sens initiatique, est la façon dont, après avoir été perdue par l'homme, la VIE se réaffirme peu à peu, en une série d'étapes et de degrés et par la réalisation de formes toujours renouvelées. Pour cela il faut que, dans une expérience particulière, il soit amené à prendre conscience de son Être essentiel et de sa destinée. Il faut, enfin, qu'il soit prêt à sacrifier tout le reste à la réalisation de cette destinée.

La Voie est, effectuée pas à pas, marche par marche, une métamorphose dont le but est la manifestation inaltérée de l'ÊTRE dans une forme humaine. Elle s'accomplit par un long processus de contact conscient et d'union avec le non-advvenu qui suppose et favorise l'abandon sans cesse répété du devenu. « Devenir UN » ne signifie pas seulement la possibilité d'une manifestation psychique et spirituelle de la transcendance.

C'est aussi l'obligation de l'incarner physiquement, dans une forme spatio-temporelle.

Sur la VOIE, l'éternelle révolution du Yin et du Yang est constamment amenée à la conscience et accueillie par la volonté. L'homme apprend à quitter toute forme réalisée pour admettre une forme nouvelle. Le chemin paraît dur jusqu'à ce que l'opposition du Yin et du Yang soit devenue un rythme de polarités où le Tao se vit librement.

Les étapes de la Voie initiatique ne sont ni un produit de l'imagination ni le résultat d'une réflexion rationnelle. Elles sont la réalisation d'une loi de transformation inhérente à l'homme, dont un certain degré d'évolution rend l'actualisation consciente possible et nécessaire. La VOIE est la vie sous une forme humaine, s'épanouissant dans sa vérité. La parole du Christ : « Je suis la VOIE, la VERITE et la VIE » est — quel que soit le sens que lui donnait le Christ quand il le disait de lui-même, — le Verbe, habitant tout être vivant. l'ÊTRE essentiel de l'homme n'est pas une image intérieure mais une Voie intérieure. Elle est, innée en lui, la suite des étapes qu'il doit parcourir pour répondre à sa destinée et atteindre, par la maturité, la disposition d'esprit où rien n'arrête plus sa transformation vers une toujours plus grande transparence. Il est alors sur la VOIE. Plus encore: il est devenu lui-même la VOIE.

Le chemin de la VOIE commence à un certain seuil que seul le saut vers un autre niveau peut faire passer. Il est atteint quand le fait de continuer la route jusque-là suivie, et de s'en tenir à la même forme de vie, signifierait la mort par rigidité totale ou par totale dissolution. Le seuil est atteint quand la mort proche déclenche l'aspiration vers l'ÊTRE essentiel. Alors, pour sortir de l'impasse, le saut devient inévitable.

L'engagement sur la VOIE présuppose une percée de la transcendance dans l'ordre naturel de l'existence. C'est seulement aussi quand cette percée est éprouvée comme telle, sa promesse ressentie et l'obligation qu'elle implique acceptée, que l'homme accède à la Voie.

Il est amené de diverses manières au chemin vers celle-ci. Chaque fois qu'il échoue vers le but qu'il a choisi, cet échec contient un avertissement et une question : « Ne me suis-je pas complètement trompé de route ? » Les échecs rencontrés dans le monde sont des signes du maître intérieur. Par eux il rappelle qu'il faut penser à l'essentiel : la recherche du contact avec le surnaturel.

La VOIE est la manière dont la grande VIE prend forme consciemment en l'homme. On ne peut parler de VOIE qu'une fois atteint un degré de conscience situé au-delà des frontières de la conscience rationnelle toute-puissante. Au stade pré-rationnel, la VIE prend inconsciemment la forme adéquate. Sans effort de sa

part l'homme croît « biologiquement » par la force, l'ordre et l'unité de la VIE. Au niveau où règne la raison, il travaille lui-même, méthodiquement, à structurer la vie et à lui donner un sens. Il maîtrise la nature et forme son univers en créant des œuvres valables et des systèmes solides. Il apporte sa participation aux valeurs intellectuelles et contribue à l'harmonie de la vie en société. Pour aborder le troisième stade, il faut que sa vision de la réalité dépasse l'horizon de la raison objective. Il faut qu'il soit capable de sacrifier à l'ÊTRE et à la constante transformation qu'il impose, non seulement l'indépendance du moi égoïste mais encore l'attachement au monde par un dévouement altruiste. L'ÊTRE devient alors le foyer d'intérêt qui donne son sens à la Voie. L'homme est sur le chemin du Soi véritable, témoin potentiel de l'ÊTRE divin. A partir de ce moment, tout ce qu'il fait au service du monde lui sera une occasion de travailler à la manifestation de l'UN.

Tant qu'il n'est pas encore saisi par l'ÊTRE même, l'homme cherche à remplir son existence par la création de formes valables dans son univers. Les réalisations plus ou moins parfaites auxquelles il participe le satisfont en donnant aux principes logiques, esthétiques ou éthiques des formes qui paraissent immortelles. Au milieu des difficultés et des aléas de son existence historique, il y trouve joie, sens et soutien. Cependant, cette aptitude à participer, l'esprit « objectif » et l'illusion de pouvoir opposer à l'impermanence de sa vie quelque chose de durable risquent justement de l'immobiliser. Plus son malaise inconscient le pousse à se fuir et à chercher son climat dans un domaine d'organisations objectives, en apparence valables, plus il lui sera difficile de retrouver la vraie Voie de transformation vers la maturité.

Dans la conscience objective humaine, en effet, l'infini au-delà du temps et de l'espace se change en une finitude indéfiniment prolongée et l'ÊTRE, absolument inaccessible au temps, s'y représente comme une durée éternelle. L'esprit qui produit ces vues travaille contre la Vie. Quand son principe prend aussi possession de l'homme intérieur, il en fait un adversaire de la VIE immobilisé dans la situation acquise. Mais cet état peut finalement amener la guérison car la souffrance causée à l'ÊTRE essentiel par cet immobilisme fait remonter au jour la vérité vivante. L'espace figé du monde objectif devient alors la source douloureuse qui fait percevoir le vrai devoir du sujet. Le cimetière de la Vie devient un champ dans lequel la VIE, devenue consciente, se remet à fleurir.

La Voie initiatique commence avec une révolution copernicienne dans la façon de concevoir la vie : par l'expérience de l'ÊTRE, l'homme reconnaît que lui et son monde ne sont pas le centre autour duquel tourne l'univers. Tous deux gravitent autour d'un autre centre et, désormais, ils doivent le faire consciemment. Mais cette prise de conscience ne sera le premier pas sur la Voie que si cette expérience bouleversante prend dans la vie le caractère d'un noyau essentiel, engagement du cœur mais aussi pratique et résolution de sacrifice. L'homme entre sur la voie quand il ne considère pas seulement l'ÊTRE divin comme une croyance et une vision du monde nouvelles mais comme le foyer éprouvé au plus intime de lui-même et accepté par sa volonté. C'est alors que lui apparaîtra comme un malaise, un danger et une infidélité à l'égard de l'UN nécessaire ce moi accroché aux obligations du monde, qui survit tenacement dans son égocentrisme, sa peur de souffrir et ses plates satisfactions.

Il n'y a pas, sur la VOIE, de but où l'on arrive. Elle est elle-même ce but. Et si, d'abord, l'homme s'imagine arriver un jour quelque part, quand il avance il finit par comprendre que, s'il ne cesse pas de progresser, il se trouvera dans le mouvement absolu de la transformation constante. Lorsqu'il entre dans le mouvement éternel, une paix profonde s'empare de lui. La notion d'un but auquel on arrive appartient au monde objectif d'un moi définissant. Surmonter sa domination, c'est-à-dire y renoncer, est le premier devoir sur la VOIE.

Il y a deux espèces de silence : le silence de la mort, où plus rien ne bouge, et le silence de la Vie où rien

n'arrête plus le mouvement de la transformation.

La Voie est au service de l'union avec la Vie divine pour lui porter témoignage dans le monde historique. Elle emprunte trois chemins parallèles : le développement constant de l'organe, grâce auquel l'homme devient de plus en plus apte à éprouver et respecter la transcendance qui l'habite, lui et toute chose dans le monde ; le discernement des conditions favorables ou nuisibles à l'union avec la transcendance ; l'exercice, c'est-à-dire la pratique qui détruit les obstacles à cette union et développe ce qui la rend possible (10). Le désir d'être aidé et de progresser sous ces trois aspects est inconsciemment contenu dans l'appel au maître.

Le but de tout exercice sur la VOIE est la grande transparence, celle qui rend l'homme capable de percevoir l'ÊTRE essentiel, présent en lui, et de rendre possible sa manifestation en lui-même et dans le monde.

Quel que soit le nom par lequel on désigne le vrai centre autour duquel tout gravite, auquel tout doit se rapporter, le point de départ de toute chose — en réalité on ne peut pas le nommer. Mais il sera toujours perçu comme un « Toi », exigeant et libérateur, qui est mesure, direction et forme. Qu'on le nomme Dieu, ou VIE, ETRE divin, Bouddha, Christ ou Esprit-Saint, que sous ces noms il ait, ou non, une place déterminée dans une théologie, qu'il ait pris dans l'histoire ou les images traditionnelles des traits humains : comme centre de la Voie il est au-delà des mots, de l'histoire et des images. A travers une expérience sans image ni parole, il engendre force, sens et protection.

L'événement que représente l'expérience de l'ÊTRE, mais aussi son plus léger contact, possèdent une qualité particulière, la qualité du climat numineux qui nous pénètre. Il est lié à l'impulsion d'une force particulière qui nous prend, nous pousse et, tout à la fois, nous soulève au-dessus de nous-mêmes et nous y établit intérieurement. Comme tout ce qui nous fait reconnaître le « saint » ou le « sacré », cette qualité numineuse est toujours le signe d'une présence, devenant consciente, du Tout Autre. Elle n'est nullement le superlatif d'un bonheur ou d'une angoisse déjà connus. Dans le numineux, quelque chose de supra-naturel nous touche, l'insondable qui, en fait, nous accompagne toujours, nous fait avancer et nous retient, nous appelle hors de nous-mêmes et nous y ramène, nous met en question et nous rassure, nous détruit puis nous engendre de nouveau. D'où ce mélange de « fascinosum et de tremendum » [fascinant et terrifiant] inhérent au numineux (11), dont le but est toujours le même : nous faire devenir tels que la Vie puisse, en nous et à travers nous, se manifester dans le monde d'une manière toujours plus pure et plus libre.

Par le contact du numineux entre en jeu le Maître éternel qui nous appelle à la Voie et nous y maintient. De toute la profondeur de notre Etre essentiel nous y aspirons. Notre appel vers lui est celui du maître, accueilli d'abord par notre nostalgie, puis par notre volonté. L'appel du maître est celui de notre Etre essentiel.

Le numineux est aussi la qualité fondamentale de toute expérience religieuse. Il y a cependant une différence entre une expérience qui confirme la foi, qu'elle pénètre et fait fructifier, et celle qui exprime la conformité à l'ÊTRE essentiel et à la Voie, et devient l'aiguillon d'un effort personnel vers une transformation dans le sens de l'ÊTRE.

La Voie, sur laquelle l'homme cherche la grande transparence, cache l'ensemble de toute une vie refoulée aspirant à s'exprimer : l'ombre. On la distingue dans des impulsions « mauvaises », car elle tend à détruire pour se manifester. Il y a deux manières de maîtriser ces forces négatives et de les mettre au service de la transformation. La première est psychologique. Il s'agit de chercher les racines du

refoulement, les découvrir et employer utilement les énergies libérées. L'autre moyen de venir à bout du « mal » est « l'ascèse ». Dans un attachement absolu à Dieu, l'homme lui sacrifie, avec une sincère humilité, ses insatiables appétits personnels. Pour que ce sacrifice soit authentique, il faut que le moi lui-même -soit totalement immolé. C'est l'acte de conversion totale qui, librement, par amour de Dieu, conquiert la vie nouvelle en acceptant la mort. Sans discipline il n'y a pas de progrès sur la VOIE. La découverte de l'ombre et de sa métamorphose possible ne privent pas de son sens ce que les temps passés recherchaient dans le jeûne et la prière, le renoncement et l'abnégation de soi-même. Les dieux veulent une vertu gagnée par l'homme à la sueur de son front et sa transformation à travers le sacrifice et la mort. A elle seule la psychologie des profondeurs n'atteint pas complètement la purification et la libération.

Le chemin initiatique n'est pas linéaire, c'est une spirale à la fois centripète et centrifuge. Elle est un mouvement de la périphérie vers le centre et du centre à la périphérie. Elle amène les horizons les plus lointains de la surface vers le centre, vers la profondeur intérieure puis, hors de celle-ci, de nouveau vers la périphérie.

Nous nous sentons toujours attirés vers le centre, poussés et appelés par lui et, en même temps, renvoyés, relancés vers le lointain. La respiration du Tout dont nous faisons partie se reflète par ce mouvement en notre singularité unique. Nous ne devenons ce que nous sommes, en notre Etre essentiel, que par cette inspiration et cette expiration, par l'alternance qui nous jette au-delà de nous-mêmes, puis nous ramène à notre centre.

Nous percevons notre centre par sa relation vivante à tout ce qui nous entoure. Nous l'éprouvons comme le foyer originel et le sens même de notre univers et de nos paysages intérieurs. Us ne sont pas autre chose, en effet, que le reflet fini de notre Etre essentiel tendant à se manifester dans le temps et l'espace. Cette périphérie de notre existence n'est pas seulement l'espace d'épanouissement et la forme de manifestation de notre noyau, elle représente aussi son inévitable danger, tout comme l'existence de notre noyau est le bienfaisant péril de la périphérie. Il peut se perdre en elle et elle peut le craindre comme une impasse. Centre et périphérie vivent de leurs dangers alternés. Qu'aucun arrêt, aucun immobilisme ne soient permis à leur mouvement d'oscillation est ce qui crée leur force vivante.

Il n'y a pas de croissance constante dans le royaume du milieu et le chemin n'y est pas égal. Il commence par un choc ; les pièges, les barrières, les crevasses à franchir y sont innombrables. L'homme retombe toujours du Tout Autre à la forme de vie de son moi naturel et, chaque fois, seul un renversement complet, un saut dangereux, le ramènent au royaume du centre. Il y faut un homme tout autre que dans le monde. C'est pourquoi l'univers devient totalement différent quand l'ÊTRE s'élève en nous. Parce que l'homme devient un autre, il voit, cherche, aime désormais autrement et, par conséquent, autre chose.

Le saut dans l'autre dimension suppose un abandon, un renoncement, souvent même la destruction de ce qui nous lie au monde. Nous vivons ensuite grâce à une force différente, dans une autre structure signifiante et par un amour différent. En ce monde l'amour est synonyme du lien qui nous fait un avec l'aimé et que nous ne pouvons pas abandonner. L'amour dans le royaume du centre est l'expérience de l'unité et de la fusion en l'ÊTRE essentiel ainsi que de la liberté dans le contingent où rien ne nous retient plus. Celui qui est arrivé sur la voie de la VOIE peut sans doute vivre et agir encore dans ses anciens attachements : en fait il en est libéré. Us ne déterminent pour lui ni critères ni direction et, sans hésiter, il les abandonne quand ils deviennent pour lui un obstacle sur le chemin vers la VOIE.

La VOIE, dont finalement il s'agit, n'est pas un chemin sur lequel l'homme avance mais par lequel il « est

avancé ». Il n'entre pas sur la VOIE, c'est elle qui, un beau jour, triomphe en lui. La voie vers la VOIE exige de l'homme travail et effort. Quand la VOIE est atteinte, elle s'empare de lui et le fait progresser par son seul acquiescement, c'est-à-dire par sa disponibilité à la laisser marcher en lui.

Rester sur la VOIE ne demande de la part de l'homme aucun effort autre que de résister à la tentation de déterminer lui-même sa direction, fût-ce le ciel même qui s'y présente comme but. Si l'homme décide lui-même la Voie, s'il s'efforce de déterminer la direction, c'est qu'il l'a déjà perdue. A mesure qu'il progresse, tout ce qu'il a à faire est de rester vigilant, d'écouter, d'obéir et d'interdire toute intervention à son moi, — même au moi bien intentionné, à la recherche de son salut.

La VOIE qui avance en nous est le Maître éternel en tant que Voie. Il est en fait le « Soi » inné en nous, le Tout originel qui est en même temps la tâche qui nous est donnée à réaliser. Lorsque nous le manquons ou l'offensons, il proteste et se rétablit par un processus de marche en avant constamment reprise. C'est le maître que nous appelons et qui, sans cesse, nous appelle. Notre appel au maître est l'écho de l'éternel appel du maître éternel. C'est seulement après l'avoir entendu que nous l'appelons.

Dès que nous sommes saisis par la VOIE, il n'y a plus de halte, plus d'attachement ni d'acceptation d'attachement. Et pourtant, là où il se sent « bien », l'homme est toujours tenté de s'arrêter. Il n'est donc jamais affranchi de la responsabilité qui le maintient en mouvement. Il reste toujours appelé à l'accomplissement conscient de la VOIE. Sa liberté consiste à pouvoir dire oui ou non à ce qui l'invite : soit au mouvement qui vient de la VIE et exige une nouvelle transformation, soit à la tendance issue du moi qui le dirige vers un état de sécurité.

L'homme doit, s'il prend la VOIE au sérieux, apprendre à se détacher, se détacher toujours davantage. Ainsi arrive-t-il au « rien ». Mais ce rien n'est le vide juste que s'il représente la porte de la plénitude et si l'abandon des vieilles formes ouvre le chemin aux nouvelles (12).

Il faut que le devenu cède la place pour laisser apparaître le non-advenu, que le multiple se taise pour laisser entendre la voix de la plénitude. Il dépend de l'homme que ce vide, dont le nouveau peut naître, ne devienne pas un gouffre où tout s'engloutit, mais reste un sol nourricier où pourra fleurir le nouveau.

Un petit oiseau est posé sur une branche sèche qui avance sur le vide (un motif qui a inspiré les peintres de tous les pays et de tous les temps). Ainsi l'oiseau fait parler le vide, — et le vide l'oiseau.

L'infini s'éveille en l'homme par l'intermédiaire du fini qui lui est opposé. Et le fini lui-même découvre dans l'infini, qu'il contredit, son propre Être essentiel.

La VIE engendre la plénitude des formes dans la singularité et la réalisation propres à chacune (Yang), puis elle les ramène dans le sein du grand UN (Yin). L'adversaire de la Vie anéantit celle-ci lorsqu'il bloque le mouvement : dans la forme accomplie — et c'est la mort par pétrification ; par l'absorption de la forme dans le Tout — et c'est la dissolution. Le maître parle le langage du Tout vivant, qui se vit dans la polarité du mouvement et n'admet pas de halte. Il appelle la forme devenue au retour à la profondeur originelle et celle-ci à une nouvelle naissance. Cette alternance forme le tissu du vivant.

Un grand moment de la vie est celui où il est donné à l'homme de comprendre soudain que tout ce qui se meut, en lui et autour de lui, représente l'effort puissant de l'ÊTRE vers sa manifestation dans l'espace et le temps. Il reconnaîtra peut-être alors avec angoisse combien, dans son monde humain, il fait obstacle à la poussée de l'ÊTRE vers sa manifestation ; une telle expérience peut être l'occasion du grand

revirement qui fait de l'homme le serviteur de l'ÊTRE.

Chez « l'être de conscience homme », c'est grâce au danger couru par la VIE de ne pouvoir prendre forme qu'elle devient consciente d'elle-même. Ses échecs font découvrir à l'homme le Tout que la vie lui destine : la profondeur quand il risque d'y sombrer, ses limites quand il les dépasse, le possible quand il cherche l'impossible. Lorsque le maître éternel prend possession de l'homme par la VOIE, il lui fait quitter chaque position acquise. Arrivé à une limite il doit la dépasser. Ce saut contient à la fois un anéantissement et une nouvelle vie.

Progresser sur la voie vers la VOIE c'est perpétuellement perdre et regagner le Tout en percevant et en acceptant les opposés qu'il renferme : ciel et terre, forme et non-forme, conscience et inconscience, masculin et féminin, etc. En une alternance ininterrompue, ils se séparent et se rejoignent dans la conscience humaine, se combattent et se réunissent en un Tout perpétuellement nouveau. Mieux l'homme sent le danger, le discerne avec précision et, par moments l'accepte, plus vivant et conforme à l'ÊTRE sera ce tout intérieur né d'une fusion nouvelle. Plus aussi le devenir reflétera la VIE en son esprit toujours créateur et libérateur. Le maître intérieur n'admet aucun arrêt, aucune halte dans un repos harmonieux et sans heurts. Il secoue celui qui commençait à s'installer et l'oblige à reprendre la route.

[VI - LE CHRIST MAITRE](#)

Pour l'Occident chrétien, le Maître éternel s'est incarné et accompli en Jésus-Christ. En lui se réalise d'une façon unique, en une figure historique, l'idée du maître. Et tous les traits qui, en tous temps et en tous lieux, caractérisent le vrai Maître se trouvent réunis en lui.

Quelles que soient la sainteté unique et la divinité que le croyant chrétien attribue à Jésus-Christ, en tant que fils de Dieu mort pour nous et ressuscité — limites et différences ne doivent pas être cherchées dans le fait que l'homme n'est rien qu'un homme et que le Christ est aussi divin. L'idée et la réalité du maître signifient justement que l'homme est aussi les deux et destiné à le devenir. Son Être essentiel surnaturel constitue son véritable noyau originel et son existence dans le monde doit être soufferte, vécue et réalisée comme sa manifestation. Partout et toujours, la tâche du maître est d'éveiller l'homme à ce noyau, à ce centre et, à partir de lui, de le rendre à la fois fort en ce monde et libre du monde.

Comprendre l'Évangile soumet l'homme à l'action du souffle divin qui éveille et fait résonner en lui l'éternité. Il fait de l'homme le disciple du Maître éternel, qu'il peut percevoir en lui-même par la voix de l'Esprit-Saint : une découverte essentielle de notre temps est celle de cet Esprit qui nous habite.

Cependant, un nombre limité d'hommes est parvenu au degré d'évolution qui permet d'entendre le maître (« avoir des oreilles pour entendre ») et, d'autre part, la compréhension de l'Écriture et de son contenu

réel n'est pas accessible à une exégèse scientifique car les paroles du Christ furent prononcées en un temps et pour des hommes qui n'étaient pas encore passés par le stade de la raison telle que nous la connaissons aujourd'hui. Une conscience intériorisée, post-mentale, est ici nécessaire.

La foi vivante est un état spirituel dans lequel le mystère vivant nous parle tant qu'elle n'a pas été soumise au rayon destructeur de la raison. Ainsi, l'homme avancé sur la Voie initiatique, celui qui parvient à une « conscience » supérieure à la raison et s'ouvre de plus en plus profondément au mystère est sur la voie de la vérité du Christ. Ouvert à son propre Etre essentiel, il est devenu la caisse de résonance du Maître éternel. Son appel au maître est en vérité une réponse vivante au VERBE qui se fait entendre à nous à travers tout ce qui est.

Il serait temps de redécouvrir aussi aujourd'hui le trésor de connaissance initiatique contenu dans la tradition chrétienne occidentale, ce savoir d'expérience du christianisme primitif, de ses ermites et de ses moines, des mystiques du Moyen Age, des alchimistes et des « initiés » de nombreux cercles secrets. L'important est ici de distinguer l'expérience mystique du chemin initiatique, qui l'implique mais qui a été ensuite méthodiquement travaillé et développé.

L'appel au maître n'exprime pas exactement l'aspiration à une expérience mystique mais à la direction sur la Voie de transformation qui fait de l'homme, dans la mesure où la percée de l'Absolu s'accomplit en lui, un médiateur du divin, prêt à lui donner forme dans le monde. Il devient alors un réceptacle de ce divin, capable de le recueillir pour le répandre ensuite autour de lui. L'homme doit savoir et témoigner que, comme la vie qui l'entoure dans l'espace et le temps, il est lui aussi, sous une forme voilée, la parole divine. Le Maître éternel en lui, tout comme le maître physiquement vivant, lui apprennent à la désocculter et à la transformer, dans le fini, en intermédiaire transparent de l'infini. Sur cette Voie, le Christ, Maître éternel, lui sera de plus en plus nettement présent. Et le précepte qui nous commande de voir le monde et d'aimer autrui « dans le Christ » s'accomplira tout naturellement chez celui qui a mûri jusqu'à la vérité de son Etre essentiel et qui vit par elle.

TROISIEME PARTIE - LA VOIX DU MAITRE DANS LA VIE

[INTRODUCTION](#)

Lorsqu'un homme parvient à la voie vers la VOIE, qu'il décide de consacrer son existence à servir la VIE, il peut arriver que celle-ci lui serve de maître sur la voie intérieure. En toutes circonstances — dans sa manière de se mouvoir, de traiter le quotidien, de faire face aux changements et aux coups du sort, de réagir aux hauts et aux bas de l'existence, de résister — ou de succomber — aux tentations du monde —

en toutes choses, une fois rendu attentif, il entendra la voix du maître. La voix, haute ou silencieuse, qui l'exprime est impossible à méconnaître. Elle lui signale ses progrès ou ses blocages, lui dit si, à ce moment précis, il est sur le point de se détourner de la voie et de se trahir lui-même. Le devoir de se préparer à la grande transparence est sans cesse présent à l'esprit de l'homme éveillé et la voix de la conscience, par laquelle se manifeste le maître, ne se tait jamais. Si nous sommes vraiment devenus des élèves, toute situation quotidienne est un test. Et nous ne parlons ici que de cet état de disciple.

Dans nos affrontements avec la vie, dite extérieure, et avec la destinée, nous sommes toujours tentés de perdre de vue la signification centrale de notre existence. Mille occasions — tentations ou dangers du monde — nous font oublier la transcendance au profit des buts proches du moi, bons ou mauvais. Au lieu de nous préoccuper de la souffrance née de notre Être essentiel, nos intérêts tournent le plus souvent autour du souci causé par notre « position » dans le monde. Mais cette lutte contre les souffrances « naturelles » est justement un élément capital de la Voie. Le service de la VIE ne nous permet pas de nous appuyer sur l'expérience, apportée par le contact libérateur de l'ÊTRE surnaturel, pour mépriser le monde et nous installer sur l'autre rive. Nous sommes là pour créer l'espace du monde surnaturel dans l'univers profane. L'homme qui, par son contact avec l'ÊTRE et son lien de réflexion intérieure avec lui, a pu acquérir une forme, doit sans cesse la remettre en question par de nouveaux démêlés avec le monde. Il doit aussi apprendre à discerner son ombre. Son courage, ou au contraire sa peur, intérieurs et extérieurs, de la souffrance lui révéleront alors s'il se trouve bien sur la voie et sous la direction — dépourvue d'indulgence — du maître. Si, réellement, il est sur cette voie vers la VOIE, le moindre arrêt, le moindre écart, éveillent les avertissements du maître.

Ses encouragements aussi d'ailleurs, quand nous sommes « là » de la façon juste. Il nous invite à continuer lorsque s'ouvre, vers la VOIE un nouveau chemin où nous hésitons à nous engager, parfois parce que le saut vers l'inconnu nous effraye. Et quand notre manière d'être là est vraiment juste, nous le ressentons par une paix, un silence vivant et lumineux, une harmonie intérieure profonde qui dépassent tout « mouvement psychique » et sont au-delà aussi du silence et du tumulte du monde. De même, pendant une méditation profonde, un bruit extérieur gênant se transforme en rumeur de fond pour un merveilleux silence intérieur, entièrement étranger au bruit ou à l'absence de bruit, un état situé au-delà du silence et du bruit.

Être vraiment éveillé à la VOIE est le signe d'un haut et rare degré d'évolution humaine. Nos contemporains, pour lesquels l'attitude juste se réduit à la trinité « capacité de faire son chemin, efficacité et comportement normal » sont très loin de ce stade. Mais les plus subtils d'entre eux ne se sentent plus très à l'aise. Mieux encore, ils souffrent du poids qui étouffe l'essentiel d'eux-mêmes. Il s'agit donc de hâter l'éveil de la conscience qui exprime la totalité et la profondeur essentielles de l'homme. Il ne suffit pas de faire preuve intellectuellement d'idées et d'exigences supérieures quant à l'accomplissement humain, au sens de l'homo maximus. Il faut sentir physiquement ces idées et ces exigences, être capable de discerner la transparence recherchée, ou son absence, dans l'attitude corporelle, le maintien, la respiration, dans l'association et l'alternance de tension et de détente. Jusque dans les événements les plus banals du quotidien et les situations professionnelles les plus concrètes, l'effort initiatique doit justement atteindre les domaines qui, à « l'homme spirituel » paraissent aussi éloignés et aussi peu intéressants que possible, les actions quotidiennes, par exemple, et les champs les plus modestes du sport et des exercices corporels (13).

Pour l'homme éveillé à la VOIE, chaque instant se vit sous les yeux du maître intérieur. Croire au regard de Dieu qui voit tout est devenu pour lui un fait d'expérience. « Chaque situation, dit un axiome oriental,

est la meilleure occasion pour progresser sur la VOIE. »

Pourtant, selon son caractère, son degré d'évolution et sa biographie personnelle, il existe chez chacun de nous certains champs particulièrement sensibles à la voix du maître et d'autres qui, au contraire, restent relativement sourds à l'ÊTRE. Mais tout homme éveillé au chemin initiatique perçoit la voix du maître dans la rencontre avec son propre corps, dans la recherche du centre et dans la rencontre avec la mort.

I - LA VOIX DU MAITRE DANS LA RENCONTRE DU CORPS

1. Le corps que l'on est

La conception du corps humain est aujourd'hui l'objet de grandes modifications. Le corps devient, toujours davantage, un champ d'expérience et de réalisation de soi-même en tant que personne et par là même un facteur central sur la Voie initiatique. Cela va de pair avec un changement de sa signification sur le plan de la psychothérapie. Celle-ci développe son caractère, jusqu'ici avant tout pragmatique, dans le sens d'une thérapie initiatique. Ce processus commence à peine. Il s'agit encore, et pour un bon moment, de vaincre le dualisme psycho-physique dans l'observation et le traitement de l'homme. Que les maladies puissent avoir une racine psychique est un fait connu depuis longtemps. Il va de soi aussi que, le cas échéant, le psychothérapeute non médecin fasse appel à ce dernier et qu'il tienne compte des « facteurs médicaux ». Mais la participation du corps à une psychothérapie en est encore à ses premiers balbutiements.

Si, pendant une analyse, on recommande au patient des exercices de respiration, de relaxation ou certains mouvements, c'est généralement sans prendre tout à fait au sérieux l'importance, pour la personne, d'un trouble respiratoire ou d'une crispation. Ces exercices sont utilisés comme de simples adjuvants destinés à éliminer des troubles physiques qui gênent le travail psychique. « Rien à faire d'un patient aussi crispé », dit-on. L'action sur un corps perturbé a ici un caractère secondaire par rapport à l'élément principal qu'il faut chercher et soigner dans le « psychisme seul ». La situation change quand la thérapie, au lieu de se contenter d'agir sur des troubles locaux ou des mécanismes névrotiques, ou encore de résoudre certains complexes dans le but de retrouver une efficacité fonctionnelle, s'adresse à l'homme total pour libérer son véritable Soi. Mieux on se rend compte que seule une forme d'existence physiquement juste, elle aussi, permet à celui-ci de s'épanouir, plus la séparation corps-âme devient problématique et plus il paraît impossible de considérer et de traiter un patient comme s'il était détaché de son corps.

Qu'entend-on ici par « corps » ? Est-ce celui dont s'occupe la médecine classique ? Non.

D'ailleurs, la médecine change, elle aussi. Le médecin d'aujourd'hui prend de plus en plus conscience de l'étroitesse de vues qui fait regarder une maladie physique comme indépendante de « l'âme ». Mais

qu'est donc « l'âme » qu'il voudrait faire intervenir dans son travail ? Est-ce la psyché dont s'occupe la « traditionnelle » psychologie de la conscience ? Non, car la psychologie des profondeurs et la thérapie fondée sur elle furent les premières à intéresser la médecine. D'autre part, les expériences et les découvertes médicales élargissent l'horizon des psychothérapeutes et leur font dépasser la notion du « seulement psychique » (certains résultats de recherches et de traitements non orthodoxes, réunis sous le terme d'« expériences thérapeutiques » font partie de ce groupe). Il semble s'agir jusqu'ici d'une simple entente, compréhensive, entre médecine et psychologie : la médecine psychosomatique, par exemple, admet l'autre « pôle » et tient compte d'actions réciproques entre ces deux facteurs. Peu à peu cette évolution mène, en fait, à la découverte d'un « tiers » qui se trouve au-delà de la dualité physique-psychisme. Ainsi intervient un nouvel élément de connaissance. Le médecin commence à se préoccuper, par exemple, d'une « respiration plate » qui n'est pas une maladie. Il ne la considère plus comme la séquelle d'un catarrhe chronique ou comme un trouble psychique, mais il voit s'exprimer par là un sujet anxieux que sa tension d'angoisse, physique aussi, empêche de guérir. De même, les choses commencent à s'éclaircir quand le psychothérapeute voit dans les épaules remontées de son patient l'expression d'une attitude de défense intérieure endurcie, freinant son passage à une étape de maturité que, sans elle, il aurait dû atteindre depuis longtemps.

Des observations de cet ordre, et leur vérification par les faits, mènent à une conception de « l'homme en son corps » essentiellement différente de celle qui voit en lui — quel que soit leur mode d'association — un composé corps-âme-esprit, ou corps-âme, conscience-matière, etc. Déjà on ne se demande plus comment le corps et l'âme sont liés, mais comment a-t-on jamais pu les imaginer séparés ? Quelle est la puissance secrète qui rapproche ainsi la psychologie et la médecine ? Qui est donc ce « tiers » mystérieux ? Rien d'autre que l'homme devenu de plus en plus conscient de lui-même et de sa totalité. Cette prise de conscience reflète une tendance, générale de nos jours, de l'homme toujours plus révolté contre la pression du monde qui, en le « fonctionnalisant » sans cesse davantage, menace son caractère de « tout » et le réduit à un simple fragment d'univers. Dans cette révolte contre la fonctionnalisation s'exprime le moi profane « biologiquement conditionné », mais surtout l'ÊTRE essentiel. La souffrance causée par le refoulement de cet Être essentiel ne peut pas être soulagée par des traitements dont le but pragmatique est le rendement fonctionnel. Il y faut une thérapie initiatique visant à la transformation et à la maturation du sujet. Médecin et patient ont alors besoin du maître intérieur.

Tout cela explique pourquoi l'homme d'aujourd'hui émerge hors d'un espace psychique où la lumière intense des sciences naturelles l'avait rejeté dans l'ombre. L'homme, avec aussi la partie refoulée de son Être essentiel, l'homme tel qu'il s'éprouve lui-même, tel qu'il vit et se présente physiquement, comme une personne, et tel que nous le rencontrons naturellement dans la relation personnelle du « Je » et du « Tu ». Mais, dès que nous réfléchissons, le voile des concepts s'épaissit sur ce vécu spontané de notre « être dans le monde » et de notre « être ensemble ». Il empêche la sagesse profonde de l'entente et de la communication directes de se transformer en connaissance consciente. On utilise ordinairement, pour comprendre l'homme, un schéma issu de la réflexion : corps d'un côté, âme de l'autre. Ainsi la conscience rationnelle est amenée à mettre entre parenthèses, dans les dialogues de notre existence quotidienne, ce qui se trouve au-delà de cette opposition.

L'homme, entendu comme un certain « quelqu'un », dépasse l'opposition conceptuelle du corps et de l'âme, ou du corps et de la conscience, mais, toujours, il est un « sujet » et une forme corporelle. Quelque chose qu'il fasse ou sente, il le sent et le fait « en son corps » ou plus exactement en tant que corps. Quand il s'agit de la voie intérieure, c'est dans le corps aussi qu'il perçoit celui qui le guide, le maître intérieur.

Le corps concerné par la psychothérapie est autre chose que celui dont le médecin s'occupe, du moins lorsqu'il s'agit d'une psychothérapie qui, au-delà de l'intérêt pragmatique et du rétablissement d'une quelconque efficacité, se préoccupe d'amener l'homme à devenir vraiment celui qu'il est selon son Etre essentiel. L'homme n'a de réalité dans l'espace et le temps qu'en une forme corporelle. En elle, exclusivement, et jamais sans elle, il peut « réellement » être une personne. En elle seule, ou plus exactement en tant que forme corporelle, il peut devenir celui qu'il est fondamentalement destiné à être et la personne qu'il doit réaliser en ce monde. Il est donc nécessaire de distinguer le corps que l'on a du corps que l'on est.

Nous ne rencontrons jamais personne comme un corps ou une âme indépendants l'un de l'autre. C'est l'œil analytique du moi définissant qui sépare deux réalités distinctes : le dedans et le dehors, l'âme et le corps. Dans une vision totale, se rapportant au Toi de la personne, nous avons toujours affaire au sujet physiquement présent, dont la manière de s'intérioriser et de s'extérioriser ne peuvent pas être disjointes.

Le corps n'est, sur le plan de la personne, ni un organisme physique détachable du sujet, ni un instrument fonctionnant plus ou moins bien au service du moi profane. Il est, bien plus, le moyen spatio-temporel d'être un sujet et de devenir soi-même. Il est la manière dont l'homme, en tant qu'Etre essentiel, est là, dans le monde. Il est l'unité d'attitudes et de gestes dans lesquels l'homme se représente, s'exprime, prend forme et, en tant que telle, se réalise ou se manque. Le corps que l'on est, est la façon dont, selon le sens de sa finalité, ou à l'encontre de ce sens, l'homme non seulement se vit mais se présente visiblement et, par un constant changement de sa forme, s'accomplit plus ou moins conformément à son Etre essentiel. Maintenir ce corps « sain » est donc l'affaire d'une thérapie initiatique. Elle est autre chose qu'un traitement pragmatique.

Le travail sur le corps s'effectue, dans la thérapie initiatique, sous le signe de la loi personnelle fondamentale. De sa réalisation dépendent la santé et son maintien chez l'homme en tant que personne. Le devoir de l'observer s'exprime par la voix du maître intérieur. Cette loi dit que l'homme est destiné à devenir une personne, c'est-à-dire un sujet librement et consciemment capable de laisser prendre forme et résonner en lui l'ÊTRE surnaturel qui habite son Etre essentiel et tend à se manifester dans son existence en ce monde.

La loi fondamentale concerne la réalisation de notre Etre essentiel dans le monde, c'est-à-dire par notre corps. La thérapie initiatique agit donc toujours sur la manifestation physique de l'ÊTRE essentiel. Pour répondre à cette loi il faut une attitude générale dont la qualité principale est la transparence.

La transparence est cette limpidité qui rend la conscience humaine apte à recevoir l'ÊTRE, présent dans son Etre essentiel, de telle sorte qu'il lui rende témoignage dans le monde, physiquement et à travers les diverses circonstances de sa vie. Cette attitude n'est pas uniquement un ordre intérieur, un « ordre du cœur », mais l'attitude corporelle « l'ordre du corps ». Seule l'association de ces deux aspects fait apparaître « l'ordre de la personne ». Puisque l'homme ne peut remplir sa mission autrement que par sa manière d'être dans le monde, c'est-à-dire en son corps, une thérapie de la personne doit, par la force des choses, inclure dans son travail le corps qui en est la condition. Il y a là plus qu'un simple souci de santé.

Une forme corporelle saine de l'homme en tant que personne est autre chose qu'un corps en bonne santé. Les succès de la médecine en ce qui concerne celle-ci ne signifient pas que les chercheurs et les médecins, qui les ont théoriquement rendu possibles, voient et traitent l'homme en tant que personne. Inversement, la « maladie », dans la mesure où elle laisse un reste de conscience, n'est pas une, cause d'échec suffisante sur le plan de la personne. Souvent la douleur physique et l'approche de la mort sont

justement les puissances qui préparent l'homme à devenir une personne et lui donnent l'occasion de le prouver, alors que la bonne santé fait, dans bien des cas, oublier la voie intérieure.

L'homme est « juste » dans sa forme corporelle quand il est transparent à la manifestation de l'ÊTRE, présent en son Etre essentiel, et que cette forme lui permet de rendre témoignage à la plénitude, l'ordre et l'unité de l'ÊTRE en lui. Quand on considère l'homme dans son unité intégrale et le corps du point de vue de l'ÊTRE essentiel cherchant à se manifester, l'explication causale des facteurs humains intérieurs s'efface devant une interprétation, autrement éclairante, du comportement et de la structure physique en tant qu'expression et réalisation de soi-même par l'ÊTRE essentiel. Avec la portée du diagnostic, change aussi celle de la thérapie et de la médecine. Le médecin devient le compagnon et le guide sur la VOIE, le gourou.

Si le corps n'est plus considéré comme celui que l'on a, mais comme le corps que l'on est, c'est-à-dire l'unité de gestes et d'attitudes par laquelle un être humain s'extériorise et se réalise visiblement en tant que personne dans le monde, il faut que l'on puisse aussi percevoir ce qui apparaît à travers lui. Cela implique deux éléments : le sujet tel que les circonstances de la vie l'ont fait devenir et celui qu'il est, réellement, par son Etre essentiel. Chacune de ces formes révèle d'ailleurs si, et dans quelle mesure, il est devenu un corps conforme à son Etre essentiel. La vision du corps sous l'angle de la personne ne concerne plus alors l'homme en tant que structure de caractéristiques fixes, mais le rapport entre une forme existentielle, conditionnée par le monde, et celle que son Etre essentiel lui a donné pour tâche de réaliser. Vus ainsi, le corps et ses membres, au repos comme en mouvement, deviennent un champ de signes révélateurs d'un sujet qui, sous une forme individuelle et dans une mesure plus ou moins grande, accomplit à travers les diverses circonstances de sa vie la loi de son humanité. Le point de vue de l'ÊTRE essentiel et du devoir qui en résulte confère au corps un sens directement initiatique. Il s'applique à la forme de la personne qui est conforme à son Etre essentiel.

Quand, à travers le dehors, le visible, on attache son regard à un invisible intérieur, il ne reste plus grand-chose, dans le rapport de la forme et de son sens, de la vieille conception du corps et de l'âme envisagés comme deux réalités distinctes. « L'âme est alors le sens du corps et le corps l'expression de l'âme » (Klages). Mais il faut faire un pas de plus : ce que l'on nomme d'une part l'âme, de l'autre le corps sont deux aspects et deux modes de l'homme qui se vit et s'exprime comme personne, car ce qu'il est au-dedans est en même temps extérieur et inversement. C'est dire que toujours et à la fois, il « s'extériorise » et « s'intériorise », s'éprouve et s'exprime en son corps. Le « dedans » lui aussi représente deux aspects : ce que, au cours du temps, l'homme conditionné par le monde est devenu en fait et ce que, non conditionné il est et doit être vraiment par son Etre essentiel. Voir l'homme en son corps d'une façon juste, à sa vraie mesure, signifie donc voir et reconnaître le rapport entre son corps et la forme de son Etre essentiel et à quel point celui-ci apparaît dans sa forme en ce monde.

Lorsque l'on envisage le corps comme un champ de signatures interprétables et l'homme dans le sens de son devoir selon l'ÊTRE, on ne peut éviter de le considérer aussi comme le reflet et la forme de réalisation microcosmique des lois et des signes qui régissent la VIE universelle, dont il est lui-même un mode de manifestation. La santé et le maintien de celle-ci ne peuvent alors être appréciés qu'en accord avec les lois universelles. Ceci amène tout naturellement le thérapeute d'aujourd'hui à se rapprocher d'un passé où le corps humain était considéré dans son unité avec l'univers.

Tout comme l'ÊTRE ne peut se manifester en un homme que dans la forme propre, individuelle, prévue pour lui, de même le chemin juste vers le divin ne peut être trouvé que s'il suscite chez l'homme sa propre forme d'Etre essentiel.

La thérapie devient initiatique, et le thérapeute un gourou, dans la mesure où tous deux ne s'orientent plus vers une efficacité fonctionnelle retrouvée vis-à-vis du monde, mais vers le devenir du vrai Soi, c'est-à-dire vers l'intégration de l'ÊTRE essentiel et du moi profane au service de la transcendance. Qu'il le sache et le veuille, ou non, le « patient » ne cherche plus ici le médecin mais le maître. Cependant, le maître ne traite pas le corps de la même manière que le médecin. En ce corps il voit, touche et traite l'homme qui est sur la Voie vers la transcendance: le maître prend l'homme en recherche par la main.

En thérapie de la personne, l'accueil et la perception de l'homme s'exercent, par la morpho-psychologie du corps, sur son rapport avec la forme de l'ÊTRE essentiel qui doit transparaître en lui. Il s'agit aussi d'utiliser cette perception pour favoriser les conditions par lesquelles l'homme, en tant que structure existant dans le monde, c'est-à-dire aussi en son corps, peut devenir conforme à son Être essentiel.

Si le corps est la manière dont l'homme, en tant qu'Être essentiel, représente la personne, il doit exprimer aussi combien chacune de ses formes successives est ou n'est pas « conforme à l'ÊTRE essentiel ». Ceci importe pour l'observation du thérapeute qui s'intéresse moins au rendement pratique qu'à la croissance de l'ÊTRE essentiel. En thérapie, l'observation du corps sous l'angle de la personne est aussi importante pour le patient que pour le thérapeute. Plus encore : la perception de soi-même en son propre corps est décisive et indispensable au progrès sur la Voie.

Celui qui est vraiment sur la voie vers la VOIE perçoit tout, en son corps, sur l'arrière-plan de la totalité — centrée sur l'ÊTRE essentiel. Chaque perturbation est alors vécue non seulement comme un trouble de santé, nuisible dans le monde à l'efficacité ou à l'adaptation sociale, mais par rapport à la réalisation de la personne qu'exige l'ÊTRE essentiel. A travers chaque trouble devenu conscient, la voix du Tout soumis à la VIE, c'est-à-dire la voix du maître intérieur, nous rappelle à l'« ordre ».

Mais seul le thérapeute qui est lui-même sur la Voie développera, pour lui et pour l'autre, « l'œil et l'oreille de l'ÊTRE essentiel » et, grâce à eux, il détectera dans le langage du corps ce qui s'y oppose. Il guidera aussi son partenaire dans la perception de soi-même sous le signe de l'ÊTRE.

2. La vision morpho-psychologique

D'après son apparence et son comportement, le thérapeute se fait tout naturellement, avec une sorte d'évidence, une idée de son interlocuteur. Il enregistre également ses progrès dans le travail, consciemment ou inconsciemment, par sa manière de venir vers lui, de s'asseoir et de se tenir, de lui donner la main, de parler, de le regarder ou d'éviter son regard. En tout cela le thérapeute voit à quel point son patient est libre ou embarrassé, crispé, relâché ou au degré juste de tension, accessible ou fermé ; s'il est vraiment lui-même ou s'il se dissimule derrière une façade. Le thérapeute note spontanément ces signes, comme nous le faisons d'ailleurs aussi dans la vie courante. Un don inné et une longue expérience lui donnent une sûreté de coup d'œil et une capacité d'observation plus ou moins grandes. Cette morpho-psychologie naturelle constitue un vaste trésor qui, découvert, c'est-à-dire amené à la conscience et systématiquement exploité, peut prendre une grande importance dans le diagnostic et la thérapie de la personne. Comparé à sa réelle valeur, on s'étonne de voir la morpho-psychologie et les mouvements expressifs jouer si peu de rôle dans la thérapie officielle et la formation qui y prépare. Quand le

thérapeute devient gourou, il se développe en outre chez lui une autre vision du corps et, avec elle, la connaissance des signes touchant l'ÊTRE essentiel.

Pour qui sait les déchiffrer, la forme de la tête et les traits du visage reflètent d'une façon parlante le caractère et le destin, la nature et la vie d'un être. La morpho-psychologie ne devrait-elle pas alors faire partie de la formation d'un thérapeute ? Une thérapie orientée surtout vers la psychologie des profondeurs, l'intérêt porté à l'inconscient et à son terrain génétique ont trop souvent porté ombrage à l'à priori typologique inscrit visiblement dans le corps humain. L'éveil d'une nouvelle conscience du corps lui rendra de l'importance, dans la mesure surtout où le champ de vision morpho-psychologique s'étendra aussi à la relation entre le moi profane et l'ÊTRE essentiel, c'est-à-dire entre la forme existentielle et la forme de l'ÊTRE essentiel.

De même que l'aspect du corps entier reflète, dans son langage corporel, la totalité de l'homme, chaque partie du corps, elle aussi, parle son langage particulier. C'est ce qui rend possible, par exemple, une science de la main. A partir d'un ensemble de signes qui s'appuient sur l'expérience, donc sur une base statistique, elle signale non seulement que les choses sont ainsi, mais encore que, selon la signification morpho-psychologique d'un signe, elles doivent être ainsi.

Le corps, selon le langage de la main, ne compte pas encore pour grand-chose en thérapie. Et pourtant, il suffit de jeter un coup d'œil sur une main pour saisir certaines particularités profondes d'un caractère : si, par exemple, un sujet possède, au départ, la capacité d'aimer, ou s'il est par nature égocentrique, si sa tendance le porte plutôt à la réserve ou à l'initiative, si — et c'est très important dans le cas d'une thérapie orientée vers « l'ÊTRE essentiel » — sa sensorialité supra-sensible initiale le rend réceptif à la perception du numineux. De la main ressort aussi le type auquel appartient un homme: s'il est du type élémentaire, affectif ou spirituel, chacun de ces types déterminant un style tout à fait particulier d'expérience et de témoignage de la transcendance. La main indique aussi la relation qui existe entre certains dons et les impulsions fondamentales. Dans l'esprit du thérapeute, toutes ces observations ne définissent ni ne fixent le visage d'un être, mais elles l'aident à éviter des erreurs de départ dans l'évaluation de ses potentialités.

Un champ particulier de la thérapie incluant le corps est la graphologie. La formation de tout thérapeute devrait comprendre certaines notions graphologiques fondamentales afin de l'utiliser, non seulement comme moyen diagnostique, mais aussi dans un traitement pragmatique aussi bien qu'initiatique.

Etre capable de parler à quelqu'un de son écriture apporte plus qu'un approfondissement de sa connaissance de soi, cela l'incite en outre à travailler sur lui-même, surtout quand il s'agit de traits « négatifs » tels que le mensonge ou la dissimulation, l'agressivité cachée, un besoin de dominer sous-jacent, une spiritualité dispersée, le refoulement de forces vitales, l'égocentrisme, etc.

Le désir de s'améliorer, né de la découverte de sa propre écriture suggère l'idée d'une graphothérapie telle que la pratique Maria Hippius (14). L'écriture n'exprime pas seulement la relation potentielle et actuelle du scripteur au monde — par exemple la capacité de s'affirmer, le degré d'activité et d'endurance, ou de contact — mais aussi la relation du moi profane et de l'ÊTRE essentiel. Elle indique aussi le niveau d'ouverture à l'ÊTRE et les dispositions à la Voie initiatique. A celui qui se découvre dans son écriture parle ainsi le maître intérieur.

La graphothérapie ne consiste pas à corriger l'écriture. Il s'agit bien plutôt d'apprendre à sentir quelles attitudes fondamentales s'extériorisent réellement dans certains gestes et se « déposent » dans les signes

graphiques. Un geste répété des centaines de fois et sa trace dans l'écriture peuvent aider à modifier certaines attitudes foncières. Un scripteur reconnaîtra, par exemple, que son écriture inclinée à gauche exprime un manque de spontanéité et une défense anxieuse à l'égard du monde. Il peut alors passer à un tracé incliné à droite, non pour le graphisme lui-même dans son propre intérêt. Il s'apercevra vite que cela lui paraît d'abord très difficile, qu'éventuellement cela l'effraie ou déclenche son agressivité. Mais, s'il se donne complètement à cette tâche et l'accomplit dans une attitude de méditation, il sentira ensuite que la répétition persévérante de gestes orientés vers la droite — faire par exemple des milliers de fois une guirlande inclinée à droite — produira en lui une étonnante ouverture. L'écriture donne accès à un nouveau champ de connaissance et de formation de soi-même sur la Voie. L'observation de sa propre écriture signalera au scripteur à quel point du chemin se trouve celui qu'il est en son Etre essentiel — et qu'il doit être en fait — s'il progresse ou s'il est bloqué par le moi : par sa propre écriture le maître intérieur lui parlera.

La morpho-psychologie du corps en mouvement comporte une possibilité à la fois diagnostique et thérapeutique. L'homme peut travailler là, de l'intérieur, à sa forme d'apparence afin de devenir toujours plus réceptif à l'ÊTRE divin qui, en lui et à travers lui, tend vers la lumière. Toute structure vivante est une forme en mouvement et l'ensemble des gestes exprime et représente la personne. Une thérapie de la personne qui, par le corps, voit vraiment l'homme, tient compte de discordances possibles entre la forme existentielle et celle de l'ÊTRE essentiel. Vue sur le plan de celui-ci, toute façade figée, conditionnée par et pour le monde seul, constitue une distorsion ou une surcharge qui ne tient pas son origine d'un trouble organique. Il faut y reconnaître un facteur d'opposition à la forme prévue et juste et, de l'intérieur, travailler à l'éliminer.

Le moyen le plus efficace pour discerner et utiliser les gestes expressifs, est la thérapie du mouvement. Quand le regard du thérapeute est dirigé vers le devenir de la personne, le corps en mouvement offre un point de départ capital à son diagnostic initiatique. En quelques heures, simplement d'après sa manière de se tenir debout, de marcher en avant et à reculons, une personne expérimentée en thérapie initiatique fera prendre conscience à son élève de faits qu'une analyse ordinaire met souvent des mois à révéler. Ces observations s'assimilent en profondeur parce qu'elles ont été perçues à travers le corps. Un œil exercé distingue la façon dont un homme manque la forme qui lui est destinée par l'ÊTRE essentiel, dont il se manque lui-même donc et vit à côté de cette forme, en d'autres termes si son corps est en contradiction avec la forme de son Etre essentiel. Ceci concerne en particulier le rapport vécu entre l'élément masculin et féminin en nous. Mais l'expérience de soi dans le corps peut et doit développer aussi le diagnostic-sur-soi-même et l'auto-thérapie.

Dans le processus de prise de conscience et de réalisation personnelle selon l'ÊTRE essentiel, au sens de thérapie initiatique, la danse peut jouer un rôle considérable, surtout dans la découverte du rythme personnel. Or, si l'on demande par quoi s'exprime, ou tend à s'exprimer, ce qu'il y a de plus individuel et de plus profond chez un être, on peut répondre : par son rythme. Le rythme représente tout autre chose que le « tempo ». Il est la caractéristique des gestes analogues, répétés à intervalles similaires, où l'on retrouve la forme de l'ÊTRE essentiel. Le « tempo » fait seulement « aussi » partie de ses particularités. Celui qui est sur le chemin entend la voix impérative du maître non seulement quand sa forme de mouvement mais aussi quand son mode de vie contrarient son rythme personnel.

Lorsque quelqu'un s'aperçoit, en dansant, qu'il n'est pas capable d'être tout à fait présent, « là », puis, après de multiples essais, trouve enfin son rythme grâce à la danse, la joie qui s'empare de lui à l'instant de cette découverte de lui-même est inoubliable pour le spectateur. Déjà ce qui doit déterminer l'attitude

d'ensemble juste — dans le rapport entre le ciel et la terre, masculin et féminin, yang et yin, monde et intériorité — se manifeste dans la démarche, mais bien plus encore dans la danse. Là, sans grand effort, on peut faire prendre conscience à un homme de son manque d'assise, par exemple, ou au contraire de la façon dont il « colle » à la terre, de son faux « envol » ou de sa lourdeur sans spiritualité. L'aspiration à se transformer par le mouvement naît alors en lui. Dans une thérapie de la personne il importe avant tout que cette transformation le rende capable de devenir et de se sentir vraiment lui-même, d'être et de rester lui-même dans le mouvement. Il se présentera ainsi de plus en plus clairement par une forme de mouvement valable pour lui parce qu'elle correspond à son Être essentiel. A travers elle il développera toujours davantage la conscience de sa participation à l'ÊTRE divin et se maintiendra en elle.

« Tout être vivant doit présenter et exprimer largement, en toute liberté, sa forme et son mouvement, comme ce qu'il est. Il faut qu'il prenne plaisir à son propre jeu et ressente ainsi le ravissement d'être-lui-même-en-ce-monde. »

« Quand un homme réussit à être soi-même, en sa nature profonde, c'est-à-dire sa forme primordiale, alors il n'est plus seulement lui-même, — la frontière est abolie ; il participe de la puissance de l'ÊTRE, il est absorbé par l'Eternité, accueilli en Dieu. »

« L'homme ne peut devenir lui-même que si le miracle de l'ÊTRE, du Divin, le saisit. Il lui donne cette liberté d'attitudes par laquelle, sans intention ni calcul, il représente l'originel, le primordial, parce que la totalité de l'univers se reflète en lui (15). »

3. Déformations collectives

Toute appartenance réelle à un ensemble se remarque à des expressions et des structures de mouvement typiques. Issues de l'esprit du groupe entier, elles impriment en chaque membre le caractère spécifique incarné par ce groupe. Parfois celui-ci surcharge l'expression individuelle de ses membres dans une proportion telle qu'il empêche le devenir personnel.

Il y a des façons de se comporter, de se tenir ou de se laisser aller, de gesticuler, des manières de regarder et de marcher, et surtout de parler, qui trahissent l'appartenance à un groupe déterminé. Tout cela peut faire partie du « style » d'une collectivité. Mais il existe une distinction subtile entre un style, qui n'empêche nullement l'individualité de se faire jour, et une « superstructure » collective qui recouvre la personnalité propre ou prend sa place. Ainsi les particularismes d'une langue, et plus encore d'un patois, qui sont des caractéristiques de la souche, ne contrarient pas la forme d'un individu mais l'accroissent dans le style de sa patrie. Il existe cependant aussi une « image » de groupe et un langage spécial qui altèrent ce qui est proprement individuel et abaissent le niveau personnel.

Tout mode de comportement conditionné par le groupe exprime et fortifie une conscience de la valeur individuelle mais aussi de la valeur du « nous et moi-même » qui se manifestent souvent par une attitude sélective exclusive de l'« autre ». A partir d'un certain degré, elle peut nuire à l'évolution. Chaque âge, lui aussi, avec l'aspect physique qui lui est propre, se distingue par une manière particulière de se mouvoir. A toute période de la vie, des exagérations, des outrances altèrent la forme qui convient à ceux qui s'y trouvent. Déjà l'enfant « infantilise » ses manières et son langage, parfois en imitant les adultes

qui l'entourent ; ou encore, il est victime du style « jardin d'enfants ». Une grossièreté soulignée accentue souvent le comportement naturel de la puberté. Certains étudiants affectent des allures de bouffonnerie provocante. Dans le comportement type de certaines professions — instituteur, prêtre, officier — il y a toujours quelque chose d'à la fois stéréotypé et « chargé », la « déformation professionnelle (16) ». Il existe des comportements, liés à la position sociale, qui masquent la manière d'être personnelle. L'attitude soumise de l'homme de confiance, du fonctionnaire consciencieux, la façon de se comporter du chef sûr de son autorité mais tout de même dépendant d'un supérieur plus haut placé ; enfin, on connaît les allures du puissant P.-D. G. qui peut tout se permettre et, par là même, passe à côté de son véritable Soi.

Plus le thérapeute voit la forme « persona » corporelle de son interlocuteur, plus il détecte l'ombre sous la déformation collective et, derrière l'ombre et la façade, la forme entravée de l'ÊTRE essentiel dont l'éclosion est ce qui importe.

La plupart du temps, le comportement du groupe est tout à fait inconscient. Mais celui qui est sur la Voie, c'est-à-dire sur sa propre Voie, doit sentir l'élément superposé à sa personne. Plus le contact avec son Être essentiel est profond, plus il ressentira le mensonge des apparences, ce qu'il y a de conventionnel dans son attitude, sa voix, ses gestes. Dans une thérapie initiatique, le maître développe un sens toujours plus affiné des défauts dus à la collectivité par rapport à la forme de l'ÊTRE et il éveille ce sens chez son élève. Lorsque celui qui cherche est vraiment sur la voie vers la VOIE, il remarque immédiatement une manière d'être qui offense sa vérité intérieure. Il entend aussi la voix du maître intérieur, dans le langage de son corps, qui le rappelle à l'ordre. La prise de conscience d'une forme corporelle déterminée par le groupe prépare ainsi la voie vers une conscience toujours plus affinée et la réalisation d'une structure conforme à l'ÊTRE essentiel.

4. Les images directrices

Aussi longtemps qu'un homme ne possède pas l'organe permettant de reconnaître la forme qui lui est destinée, il se laisse influencer par des images directrices. Idéal éducatif des parents, surmoi, livres lus dans l'enfance, films, sport, modes et esprit du temps, participent à la formation de ces images. Pour la jeunesse actuelle ce ne sont plus les anciens types de « garçon dynamique » et de « douce jeune fille » qui déterminent les représentations et les attitudes des enfants. Ils sont remplacés, de bonne heure déjà, par des modèles actuels : hippies, beats, rockers, etc. Persistent encore cependant les images de la femme raffinée et du gentleman (ou ce qu'on entend par là), de l'homme de la nature, du révolutionnaire, du héros sportif, etc. Ces images directrices marquent parfois des stations sur la Voie, mais elles peuvent mener aussi à des surenchères, des régressions, des déformations ou des contrefaçons de l'expression naturelle qui nuisent au développement d'une attitude conforme à l'ÊTRE essentiel. Un homme éveillé à celui-ci est sensible à ses erreurs et des images directrices de ce genre perdent leur puissance. Une image directrice très influente de nos jours est celle de l'homme dépouillé de toute façade, indépendant des tabous, qui, sans complexes, se présente simplement tel qu'il est : l'homme vraiment humain. Plus que toute autre, cette image directrice va au-devant du « devenir soi-même par l'ÊTRE essentiel ».

Un potentiel créatif inné, mais aussi certains dommages organiques liés à des tendances compensatoires d'adaptation, ou encore des expériences pénibles dont les traces demeurent sous forme d'attitudes de défense, peuvent fragiliser tout être. Elles le rendent susceptible de glisser involontairement dans certains

modèles qui, ensuite, l'envahissent et le poussent vers un type d'image qui ne lui convient pas et l'écarte de son degré réel d'évolution. Les « tempéraments » eux aussi penchent vers certains modèles, correspondant à leur espace d'épanouissement mais qui, justement à cause de cela, favorisent une tendance trop unilatérale. Le sang « lourd » ou « léger », déjà particularité de structure individuelle, tend vers l'image de « l'aventurier » ou du « sérieux-stable (17) » ; l'introverti ou l'extraverti sont attirés par le type de l'ermite ou du mondain, etc.

Pour que la prise de conscience d'une image directrice surimposée à l'individualité propre soit assez forte pour pousser à l'abandonner, il faut que la conscience du corps, enracinée dans l'ÊTRE essentiel, soit éveillée et intériorisée. Souvent ce genre de modèles remplacent un moi inexistant et empêchent l'ÊTRE essentiel de se manifester. Inversement, certaines personnes peuvent, en découvrant leurs modèles, prendre conscience de l'orientation propre à leur Être essentiel.

Les formes corporelles de manifestation des principes archétypiques sont autre chose que les déformations de groupe ou les images directrices. Elles s'en distinguent surtout parce que leur force de représentation supra-personnelle possède une racine transcendante. Elles s'emparent de l'homme sous un aspect positif ou négatif, de caractère masculin ou féminin (la grande Mère). Chaque fois qu'un archétype envahit un sujet, l'ensemble des forces et des dons que celui-ci possède, mais aussi les puissances supra-personnelles auxquelles il participe, travaillent à créer la « configuration » d'une certaine forme. Elle ne deviendra pleinement consciente que si elle est vécue corporellement. Cela peut signifier que cet homme se rende compte du sens supra-personnel de sa propre structure intérieure et reconnaisse soudain le charme dangereux dans lequel il est pris. Dans d'autres cas, il percevra peut-être que l'attitude imposée avec exigence par une image intérieure est justement conforme pour lui à son Être essentiel et l'oblige à réaliser la structure qui lui convient.

La transformation corporelle a encore un autre sens : une très ancienne tradition, toujours valable et présente en nous, voit en l'homme trois niveaux : la nature, l'âme et l'esprit. Quelle que soit la manière dont on définit ces notions importantes, elles se réfèrent indiscutablement à trois dimensions qui ont pour l'homme un sens typologique aussi bien que génétique. Certains hommes sont plus attachés que d'autres à la nature où ils s'épanouissent. D'autres existent davantage par leur vécu affectif, d'autres enfin par l'esprit. Cela s'exprime par l'ensemble des structures, par le visage, les membres (mains) et aussi par l'écriture. Ces trois niveaux impliquent aussi une évolution destinée, en principe, à tout être humain car ils sont tous trois présents en lui. En chacun de nous se trouve la formule propre à réaliser leur accord, c'est-à-dire son harmonie personnelle. Le travail du maître intérieur suit le sens de cette formule. A chacun il indique son mode d'évolution, si et comment, par exemple, l'homme qui vit la nature élémentaire à laquelle il est lié, peut s'intérioriser et donner une âme à l'univers. Comment, enfin, il doit dépasser le domaine du sentiment et croître sur le plan de l'esprit absolu. Là, ni le naturel, ni l'affectivité intérieure, mais seule l'expérience et la manifestation du Logos animent la structure essentielle.

Tout comme les différents types, l'appartenance à l'un de ces trois niveaux apparaît aussi dans le corps. Le thérapeute doit « voir » à qui il a affaire. Chacun des trois niveaux a la santé, la beauté et la transparence potentielles qui lui sont propres. Et, finalement, chaque pas sur la Voie modifie aussi, dans le sens du souffle spirituel qui la touche, la matérialité du corps. Elle va d'une matière grossière à une matière subtile, jusqu'au sommet où le corps visible n'est plus que témoignage, immatériel comme un souffle, de l'autre dimension qui brille et transparaît à travers lui. Il faut que le thérapeute soit conscient de ces niveaux — nature, âme, esprit — visibles dans le corps et cherchant en lui expression et forme. Face à son élève, il ne doit pas les perdre de vue et cela suppose qu'il soit conscient de son propre mode

d'être et de son propre niveau. A cette condition — sans même qu'il parle — simplement parce qu'il « voit » chez son élève le niveau qui lui est propre, il agira conformément à celui-ci. Il ne le situera pas à une forme inadéquate, il ne le poussera pas trop tôt à un degré qui ne lui convient pas encore et ne le maintiendra pas non plus à celui qu'il lui faut dépasser.

Cette action silencieuse signifie que le « thérapeute » éveille en son partenaire le maître intérieur et le laisse agir. Le thérapeute n'est pas seul appelé à cette action. Toute personne qui se trouve dans une situation de rencontre authentique et responsable avec un autre l'est aussi. Elle n'en est capable que dans la mesure où elle est elle-même devenue l'élève du maître éternel et qu'en elle le maître intérieur est à l'œuvre. Alors elle peut, elle aussi, agir en maître.

5. L'exercice

Le concours du corps à la thérapie et la direction sur la Voie comprend l'exercice. Par exercice on entend toute pratique dont le but est la transparence du corps à la transcendance.

La transparence de la personne implique une présence par l'ÊTRE et pour l'ÊTRE. L'homme ne devient totalement une personne que si, inconsciemment, l'ÊTRE résonne à travers lui, mais il faut aussi que sa manière d'être « là » reflète une intériorité consciente par l'ÊTRE essentiel. Cette forme de présence consciente exige aussi la transparence du corps à celui-ci.

L'ÊTRE essentiel, en tant que manière dont la Vie est présente dans l'homme, est lui-même « vie ». Ceci implique toujours mouvement et transformation selon le rythme éternel du devenir, puis disparaître de nouveau. C'est pourquoi l'ÊTRE essentiel est présent chez l'homme non seulement comme une image intérieure mais aussi comme un chemin intérieur inné. L'ÊTRE essentiel est la loi individuelle du devenir qui ne s'accomplit que dans une forme de transformation. Par cette loi, l'orientation vers la transparence agit à la fois comme une nécessité, une promesse et une exigence. Quand le moi profane règne à la place de l'ÊTRE essentiel, le savoir et l'activité du moi gravitent autour de ce qui est permanent. Le chemin vers la réalisation de l'ÊTRE essentiel est bloqué et le mouvement de transformation, annonçant que l'on est sur la voie s'arrête. Son besoin de durer attache le moi aux systèmes stables et barre la route à tout changement. Par contre, chez l'homme sain, la vie constamment créatrice et libératrice apparaît dans une forme existentielle du devenir qui le fait sans cesse naître, disparaître et renaître à travers les métamorphoses de cette forme. Quand sa structure existentielle assure ce mouvement de transformation, l'état physique de l'homme est la transparence. Le but de toute pratique, entendue comme exercice, est une disposition du corps qui permette et garantisse ce mouvement.

La forme existentielle de l'homme en tant que personne est déterminée par son maintien général, sa respiration et par une organisation innée des tensions, c'est-à-dire par un rapport vivant de tension et de détente (18). La thérapie initiatique ne voit pas dans tout ceci des fonctions corporelles, mais des formes de manifestations psycho-physiques neutres de la personne. Dans quelle mesure la tenue, la respiration et la tension sont justes ou fausses dépend de leur correspondance avec la loi fondamentale individuelle de la personne, de la façon donc dont elles permettent ou non la transparence. Le principal adversaire de la forme juste est la prédominance du moi profane. La consolidation de sa coquille fait, il est vrai, partie du chemin humain. Mais là où il s'établit absolument, il empêche la maturation née de l'ÊTRE essentiel. Le

pois excessif de ce moi se traduit par une mauvaise tenue, une respiration plate et, au lieu du rapport juste de tension et de détente, par une alternance de crispation et de relâchement.

L'exercice mis au service de l'attitude juste consiste avant tout à s'enraciner dans le centre juste, à acquérir le centre de gravité juste. Il se trouve dans l'espace du bassin et de l'abdomen. Considéré selon le sens de la personne, tous deux signifient plus qu'une partie du corps humain. Ils représentent l'espace maternel de transformation et la « terre spirituelle » qui recueille toute forme devenue, la fonde ou la transforme, la remet en circulation en une forme régénérée et relie en même temps l'homme aux forces cosmiques. Acquérir ce centre libère donc de tout durcissement et dégage la voie de la forme nouvelle issue de l'ÊTRE essentiel.

C'est pourquoi son sens universel est celui de « centre de l'homme », celui que les Japonais appellent « hara (19) ».

Il existe un nombre infini de situations qui peuvent faire succomber l'homme, qu'il s'agisse de son moi élémentaire, simplement préoccupé de subsister, de sa personnalité dans le monde demandant à exister, servir et aimer, ou de la personne, dont le but essentiel est la transformation et la transparence à la transcendance. Mais parmi les nombreuses raisons qui l'empêchent de faire face à l'épreuve des situations difficiles, une d'entre elles reste toujours formellement la même : l'homme est tombé hors de son centre ; il perd le contact avec son Être essentiel indépendant du monde, prend peur et se sent contraint d'agir par ses seules forces. Sous l'emprise du moi, qui définit tout et défend ses propres intérêts, il a lui-même bloqué ses forces profondes et ne peut pas disposer, à l'instant décisif, de ce qu'il a, de ce qu'il sait et peut. Ainsi s'explique un fait d'abord surprenant : trouver et affermir le centre de gravité juste est un remède universel dont l'effet bienfaisant s'exerce aussi bien sur le plan de l'efficacité dans le monde que sur la voie de maturation vers l'ÊTRE essentiel.

Trois facteurs de résistance empêchent d'adopter la position juste : la crispation, le relâchement et le refus. Ces trois attitudes paralysent ou ralentissent toute guérison, toute victoire sur la faiblesse par rapport au monde et tout progrès sur le chemin de la transparence.

Ces trois attitudes trahissent un manque de contact avec l'ÊTRE essentiel. Elles apparaissent comme une absence de confiance et de conscience de la forme nécessaire, comme un durcissement du moi, un « non » à la vie. Toutes les trois traduisent la résistance de l'homme, perdu dans son moi profane, et son manque de communication avec l'ÊTRE. Toutes trois apparaissent dans des gestes endurcis par la routine. Travailler le centre de gravité juste consiste à exercer les mouvements qui expriment et réalisent la confiance dans les forces profondes, la conscience d'une forme liée à l'ÊTRE essentiel et la redécouverte du « oui » à la vie (20). Toute thérapie corporelle de la personne (21) et tout exercice tendant à la transparence visent le même but (22). Sentir sa propre transparence — ou son absence — dans le corps, c'est rencontrer le maître intérieur.

[II - LE MAITRE INTERIEUR DANS LA VOIE DU MILIEU](#)

1. La bonne assiette

La langue française possède une locution très expressive. Elle dit de quelqu'un qu'il « n'est pas dans son assiette (23) ». Qu'entend-on par là ? Simplement que l'intéressé n'est pas en forme, pas complètement lui-même, pas tout à fait dans son état d'équilibre. Il est un peu nerveux, inquiet, il supporte mal la critique ; il est distrait, facilement déconcerté, tendu, bref il n'est pas d'aplomb. On pourrait dire • pas dans son centre. En effet, tout cela se rapproche beaucoup de ce que signifie « être dans son centre » ou « ne pas être dans son centre ». Mais en quoi cela concerne-t-il l'assiette ? Et qu'est-ce que l'assiette ? En dehors de son sens d'assiette de table, ce terme désigne le bassin. On peut donc dire de quelqu'un qui ne se sent pas de bonne humeur, pas bien solide, qu'il n'est pas « dans son bassin » ?

La bonne assiette est aussi un terme de cheval. On dit d'un bon cavalier qu'il a une « bonne assiette ». Cela veut dire qu'il se tient bien en selle, centré dans son bassin.

Ainsi est-il avec son cheval en contact ferme et sûr, ce qui lui permet de le tenir bien en main, en souplesse. Le cheval obéit, il répond à la plus légère pression. D'autre part, assuré par cette assise bien centrée de suivre les mouvements de sa monture, le cavalier se tient solidement en selle ; il ne peut ni être désarçonné ni tomber. Il est fermement assis dans le centre qui joint cheval et cavalier et, par là, dans un sens élargi, bien centré en lui-même. Le centre indiscutablement juste représente donc ici une attitude de l'homme tout entier qui le met en harmonie avec lui-même et avec le monde auquel il peut faire face avec assurance. Il y est « lui-même », avec la plus grande liberté. L'exemple du cavalier montre bien que « être dans son centre » est un phénomène de « personne ».

C'est, au-delà de l'opposition corps-âme, une manière d'être au monde de la personne. Plus on approfondit la spécificité de cette manière d'être, plus on s'aperçoit qu'un homme n'est vraiment centré que lorsqu'il vit par un élément supra-naturel dont il est lui-même participant. Or, par la voix du maître, c'est notre centre le plus profond et le plus personnel qui nous parle. Sur la voie vers la VOIE nous nous efforçons vers lui. Une fois que nous y sommes vraiment engagés, nous reconnaissons être dans la bonne direction, ou nous en écarter, par de légers encouragements ou des réactions de défense qui sont des avertissements du maître intérieur.

2. Le monde vu sous son aspect personnel et sous son aspect objectif

Nous percevons sous deux aspects le monde dans lequel nous vivons : l'un est objectif et l'autre subjectif, personnel. Tout phénomène prend un sens différent selon l'angle sous lequel nous le considérons. De même le centre.

Sous son aspect objectif, par exemple quand il s'agit de le définir ou de le mesurer dans l'espace et le temps, nous essayons d'observer le monde comme il est en soi, sans le rapporter à quelqu'un qui le vit, en souffre et y agit. Nous appelons objectif le résultat d'une définition de cet ordre, par opposition à la

vision subjective essentiellement co-déterminée par le sujet qui la vit. Toutes les sciences naturelles cherchent à connaître objectivement le monde, même si elles s'aperçoivent finalement que le sujet observant reste toujours impliqué. Elles continuent de s'efforcer à l'objectivité de la connaissance même si, en fin de compte, il faut constater qu'un résultat valable exige, non l'exclusion mais une participation correcte du facteur humain, plus exactement de l'homme tout entier, surtout quand il s'agit de connaître l'homme lui-même.

L'aspect personnel de la vie inclut et dépasse l'objectif, c'est-à-dire que celui-ci n'est qu'un élément parmi ceux qui sont accessibles à l'homme en tant que personne. Le centre de conscience concerné par l'aspect objectif est le moi définissant. Il n'est cependant qu'une forme entre d'autres du sujet. Partant de son état de moi, qu'il imagine -« inconditionné », le sujet fait de son vécu un objet. Ce qui constitue cet objet est le monde. Et quand l'homme s'efforce de saisir objectivement celui-ci, il cherche à préserver son « centre » de connaissance — le moi qui observe, définit et différencie — de tout élément personnel susceptible de l'obscurcir ou de le troubler. Il écarte donc avant tout les désirs, craintes, espoirs et soucis, en un mot les sentiments et les pulsions. De ce fait, il se retire lui-même de l'événement. En faveur du moi définissant, il se met entre parenthèses en tant que sujet personnel qui aime et qui souffre. Il essaye de se réduire à une sorte d'instrument impersonnel de « connaissance objective ». Quand c'est possible il se remplace lui-même, — comme le médecin de tendance purement scientifique — par une plaque de radiographie ou un tube de réactions. Mais qui est, en fait, l'homme » qui a ainsi affaire à son moi connaissant ?

Vu sous l'angle personnel, l'univers observé s'organise et se définit par rapport au sujet qui le perçoit. Quand il s'agit de l'aspect objectif, l'homme, en tant qu'observateur, essaye de déconnecter ce rapport, de s'éliminer lui-même en tant que « centre du monde ». Une « conscience objective » imaginaire travaille alors comme le centre de connaissance auquel tout est subordonné ; tout homme la possède et elle apparaît dans le consensus omnium. Quand, par contre, l'aspect personnel est en cause, le sujet qui le vit forme le centre évident de son univers. Il est le centre de la vie vécue par lui et du monde qu'il éprouve. Le monde tout entier et l'ensemble du vivant, dont il est le centre, tiennent de lui leurs critères de valeur et de sens. Le relief et la signification du monde personnel du sujet qui en est le centre reflète trait pour trait l'ordre de ses désirs vitaux. Et quand le sujet n'est pas bien centré, son univers tout entier se disloque. De même, un monde vital désordonné et anxiogène trahit un sujet qui ne se trouve pas en son centre.

Dans l'aspect personnel, subjectif, de la vie, il n'existe rien qui, par sa qualité signifiante, ne ramène au sujet qui le vit. C'est pourquoi tout, vraiment tout, ce que nous vivons par l'aspect personnel a un caractère de physionomie. Cette caractéristique n'est nullement le privilège des enfants, des poètes et des primitifs. Même chez un adulte ayant appris à voir le monde sous son aspect objectif et à mettre entre parenthèses les images et les projections qui le reflètent comme sujet, — la forme fondamentale de son vécu reste l'aspect personnel. On comprend alors que chaque objet, chaque chaise, maison ou pierre, une lézarde dans le mur, un coussin ou une théière, une brique ou un nuage, même les concepts dits abstraits — comme la haine, l'amour, la justice, l'ordre — prennent dans l'aspect subjectif un caractère de physionomie. Tout nous rencontre et nous rencontrons toute chose comme une « entité » qui, d'une certaine façon, nous regarde, nous attire ou nous repousse par les qualités et les dispositions les plus diverses. L'ensemble de ce monde qui nous rencontre personnellement et nous oriente par toutes ses qualités, ses formes et son ordre vers son centre : le sujet qui le vit et qui, en elles, se rencontre donc toujours lui-même. Tant que nous ne mettons pas expressément entre parenthèses notre humanité, quelle que soit la chose que nous voyons, nous hommes, le voyons humainement et en tout ce qu'il voit chacun de

nous se rencontre en même temps aussi lui-même.

La présence de l'aspect personnel met en question la vérité poursuivie par l'aspect objectif (sa fonction de centre de connaissance étant alors écartée autant qu'il est possible). Par contre, la vérité humaine de l'existence, c'est-à-dire le sens et l'importance de tout ce qui entoure celui qui la vit, ne sera visible qu'éprouvée et comprise à partir de lui et par rapport à lui. L'aspect objectif, lui aussi, avec tout ce qui s'y distingue, a sa place dans le cadre de la vision personnelle où il possède donc aussi ses qualités précises. Ainsi, par exemple, tout ce qui est objectivement perçu a un certain caractère de distance. Cela se trouve dans une sphère moins « chaude », plus détachée. Le mot « objectif » a sa coloration particulière dans l'image d'ensemble de l'aspect personnel et ce qui est défini objectivement conserve, même dans le vécu, une qualité « personnelle ».

Ce ne sont pas des « vibrations » que l'homme entend, ce sont des tons ; des rythmes et non pas des rapports entre les vibrations ; des mélodies et pas non plus les rapports, déterminés par les nombres, qui organisent un ensemble (bien que, au sens objectif, il puisse découvrir et abstraire ces choses et les mettre d'une certaine manière en rapport avec le vécu). Il voit, goûte et sent tout aussi peu ce que l'aspect objectif lui fait discerner au moyen de concepts ou de mesures abstraites. Il vit et éprouve bien plutôt un monde toujours chargé de qualités affectives, qui le favorise ou le menace, le tente ou le repousse, le rend heureux ou le plonge dans le désespoir, le comble ou le laisse vide, tout ceci représentant un contrepoint de la forme par laquelle il se vit et s'exprime lui-même dans le monde. Tout dépend donc, en fin de compte, de l'état d'esprit où il se trouve, celui-ci étant lui-même soumis au fait et à la façon dont il est en son centre. Et de cela, lui-même est responsable.

Au sens objectif, le mot « centre » désigne un point spatialement déterminable. C'est le milieu vers lequel et à partir duquel tout le reste se place et s'ordonne « en cercle », c'est-à-dire s'organise avec précision autour de lui. Ce point du milieu est le centre qui détermine tout ordre ; ce qui l'entoure est la périphérie. Par rapport au point central, celle-ci représente l'extérieur. Il est le centre du cercle et, quand il y a mouvement, tout gravite autour du centre.

Si l'on parle de centre sous l'angle personnel, il ne s'agit plus d'un ordre spatialement définissable et mesurable. On y retrouve cependant toutes les notions qui se rapportent à l'ordre spatial, mais dans un sens nouveau, personnel. Le « centre » signifie alors celui de la vie et du vécu personnel, ce autour de quoi est axée la vie du sujet.

Le sujet, la personne est le centre de son univers. Tout ce qui en fait partie, le principe d'organisation de son sens est enraciné en lui. La structure d'ordre et de signification du monde et de la réalité personnelle dans lesquels chacun de nous vit et souffre, les formes de son ordre et de sa hiérarchie, le contenu de ce qui le détermine, avec ses qualités et ses tensions, ses superficialités et ses profondeurs, ses chances et ses risques, son sens et son non-sens, reflètent trait pour trait la forme, l'attitude et les besoins vitaux du sujet qui le porte en lui. Ainsi, par exemple, le sens intégral du symbolisme de l'espace pour la connaissance de l'homme ne se révèle que si l'anthropologie philosophique reconnaît dans la forme verticale du corps son modèle nécessaire, originel (24).

Pour la Voie vers le véritable Soi, ouvert à la transcendance, marqué de son empreinte et destiné à lui porter témoignage, une distinction décisive doit être faite entre, d'une part, la réalité qui concerne le moi naturel et la personnalité ordinaire et, d'autre part, une réalité différente, qui dépasse et transcende son horizon. D'une façon générale, la distinction que l'on fait entre ces deux réalités est celle qui différencie le monde humain et le monde supra-humain, le naturel et le surnaturel, le monde terrestre et le monde

céleste. Cette seconde réalité va au-delà de la première, elle a donc un autre rang. Elle est, dans notre vécu, le domaine qui nous touche par sa qualité numineuse. A l'homme il est accordé, et donné pour tâche, de distinguer ces deux mondes, de s'acclimater dans l'un ou dans l'autre. Mais sa vocation finale est de parvenir à leur intégration en lui-même. Ces deux univers se trouvent, pour l'homme, dans l'espace intérieur de réalité de ses rencontres de personne. Ils naissent de deux racines de la vie humaine : le moi profane et l'ÊTRE essentiel.

3. Les trois besoins fondamentaux de l'homme

Lorsque nous disons que l'homme est toujours dans son univers, en tant que sujet personnel, le centre autour duquel tout gravite, nous n'avons pas encore dit ce que cela signifie, c'est-à-dire qu'un homme, centre de son univers, se situe d'autre part lui-même en son propre centre. Pour pouvoir répondre à la question : « Quand donc un homme est-il en son centre ? » il faut d'abord discerner les besoins fondamentaux dont la réalisation est le pivot d'une existence humaine.

Quels que soient les intérêts, d'ensemble ou de détail, qui conditionnent la vie humaine — les existences sont d'une diversité infinie — ils sont toujours axés autour de trois besoins fondamentaux. Prendre conscience de ceux-ci fait partie du commencement de la VOIE.

Le premier besoin est de vivre, tout simplement, jour après jour, de subsister. Dès que cela est mis en cause, qu'un danger de mort, ou seulement une limitation ou une insécurité de la vie apparaissent, son champ de significations tout entier s'obscurcit. La vie se trouve alors sous le signe du souci, de la crainte, de l'angoisse, de la terreur même. On se met à trembler, l'équilibre est plus ou moins menacé. Quand ce premier besoin fondamental est satisfait, que la vie et la survie sont assurées, qu'il n'y a donc plus d'inquiétude de ce côté et qu'il a repris son aplomb, l'homme se reprend et retrouve son centre. Mais quel est donc ce « centre » ? Quand rien ne le trouble, l'homme s'y sent établi. Mais est-il bien, quand il le sent, vraiment en ce milieu de soi-même ?

Le second besoin fondamental n'est plus uniquement celui de vivre et de survivre, il faut encore que la vie ait un sens. Cela semble être le cas quand elle répond visiblement à sa propre loi et permet d'organiser une vie valable et harmonieuse. Toute existence personnelle gravite autour d'une structure signifiante, autour de l'ordre, de la justice et d'un accomplissement possible. Elle est une quête d'équilibre et d'harmonie, dans le repos comme dans le mouvement, le travail ou le loisir, par rapport à la personne elle-même comme à sa position et à son rôle dans le monde. Quand tout cela paraît assuré, l'homme sent sa vie équilibrée. Si cela lui est refusé, elle perd son sens. Elle se désaccorde, devient vide, ennuyeuse, absurde et mène finalement au désespoir. Chaque fois que l'ordre est perturbé ou qu'intervient un doute sur le sens de la vie, tout l'édifice de significations de cette vie se met à chanceler. Le monde se lézarde, menace de crouler. La vie semble alors privée du centre qui maintient l'ensemble de sa construction.

Le troisième besoin de l'homme le dirige vers une communauté. Il est fait pour le dialogue. Il lui faut un « toi ». Il ne peut pas vivre dans une solitude totale. Et même quand il est devenu adulte, que sa maturité a fait de lui un individu séparé de la collectivité et de sa communauté originelle, il cherche tout de même à renouer ses liens. Il a besoin d'affection, de protection, de se sentir gardé à l'intérieur d'un tout qui

l'inclut. Tant qu'il en est privé, il n'est pas tout à fait lui-même. Consciemment ou en secret il s'efforce de le trouver, faute de quoi sa vie n'a pas de centre.

L'ensemble de ces trois besoins fondamentaux, qui tiennent l'homme en haleine pendant toute sa vie, représente donc le centre vivant qui le meut. Ils sont les racines vivantes, les forces pulsionnelles et aussi le principe régulateur de ses actions et de ses omissions. Dans la mesure où ces trois besoins sont comblés, il se sent équilibré, plus ou moins lui-même, c'est-à-dire en son centre. Sa vie lui paraît juste, normale. Tout danger quant à la satisfaction d'un de ces trois désirs l'effraye et menace son contrôle. Cependant, si ces trois exigences fondamentales sont centrales en ce sens que, consciemment ou inconsciemment, l'existence humaine est axée sur elles, même si elles sont satisfaites et que l'homme se sent éventuellement en son centre, cela ne signifie pas encore qu'il y soit déjà vraiment.

4. La triple unité de l'ETRE, centre de l'homme

Les trois besoins fondamentaux de l'homme — vivre, une vie qui ait un sens, au sein d'une communauté — expriment dans le langage de la destinée humaine la triple unité de l'ÊTRE supra-naturel : l'ÊTRE en tant que plénitude, ordre et unité régnant sur toute chose. Quand l'ÊTRE devient expérience — à certaines heures de lumière de la vie humaine ou progressivement sur la Voie intérieure — il se manifeste, dans la petite existence, comme la Vie supérieure, transcendance dans l'immanent, réalité surnaturelle dans le monde, Absolu dans le contingent, Etre essentiel dans le Soi. Par ETRE ESSENTIEL nous entendons le mode de présence de l'ÊTRE divin tendant à se manifester en l'homme à travers son individualité propre.

La triple unité de l'ÊTRE apparaît en tout ce qui vit — végétal, animal ou homme — dans le langage de sa nature profonde. Mais sa plénitude se manifeste toujours par la force de vivre, l'ordre par une loi intérieure, l'unité par le principe de vie qui embrasse et unit toutes choses. Quand la manifestation de l'ÊTRE dans l'existence est empêchée, le vivant est faible, dépourvu d'énergie. Au lieu d'une structure conforme à l'ÊTRE, des déviations, des déformations se font jour. Au lieu de l'unité qui rassemble les éléments du Tout, viennent l'isolement et la désagrégation. Mais quand l'ÊTRE peut s'exprimer dans l'homme, celui-ci est comblé par le goût de vivre, la joie d'agir et de participer à des œuvres et des valeurs pleines de sens, par le bonheur de l'unité dans l'amour.

Là où l'ÊTRE ne peut se manifester règnent la peur, le découragement, la tristesse de la solitude. Ainsi voyons-nous clairement que le centre, l'axe autour duquel gravite fondamentalement toute vie humaine se trouve dans le vouloir et le pouvoir de manifestation de VETRE dans l'existence. L'homme n'est donc en son vrai centre que lorsque l'ETRE divin, présent en son Etre essentiel, peut apparaître en lui et à travers lui comme une force qui le porte, une forme qui réalise son sens, un amour créateur et libérateur.

Proclamer l'ÊTRE dans l'existence humaine est l'impulsion qui anime toute vie et dont la réalisation donne à celle-ci continuité, sens et valeur. Il ne s'agit d'ailleurs pas seulement d'un élan vivifiant universel, mais aussi de sa tâche et de son aspiration les plus profondes. Toutes les religions de la terre vénèrent la triple unité de l'ÊTRE dans ses attributs divins. Dans le christianisme, c'est la révélation de la puissance, la sagesse et la bonté de Dieu le Père. Nous la trouvons dans les trois joyaux du bouddhisme : Bouddha, Dharma (la loi) et Samgha (la communauté des disciples) ; dans les trois insignes du Shinto : l'épée, le miroir et la chaîne de pierres précieuses, etc.

Quel que soit pour l'homme ce qu'il voit de plus-haut dans l'image de Dieu qu'il révère, toujours s'y reflète cette triple unité perçue, à des moments de grâce, au plus profond de lui-même comme la réalité transcendante. Il s'agit toujours de la triple unité ressentie au-dedans de lui-même comme ce qui y existe de plus profond. Il la perçoit en lui à certains moments de grâce comme la vérité transcendante, l'inconcevable plénitude d'une force, d'un sens et d'un amour supra-naturels, inhérents à son Être essentiel, c'est-à-dire à la façon individuelle dont l'ÊTRE est présent en lui. C'est par le changement qui intervient dans le niveau et les modalités de sa perception des signes témoignant de la triple unité de l'ÊTRE —force, sens et protection — par la manière dont il vit par elle et en prend conscience en son propre centre, que se révèle le progrès de l'homme vers son devenir de personne.

Quand la VIE, sous l'un ou l'autre des aspects de sa triple unité, s'empare de l'homme — qu'elle soit libération ou engagement, lien ou affranchissement, qu'elle le soulève ou l'écrase — elle est toujours pour lui son maître intérieur, c'est-à-dire sa Voie innée. Le progrès sur la voie exige un élargissement de la conscience grâce auquel l'ÊTRE pénètre et transforme fondamentalement l'homme par l'expérience croissante de sa transcendance. Le seuil décisif après lequel le véritable centre, l'ÊTRE lui-même, peut naître en l'homme comme son propre centre, est le dépassement du degré de conscience dans lequel l'homme se trouve sous l'emprise de son moi naturel, celui dont le domaine est la connaissance objective, la maîtrise technique, les valeurs et les systèmes de vie immobilisants. Sa vision statique s'oppose à la dynamique de l'ÊTRE et parce que, dans sa conscience étroite, ce moi fait de la vie et de l'ÊTRE lui-même un objet, l'homme manque son Être essentiel.

5. Trois espèces de conscience

La qualité de conscience de soi et la mesure dans laquelle un homme est, ou non, conditionné indiquent non seulement s'il se sent mais si, et à quel degré, il est en son centre. Trois sens différents caractérisent la conscience de soi et expriment ainsi la triple unité de l'ÊTRE. Il s'agit; chez l'homme, de la conscience de sa force, de sa valeur et de la conscience du « nous ».

Être conscient de sa propre force traduit la certitude que rien ne pourra abattre celui qui l'éprouve. Il se sent capable de faire face à n'importe quelle difficulté et à n'importe quel danger. D'une façon ou d'une autre, il arrivera toujours à le surmonter. C'est la conviction que même diminué, même tombé à terre ou dépouillé de choses essentielles, on trouvera la force nécessaire pour compenser, se régénérer et rétablir la situation. Dans ce cas, toute menace est une occasion, non pas redoutée mais bienvenue, de prouver son énergie. Il en résulte une grande sécurité, fondée sur la confiance en sa force et base d'une existence libre de crainte.

La conscience de sa propre valeur exprime la croyance que l'ordre du monde est certain et qu'on trouvera donc en lui une place intelligente. Puisque les choses sont justement organisées, il n'y a pas lieu de mettre non plus en doute la valeur de sa personne et de son existence. Avec une parfaite bonne foi, l'homme est très loin de songer à désespérer.

La conscience, sous la forme de conscience du nous, traduit la certitude que l'on est inclus dans le Tout de la vie et sous sa protection. On ne se sent jamais rejeté. L'affection des autres est sûre, l'amour éprouvé est accepté et réciproque. Ce sentiment fait de la vie une communauté évidente et toujours

assurée. Il fait régner une impression bienfaisante d'intégration à soi-même et au monde. La nature, mais surtout l'entourage et la communauté humaine toute entière, sont un espace protecteur qui garantit à chacun son épanouissement. On peut donc y être soi-même, sans inquiétude ni timidité. La vie se passe dans une impression de protection totale. A l'opposé se trouve l'existence vécue dans le doute d'une perpétuelle question : « Est-ce que je fais partie de la communauté ? Suis-je aimé ? L'exclusion me menace-t-elle à chaque instant ? »

L'homme se sent intégré à son centre quand sa conscience de soi n'est troublée sur aucun de ces trois plans. Il se sent décentré dans la mesure où elle est perturbée. Mais pour savoir s'il est vraiment dans son centre, une observation plus différenciée est nécessaire, car la triple conscience de soi peut se situer à des niveaux très divers. Il faut distinguer au moins trois plans : la conscience de soi naïve, celle de l'homme évolué mais cependant limité à son horizon et utilisant ses propres forces pour construire son moi profane ; enfin, la conscience de soi parvenue au niveau de l'expérience de l'ÊTRE et à l'intégration du moi profane à son Être essentiel, c'est-à-dire au Soi. Il y a donc une différence entre la conscience de soi-même naïve, encore inébranlée, de l'enfant et celle qui s'appuie sur la force, les dons et la capacité de la personnalité du moi et sa position dans le monde. Entre cette dernière enfin et la conscience de soi de l'homme qui, transparent à la transcendance, est devenu une personne. L'aptitude à distinguer ces trois degrés de conscience de soi-même croît avec les progrès sur la voie intérieure.

6. La conscience de soi infantine

Chez l'enfant non perturbé, la conscience de soi se manifeste par une confiance ingénue en lui-même et en la vie, sans faille, irréfléchie, qu'aucun démêlé avec le monde n'a encore menacée. Ici règne la confiance originelle, une assurance portée par la vie. Et, avec la même évidence, règne la foi en un univers ordonné où l'on n'est jamais mis soi-même en question ; la conscience et la conviction enfin, que l'attitude affectueuse, certaine et inconditionnelle, des proches exprime la protection de la vie. Ici, conscience de soi, du monde et de la vie sont encore une seule et même chose. Ces sentiments de sécurité et de foi primitives sont l'expression d'un lien paisible avec l'ÊTRE. L'ÊTRE essentiel n'est pas encore déformé par le moi. La conscience infantine de soi reste ferme et assurée jusqu'à ce qu'un événement inattendu la heurte ou qu'elle soit brisée par quelque chose de « terrible ». Ces drames de la prime enfance se produisent surtout lorsque trahissent les personnages clés sur lesquels s'appuie tout naturellement l'espoir initial de sécurité, de sens et de soutien qui représente, dans la conscience infantine, la triple unité de l'ÊTRE. Quand ce sentiment de confiance inébranlée en la vie règne chez l'enfant, c'est que sa relation originelle avec l'ÊTRE domine encore la conscience du monde que son moi est en train de former. Tant qu'il en est ainsi, l'enfant reste dans son centre originel et les petits traumatismes sont amortis et compensés. C'est pour un homme une grande chance quand la croissance du moi profane se produit dans une constante relation avec la profondeur de l'ÊTRE.

7. La conscience de soi du moi profane

Avec le développement du moi profane, l'homme prend toujours plus d'indépendance. Il y est d'autant plus vite obligé que la réalisation de ses premiers espoirs a été déçue, ce qui est du reste plus ou moins inévitable. Sa confiance et son impression primitives de sécurité s'évanouissent. Désormais c'est par les progrès de ses propres capacités qu'il pourra faire face à l'existence et assurer sa conscience de soi afin d'être assez sûr de lui pour conserver son équilibre, non plus en raison de ce qu'il est fondamentalement — c'est-à-dire un enfant, jamais rejeté, de l'ÊTRE — mais, consciemment, avec le seul appui de son moi. De ce fait, sa vie et sa survie seront largement soumises à des « conditions » dues à la fois au monde et à ce que lui-même possède, sait et peut. La conscience de sa force n'est d'ailleurs pas seule sous cette dépendance. Lorsque, dans la conscience profonde, le lien primitif avec l'ÊTRE commence à se relâcher, la conscience de sa valeur et la conscience du nous, elles aussi, se subordonnent aux conditions du monde et à ses facultés de le dominer ou de s'y conformer.

Au niveau dominé par le moi, la conscience de sa force dépend de ce que l'homme a, de ce qu'il sait et peut. Il se sent d'aplomb, relié à son centre, dans la mesure où sa vie est assurée, c'est-à-dire où ses capacités correspondent aux exigences du monde, où ses biens ne sont pas en danger et où sa puissance est affermie. Cette assurance peut se situer sur le plan de la santé, des moyens financiers, ou s'appuyer sur sa situation dans le monde, sur une supériorité dans le domaine de la science et du talent ou sur la confiance de ses concitoyens. De toute façon, le sentiment de sécurité se rapporte alors à la maîtrise de l'aspect contingent et périlleux de la vie. Se sentir capable de faire front repose sur la force personnelle ou sur des relations sûres. Quand elles paraissent suffisantes, elles engendrent un sentiment rassurant de tranquillité. Et la conscience de pouvoir tenir tête à la vie donne à l'homme l'impression, fût-ce passagère, de vivre vraiment en son centre. Mais, parce qu'il est toujours, en fait, menacé par l'inattendu — une maladie soudaine par exemple — et parce qu'à la fin se trouve la certitude de la mort, ce qu'il construit est toujours bâti sur le sable. C'est pourquoi une inquiétude, une peur indéterminée ne quittent jamais l'homme. Il s'y ajoute une angoisse devant l'inconnu, jamais tout à fait étouffée, qui fait du sentiment d'être « en son centre » un mensonge. Quand, grâce à ses biens, son savoir et son pouvoir, l'homme croit dominer les exigences du monde, la porte de son propre centre semble lui être ouverte. Mais tant que le droit de vivre dépend de facteurs extérieurs, ce n'est pas un droit absolu. Certaines conditions une fois remplies par rapport au monde, l'homme se sent, momentanément il est vrai, en son centre. Mais il n'y est pas encore.

Dès que s'est évanoui, au stade du moi profane, la foi primitive de l'enfant, la conscience de sa valeur passe, chez l'adulte, sous la dépendance des circonstances extérieures, en particulier de sa vision perspicace des événements. De même, la conviction sur laquelle se base le sentiment d'ordre et de sens de la vie. Pourtant il est nécessaire d'être, d'une manière ou d'une autre, en accord avec le monde où l'on vit. Il faut, en tout cas, qu'il ne soit pas en totale contradiction avec l'idée que l'on se fait du sens et de la justice. Le sentiment de sa propre valeur dépend, là aussi, de l'acceptation et de l'estime rencontrées dans la société. Un certain manque d'assurance prend possession de l'homme quand l'une d'elles est mise en question. Un doute sur sa propre valeur s'insinue aussitôt en lui et un sentiment d'infériorité menaçant amène, en compensation, le besoin de briller. L'équilibre naturel est rompu, la sérénité perdue. L'homme s'appuie sur lui-même et ne se sent pas en son centre. La conscience de sa valeur est troublée. L'impression de ne pas être reconnu par la société, de ne pas y avoir la place qu'il mérite, le bouleverse dans la mesure où, au niveau de la personnalité concernée par le monde, le contact initial avec l'ÊTRE a été perdu et n'est pas encore retrouvé. Perdre sa foi dans le sens et la justice de la vie l'arrache de son centre. Il ne se sent donc centré, pour un moment, que si la société le voit, l'apprécie et le traite conformément à son opinion de lui-même. Avec un monde tel qu'il est fait, cette espèce de sentiment de sa valeur repose sur un sol mouvant. On est donc en droit de se demander : l'homme dont le sentiment de

soi et la confiance dans la vie dépendent de l'estime d'autrui, de sa position et du sens qu'il reconnaît au monde, est-il jamais vraiment en son centre ?

Au niveau de la domination du moi profane, la conscience de soi par rapport au nous est soumise à l'existence de fait d'un « toi » ou d'une communauté protectrice. Bien sûr, il existe là, comme dans la conscience de sa force et celle de sa valeur, une conscience de soi candide que, dans le cas où l'enracinement initial dans l'ÊTRE a survécu à l'enfance, des expériences contraires même n'arrivent pas à ébranler. Certaines gens gardent donc naïvement un sentiment imperturbable d'appartenance naturelle. Partout ils se sentent les bienvenus, aimés de tous. Avec un manque de tact quasi touchant, ils s'introduisent dans des cercles fermés et forcent le contact même quand il n'a pas de raison de s'établir. Mais lorsque la conscience de soi a perdu sa racine primordiale dans l'ÊTRE, il faut au sentiment du « nous » l'appui d'une vraie communauté. S'il vient à manquer, par la mort d'un être aimé ou par l'exclusion d'une communauté dont on se sentait membre, par exemple, la vie n'est plus vivable. Privé de son centre et comme dépouillé de lui-même, l'homme tombe dans une espèce d'errance. Par contre, il se sent le droit d'être lui-même quand il dispose d'un soutien familial authentique, d'une vie conjugale harmonieuse et d'échanges confiants à l'intérieur d'un groupe où il est personnellement accepté et aimé. Alors il a l'impression d'être en harmonie avec la vie, protégé, confirmé en son centre même. Et, dans le cercle des siens, il éprouve la présence de ce centre. Mais y est-il pour de bon ? Non, car ce centre lui-même est encore conditionné, dépendant des circonstances. Il faut que le vrai centre de l'homme soit inconditionné, qu'il soit le signe d'un enracinement dans l'Absolu. Si quelqu'un est vraiment un « élève sur la Voie », les fluctuations de son sentiment de soi lui signaleront ses déviations sur la Voie. Elles se transformeront spontanément en appels du maître intérieur dont la voix l'engage à ancrer ailleurs sa conscience de lui-même.

8. La conscience de soi par l' ÊTRE

Il existe une expérience de conscience de soi plus profonde, la conscience par l'ÊTRE ESSENTIEL. Paradoxalement elle apparaît au moment où toutes les conditions qui soutiennent la conscience de soi au niveau du moi se trouvent anéanties. Trois « grandes expériences » de l'ÊTRE, qui se produisent au moment où les conditions normales d'existence s'effondrent, en font foi : lorsque, en face de la mort imminente et inéluctable — et justement à cause d'elle — l'homme découvre une autre vie ; devant l'absurde, un sens plus profond et dans l'abandon une immense protection qui n'est pas de ce monde. L'ÊTRE s'est emparé de la conscience intime et une confiance surnaturelle succède tout à coup à la pire angoisse. De même, une nouvelle foi naît de la rencontre avec l'absurde qui aurait dû mener au désespoir. Et là où un isolement total rend la vie insupportable, on se trouve enveloppé d'une extraordinaire protection. Que s'est-il passé ? Quelle sagesse, consciente ou inconsciente, s'est chargée ici du gouvernail ? Celle qui, seule, ose accepter l'anéantissement et rejeter toutes les exigences du moi profane à la sécurité, au sens et à la sauvegarde. L'éclosion de l'ÊTRE se produit au moment où, à bout de forces et de savoir, le moi s'abolit. De ces expériences naît une conscience de soi plus profonde, indépendante de ce que l'homme peut réaliser, comprendre ou maîtriser grâce à certains avantages temporels. On peut être soutenu par une force surnaturelle au milieu de la faiblesse, percevoir une clarté surnaturelle au milieu des ténèbres du monde et un incompréhensible amour au sein de son indifférence. Alors, et alors seulement, quand un tel état prend possession de lui, l'homme atteint son vrai centre. Il n'est donc pas autre chose que l'ÊTRE essentiel par lequel l'Absolu, l'ÊTRE au-delà du temps et de l'espace, est

présent en nous, fidèlement, même au sein du monde contingent. Quand, en certaines expériences, l'homme a une fois éprouvé cette manifestation de l'ÊTRE dans l'existence, alors son centre, d'abord caché, peut devenir le point focal conscient de sa vie de personne. A toute déviation qui l'en écarte, son oreille affinée lui fera entendre la voix du maître intérieur. Chez l'homme, désormais conscient, libre et responsable, tout pourra graviter autour de l'axe commun, inconsciemment, à tout vivant : la manifestation de l'ÊTRE divin en lui et par lui dans le monde. Cela signifie que, dans la lutte, la création et l'amour, il restera en contact constant avec la transcendance. Par elle, à travers son individualité personnelle, il portera de plus en plus consciemment témoignage à la plénitude l'ordre et l'unité de l'ÊTRE divin. A ce point d'arrivée en son centre, un seul mouvement intègre et réalise à la fois ses pulsions les plus fortes, sa vocation la plus profonde et sa totale aspiration.

9. Le centre : l'ÊTRE présent en l'homme

La réalité véritable, essentielle parce qu'elle est le noyau agissant en toute chose, le centre premier et absolu de tout vivant, est l'ÊTRE divin, présent en lui pour se manifester en une forme, chaque fois unique. La diversité des existants en ce monde fait apparaître l'ÊTRE dans la multitude des formes individuelles. L'image intérieure de chacune des structures qui se forment, dans les conditions spatio-temporelles, est en même temps leur chemin intérieur inné. Il est la loi de devenir selon laquelle, par une suite précise d'étapes et de degrés, elle se développe, s'épanouit et dépérit, porte en mourant son fruit : germe d'un nouveau devenir. Cette voie intérieure est, chez tout vivant, le noyau actif de son existence. L'homme, être conscient, est dans son vrai centre quand il a perçu et reconnu son chemin intérieur comme sa vérité et sa vocation essentielles. Quand il est capable aussi de suivre cette voie et qu'un écart hors du chemin éveille sa conscience de l'ÊTRE et l'avertit par la voix du maître intérieur. Il est par conséquent dans son centre lorsqu'il se trouve définitivement sur la Voie.

A l'homme il est donné — et ceci comme une exigence — de rendre conscient ce centre de toute vie, au lieu de le laisser simplement agir et régner, inconsciemment, comme c'est le cas pour les autres vivants. Il participe ainsi à sa formation responsable. Il lui est donné non seulement de vivre en l'ÊTRE comme tout vivant, mais, consciemment, de vivre par l'ÊTRE divin qui est son véritable centre et d'éprouver, comme sa conscience morale, la poussée de l'ÊTRE vers sa manifestation.

La conscience de cet ÊTRE n'est nullement accordée avec le moi naturel et sa présence intérieure au sein de l'existence ne va pas de soi. L'expérience de l'ÊTRE est bien plutôt un événement d'un ordre particulier, d'abord déformé par la conscience du moi profane. Puis, la souffrance causée par cette altération de l'ÊTRE, dont la manifestation est le besoin fondamental secret de « l'être de conscience humain », fait naître en lui à l'heure voulue, quand il y est prêt, cette aspiration : percevoir en sa conscience, par une expérience spéciale, l'édosion, ou la percée de l'ÊTRE. Il s'agit d'un événement bouleversant car il délivre l'homme d'une forme de conscience dominante qui l'empêche d'éprouver l'ÊTRE. Quels que soient le genre et le degré d'opiniâtreté de cette conscience déformatrice de l'ÊTRE, elle engendre toujours une tension dont la disparition fait place à un état de conscience qui rend l'homme un peu plus accessible à l'ÊTRE.

Toute forme de conscience faisant obstacle à la manifestation de celui-ci implique pour l'homme l'impossibilité d'être en son centre. Il n'y accède qu'en dégageant en sa conscience l'espace nécessaire à

l'éclosion de l'ÊTRE, dans la mesure donc où toutes ses actions ou omissions, tout ce qui, chez lui, est pulsion, sens et accomplissement, s'enracine dans la libre manifestation de l'ÊTRE surnaturel en ce monde.

10. La Voie vers le centre

Quand il en est ainsi et que l'homme se trouve en son centre, que l'ensemble de son attitude permet le témoignage croissant de l'ÊTRE TRANSCENDANT dans sa conscience, il est alors sur la Voie, sur le chemin que lui a ouvert son expérience de l'ÊTRE, la Voie de l'initiation et de l'individuation. C'est la Voie partant de l'expérience de l'ÊTRE et où, par initiation, formation et fusion progressives, l'homme avance suivant les étapes prescrites, hors de l'existence superficielle de sa conscience naturelle, vers sa conscience profonde où, présent et agissant, son Etre essentiel, c'est-à-dire l'ÊTRE surnaturel qui vit en lui, peut s'y épanouir.

Cette Voie s'ouvre par une expérience qui exige une « conversion », un retournement radical, un changement d'orientation fondamental. A partir de là c'est l'ÊTRE divin et non plus l'homme qui est en cause, afin que, degré par degré, il puisse s'emparer de l'homme, au plus intime de lui-même. L'entrée de l'ÊTRE dans l'existence humaine, c'est-à-dire son accueil dans le Soi de l'ÊTRE essentiel transhumain, commence par un événement libérateur, crée un engagement sans retour et implique sans cesse un nouveau mourir. L'accomplissement final qu'il promet ne se réalise que dans la mesure où, en un processus sans fin de transformation, l'homme découvre, éprouve et reconnaît son centre. Cette métamorphose se produit par trois moyens : l'expérience, sa compréhension et l'exercice.

Au commencement de la VOIE, il y a l'expérience initiatique. Le plus souvent elle est un éclair d'illumination qui métamorphose tout. Comme si un épais voile de brouillard se déchirait tout à coup, un nouveau centre, un nouveau noyau se fait jour. Avec lui un sens neuf, la promesse d'une plénitude d'un ordre et d'un Tout différents. Des montagnes s'effondrent, il s'ouvre des abîmes inconnus, de maigres ruisseaux deviennent des fleuves féconds et la lumière qui se lève semble le soleil remplaçant la lune. De telles expériences sont les heures étoilées de l'homme. Elles peuvent avoir des degrés de profondeur, de durée et de qualité divers. Elles nous surprennent au milieu de la grisaille quotidienne ou en des circonstances extrêmes de souffrance. Mais elles ont toujours un caractère d'absolu qui atteste leur authenticité. C'est une expérience qui laisse loin derrière elle toute impression ou expérience naturelles et sans laquelle l'homme ne saurait pas ce qu'il appelle « l'autre dimension ».

Au commencement du chemin, il y a le respect porté à ces événements, appelés « expériences de l'ÊTRE » qui éveillent la conscience de soi en cet Etre. Ce ne sont pas toujours des expériences éclatantes comme celles qui sont accordées à l'homme quand, arrivé à la limite de ses forces, le moi naturel voit ses assises s'effondrer. Certaines des expériences de l'ÊTRE sont un don surprenant au milieu de la vie « ordinaire ». Et, tant qu'elles durent, l'homme se trouve dans un état très étrange, passagèrement établi en son centre. Au commencement de la Voie, il doit aiguïser en lui le sens qui perçoit ces instants initiatiques dans lesquels, pour un moment, l'ÊTRE essentiel l'emplit absolument. A ces instants, tout ce qu'il éprouve, tout ce qu'il fait, a un caractère très particulier. Il est sensibilisé au maximum à l'égard de tout ce qui favorise, ou entrave, son mouvement vers la transparence à la transcendance. Les sens intérieurs s'ouvrent. Il a l'impression d'avoir été jusque-là sourd et aveugle à l'ÊTRE. En un instant, il devient un

être voyant et entendant à l'intérieur de lui-même et des choses, ouvert à la voix du maître intérieur.

Se trouver en son vrai noyau, c'est être centré sur la transparence et orienté vers ce qui peut y apparaître. Cette orientation n'est pas un état stable. C'est être plutôt en train de flotter, un « être-en-marche », une marche qui touche à peine le sol, une avance sans halte, comme sur une arête de montagne où la moindre hésitation peut signifier la chute. Tout arrêt éveille la voix intérieure.

Etre en son centre, c'est être ouvert d'une façon particulière qui permet à l'esprit de la grande VIE de circuler sans entrave. Mais c'est aussi se refermer pour bien garder ce qu'il ne faut pas perdre et qui est une forme vivante en mouvement, la coupe contenant la VIE, un vase précieux dont la valeur, que l'on sent inestimable, rend les mouvements involontairement précautionneux... En tout cela il faut conserver un lien, un contact avec quelque chose d'indicible, qui ne se laisse pas saisir et ne demeurera que « si on l'a comme ne l'ayant pas ». Et ces nouvelles façons de s'ouvrir, d'être en forme, d'être en contact, ne sont pas simplement des dons éphémères, ils sont le contenu de nouveaux engagements, des tâches qui, si l'on y manque, font immédiatement intervenir le maître intérieur.

Etre en son centre est en même temps être vigilant, d'une vigilance spéciale de tous les sens, vers le dedans, dans une sorte de clair-obscur lumineux où tout se met à briller de l'intérieur. C'est une sorte de conscience intime de l'ÊTRE dans laquelle tous les sens — ouïe, odorat, goût, toucher, et aussi la vue, — sont de nouveau réunis, comme le sens primordial unique, pour une certaine perception intériorisée. Mais, nulle part un sens ne s'arrête en se fixant, tout est réceptivité, la « possession » se borne à refléter, à réfléchir. C'est pourquoi cet état tout entier brille d'un éclat particulier, d'une clarté intérieurement lumineuse qui, en même temps, réchauffe et nourrit. Mais tout repose sur un mystérieux équilibre préservé dans les mouvements. C'est le maintien constant d'une direction et d'un niveau précis qui semblent préservés par la main d'un maître secret. On est balance hydrostatique et compas, la goutte d'eau et l'aiguille à la fois, mystérieusement ce que tous deux indiquent et ce qui signale le plus léger défaut d'équilibre. Ceci est le signe que l'homme est vraiment sur la Voie, dans son vrai centre. Car la caractéristique de cet « être en son vrai centre » est que celui qui y « repose » en sa nature profonde et celui qui le cherche, le manque et le recherche de nouveau, sont UN. Cet état indescriptible — don de la grâce et de l'instant illuminé par elle — est et demeure impermanent car l'homme reste toujours pris au filet de sa conscience naturelle. Mais quand il se tient, avec persévérance, sur le chemin de son authentique profondeur et qu'il progresse ainsi en transparence, cet état devient toujours davantage le fond constant qui favorise l'expérience.

L'expérience de l'ÊTRE et la transformation par Lui (25) sont deux choses distinctes. A la simple expérience il faut ajouter la connaissance et l'exercice. Le contact et l'expérience de l'ÊTRE ne prennent leur sens transformateur que si la connaissance et la pratique s'y joignent.

Avoir une illumination est autre chose qu'être un éveillé.

Le premier pas vers le discernement consiste à saisir le sens de l'expérience de l'ÊTRE, point de départ vers une métamorphose qui exige le travail de toute une vie. Il faut tout d'abord comprendre que, si elle reste au premier plan, notre conscience dite naturelle est l'« obscurité » incapable de concevoir la vraie lumière. Le caractère objectivant de la conscience rationnelle et l'ordre statique qui en découle, s'opposent au dépassement de l'objectivité et au dynamisme de la VIE qui embrasse toutes choses. Il fait obstacle à l'éclosion de la Grande Vie dans la petite. Depuis des siècles la sagesse orientale insiste sur l'étroitesse aliénante d'une conscience exclusivement objective. Pour l'Occident aussi, il serait temps de s'en rendre compte et de reconnaître qu'on n'atteint pas le vrai centre de l'homme avant d'avoir passé les

barrières de sa conscience naturelle.

Découvrir que cette conscience naturelle empêche le contact avec l'ÊTRE est la première réponse à la question: Qu'est-ce qui sépare, en fait, le moi naturel de l'ÊTRE essentiel éprouvé dans la première expérience de l'ÊTRE? Le premier écran est la conscience statique du moi profane. Le second est l'ombre qui barre la route de l'ÊTRE essentiel vers le Soi et, par là, vers le centre.

« L'ombre » est une des notions les plus fécondes de la psychologie de C. G. Jung. Elle représente l'ensemble de la vie non acceptée, ou refoulée, qu'il s'agisse des impulsions vitales primitives ou des réactions contre un monde cruel. L'ombre est la lumière sous la forme de ce qui lui fait obstacle. Il faut que l'homme sache reconnaître ce qui fait toujours renaître l'ombre interceptant la lumière de l'ÊTRE essentiel. Son étendue et sa profondeur sont égales à l'obstacle qui s'oppose à l'appel de l'homme vers son centre, mais c'est aussi la mesure de l'horizon qui s'ouvre à lui quand il réussit à intégrer cette ombre. Saisir sa nature, son origine, sa forme d'existence et ainsi la possibilité de la surmonter, elle et le blocage qu'elle engendre, tel est le travail de la réflexion analytique des profondeurs qui doit dégager la route de l'ÊTRE essentiel. Car le premier contact de l'ÊTRE n'implique pas encore un nettoyage du terrain au sens psychanalytique du terme. Pour participer réellement à l'autre dimension et s'engager vers la transformation, il faut renouveler sans cesse le sacrifice de la forme du moment. Il faut accepter et intégrer aussi l'aspect inconnu de l'ÊTRE essentiel, identique au chaos créateur œuvrant chez l'homme (26). Sans effort, on ne travaille pas correctement le champ où doit croître le germe de l'ÊTRE transcendant, dans la vie et aussi dans l'attitude intérieure de celui qui cherche. Il risque alors d'être tout de suite étouffé par la mauvaise herbe des mécanismes cachés, par la prolifération de désirs sauvages et d'aspirations prématurées vers les sommets.

Reconnaître les étapes à parcourir pour arriver à la transformation fait aussi partie de la préparation au chemin. « La règle fondamentale, le commencement et le but de tout travail, est de faire sentir ce qui se trouve d'essentiel sous les déformations ou dans l'inconscient d'un homme.

Après la prise de conscience et la destruction des formes caduques, on peut toujours s'attendre à voir les forces vitales créatrices profondes reprendre sur un arrière-plan nouveau (27). »

La métanoïa qui importe ici passe par une rupture et par la destruction des vieux systèmes. Sans l'anéantissement de l'ancien état de sujet, la mort du moi et l'abandon des formes périmées, sans sacrifice, enfin, il n'existe pas de transformation et sans cet esprit de sacrifice l'homme ne parvient pas à son centre.

La transformation est un mécanisme à multiples chaînons. L'homme y est le théâtre de luttes entre les grandes forces. Il les vit comme lumière et ténèbres, masculin et féminin, richesse et pauvreté. Il faut qu'il les éprouve, en souffre, et vive leurs oppositions pour qu'ensuite, par la transformation proprement dite, ils disparaissent dans la coincidentia oppositorum et renaissent de la Lumière qui est au-delà de la lumière et des ténèbres. Cette expérience insigne est la première rencontre, bouleversante, avec notre vrai centre. Le chemin continue pourtant après avoir vécu cet au-delà des contraires. l'ÊTRE exige, en un mouvement de métamorphose sans fin, une disposition d'esprit par laquelle l'homme parvenu à sa vraie maturité, un avec son centre et vivant par lui, ne s'arrête jamais sur la Voie. Car il s'agit d'une voie sans point d'arrivée, une voie qui est elle-même le but. L'homme a déjà atteint son centre quand il est définitivement sur le chemin vers lui.

Cet être-dans-son-centre une fois rejoint, une vie libre de souffrances n'a nullement commencé. Au

contraire. Dans la mesure où l'homme laisse l'autre dimension s'éteindre et renaître en lui, que, trouvant en elle la racine indestructible de lui-même, il reconnaît son engagement à son égard et l'admet sans restriction, il est justement en état d'accepter la souffrance. Qu'il sache souffrir — et non qu'il ne souffre plus — est la preuve qu'il est parvenu à son centre. Vu sous l'angle de l'ÊTRE essentiel, vaincre la souffrance signifie être capable de souffrir sa peine. Seule cette maîtrise fortifie la forme susceptible de témoigner fidèlement de l'ÊTRE dans le monde. Celui qui a vraiment goûté à l'ÊTRE aimerait bien s'éloigner du monde et se perdre en cet Être libérateur. Pourtant, s'il ne remet pas sans cesse en jeu, par la rencontre avec les puissances des ténèbres, l'aspect purement lumineux de son contact avec lui, il retombe hors de cet ÊTRE. C'est le courage d'un don de soi périlleux qui engendre la forme dans laquelle, en pleine conscience, responsable et libre, l'homme garde le contact avec son Être essentiel et demeure en son centre, non plus passagèrement mais d'une façon constante. L'homme reste, même en sa plus haute forme, un homme. Lorsque, parvenu à son Éternel essentiel, il se tient « à l'écart » du monde c'est que, comme personne, il n'est pas encore dans son centre. Il ne le trouve que par la ré-intégration de l'ÊTRE essentiel et du monde. Mais ceci exige un exercice méthodique.

Le troisième moyen qui doit préparer à recevoir l'empreinte de l'ÊTRE dans l'existence, et par là l'être-en-son-centre, est l'exercice, le travail sur la vie intérieure, mais aussi sur la manière d'être là, dans le monde, d'une façon juste. Il comprend toujours aussi une pratique de discipline pour le bon ordre du corps. « C'est seulement ainsi que l'aspiration vers le Tout et vers la construction d'une conscience élargie acquiert son champ de réalisation légitime dans le temps. Le corporel, au sens cosmique, est aussi la matrice où le spirituel peut se déposer et, grâce à elle, se transformer dans le sens essentiel en gagnant forme et fécondité. Incarner la connaissance illuminante est tout aussi nécessaire au sain développement de l'homme spirituel que d'enflammer le « feu sacré de l'esprit pour éclairer la matière brute et lui donner la vie (28) ». Le travail du corps, comme exercitium ad integrum, forme le noyau de la VOIE. Le corps ne doit pas être compris seulement comme l'opposé de l'âme et de l'esprit, mais aussi comme le corps que l'on est.

11. Le centre dans le symbolisme du corps

Être dans son centre s'exprime dans toute l'apparence corporelle : par le maintien juste, un équilibre souple sans cesse rétabli, la conformité à l'ÊTRE avec la précision et la grâce des gestes qui en résultent. Cet ordre harmonieux qui atteste la transparence représente plus qu'une figure statique définissable par des mesures et des proportions. C'est une attitude dynamique grâce à laquelle rien, de la part du corps, ne gêne la manifestation de l'ÊTRE dans son mouvement de transformation.

Plus encore : l'homme n'est physiquement en son centre que dans la mesure où est assuré le mouvement fondamental de la vie, le rythme de création et de libération, d'éclosion et de disparition, s'ouvrir et se fermer, donner et se reprendre, en un mot la « respiration de la vie ». Alors tout ce qui entrave l'élan de transformation de la vie, le limite ou l'altère, est aussitôt ressenti et spontanément corrigé dans le sens de la transparence.

L'évolution vers la personne passe par la forme du sujet du moi profane. Or les tendances fondamentales de celui-ci sont axées sur sa position dans le monde et, si elles dominent, elles freinent la dynamique de la vie. Tant que règne le moi, l'existence corporelle reste obscurcie par une attitude centrée sur le moi et

par là même contraire à la vie.

« Dans le cadre du symbolisme de l'espace, la place de l'homme dans le cosmos (Scheler) est symboliquement intelligible. Pour qui se propose d'analyser la structure humaine, la disposition symbolique de son aspect corporel et de ses membres offre le point de départ d'une interprétation morphologique de sa nature (28). » Le sens du corps et de sa structure est d'abord de représenter le champ d'expression de la personne en perpétuelle transformation. Son symbolisme n'est pas le résultat d'une interprétation qui projetterait, sur un corps indépendant de l'homme, quelque chose qui ne s'y trouve pas, autrement dit de non-existant. Il est beaucoup plus exact de dire que le corps humain, ses éléments et ses fonctions, ne peuvent être compris que symboliquement.

Ce corps est la façon dont l'homme est présent et se vit, dont il se « possède ».

Il se présente à travers lui car le corps est la forme correspondant à sa loi intérieure innée, par laquelle, progressivement, il trouve, ou manque, cette forme. Ainsi le haut et le bas du corps n'ont pas une signification physiologique primaire mais leur sens se rapporte d'abord à la personne. « Le symbolisme mystérieux de l'axe vertical de posture chez l'homme, opposé au plan horizontal de la marche — qu'il partage avec l'animal — est, pour une anthropognomonie intuitive, d'une puissance expressive incomparable (29). »

Haut et bas représentent un rapport entre des dimensions, des directions et des attitudes de la vie humaine et leurs significations caractérisent, dans le cadre de l'ensemble, chacune des stations sur la Voie de la transparence. Le « haut » par exemple, signifie pour l'homme la capacité de s'élever et aussi de dominer une chose, située au-dessous de lui, qui cherche à le tirer vers le bas. Pesanteur et légèreté, dureté et douceur, solide et liquide, etc., toutes ces caractéristiques n'ont pas un sens physique primaire qui serait ensuite transposé en une signification humaine. Elles désignent d'abord des qualités du vécu humain, des potentialités de son évolution et de son mouvement vers l'épanouissement. C'est un processus objectivant de définitions et d'abstractions qui les change en concepts, appliqués à une réalité matérielle, soi-disant existante « en soi ».

Le sens des différentes parties du corps se modifie donc suivant la thématique de vie et d'évolution où elles figurent comme étapes, ou comme centres, sur le chemin.

La même région du corps peut symboliser une fois le bas, une autre fois le milieu. La terre sur laquelle posent nos pieds figure pour nous le bas. D'autre part, nous ressentons aussi l'abdomen, avec tout ce qu'il abrite et représente, comme bas. Le mot « bas » veut dire autre chose quand nous parlons du sol sous nos pieds et quand il s'applique à l'espace maternel des forces transformatrices, dans le bassin, que nous devons ouvrir et où il faut toujours nous replonger pour éviter de voir l'espace du haut : la tête (pensée), la poitrine (volonté) et le cœur (sentiment) se durcir et se stériliser.

Quand il s'agit du lien avec les forces cosmiques, l'homme sent son centre dans la région qui se trouve au-dessous du nombril, le bas-ventre. Mais s'il est surtout conscient du mouvement transformant dans lequel, s'élevant et descendant entre le ciel et la terre, il s'affirme comme une personne en devenir, la région abdominale devient, en bas, l'espace porteur et régénérateur des forces de ses racines. La tête ne représente pas seulement alors ce qui s'élève vers le ciel (par opposition aux pieds attachés à la terre), elle est l'espace de l'esprit. Le centre cesse de se situer dans l'abdomen, il est alors le cœur. Le cœur est le milieu entre ciel et terre où, dans le champ de tension entre haut et bas, le nouveau peut éclore.

La découverte du « centre terrestre » de l'homme, incarné dans l'espace de l'abdomen et du bassin, est d'une importance capitale sur le chemin de la transparence. Elle marque le premier pas sur la Voie qui va du moi profane à la personne.

L'homme ne se trouve réellement sur le chemin de la transparence, et par là de son centre, que s'il a éprouvé, reconnu, et commencé à pratiquer un repos confiant en son centre corporel, condition de toute détente et de toute forme justes. Certes, l'homme occidental est d'abord surpris et choqué d'apprendre que, pour atteindre la transparence, dans le corps aussi, le centre qu'il doit en premier lieu actualiser et maintenir est l'abdomen, plus exactement le bas-ventre et le bassin. Pourtant, « l'assiette » dont il a été question plus haut, abrite dans cet espace corporel, bien plus qu'on ne pourrait le penser: le secret de l'exercice qui mène au centre de l'homme tout entier.

L'importance de l'abdomen apparaît constamment dans les sculptures romanes et gothiques représentant des figures humaines, comme aussi le Christ en majesté. Elle est depuis longtemps connue en Orient. Le Japon surtout en fait le noyau de l'exercice qui conduit à la maturité, c'est-à-dire à l'intégration à la transcendance. On le trouve dans l'enseignement et la pratique du « hara (30) ».

Au sens propre du terme, le mot « hara » veut dire « ventre ». Au figuré il désigne l'attitude d'ensemble de l'homme qui, détendu, de plus en plus libre de la domination du petit moi, est sereinement ancré dans une réalité qui le rend capable de sentir et de recevoir la vie « d'ailleurs ». Sa maîtrise du monde ainsi assurée, il peut se consacrer sans trêve à ce qui est sa vocation. Il peut, sans peur, combattre, mourir, créer, aimer. Quand il réussit à s'établir dans son hara, à s'y enraciner, il découvre le creuset où les puissances de la vie, ses alliées, accueillent toutes les formes figées du moi pour les refondre et les transformer en des formes nouvelles. Grâce à cette capacité de renouvellement, il assume autrement le monde. Rien ne l'abat, rien n'ébranle son équilibre élastique. Il garde la tête froide. Son corps est tendu en souplesse. Au rythme qui le fait s'ouvrir et se fermer, se donner et se retrouver, il respire de la respiration du centre. Il peut rester calme au milieu des tempêtes du monde. Dans son hara, l'homme repose à la source de forces qui ne tarissent jamais, celle d'une inlassable transformation et, par là dans l'espace des racines de son être et de son devenir personnel. « Hara no hito », « l'homme qui a un ventre », signifie l'homme parvenu à la maturité, ayant réalisé les conditions d'intégration du moi profane et de l'ÊTRE essentiel. Seul l'homme qui a quitté le domaine du moi pour s'établir dans la région du hara, son centre terrestre, et y jeter l'ancre, peut finalement atteindre un équilibre authentique. Celui qui par l'exercice a découvert le « hara », entend, en son corps, la voix du maître dès qu'il quitte son centre corporel, ou risque d'en sortir, quand il est en danger par exemple. L'homme du moi profane, décentré, tend justement, en cas de danger, à se « reprendre » par le haut et à se crispier.

Cependant, avoir du « hara » et être « dans son hara » ne veut pas encore dire qu'un homme soit centré. « Hara » ne garantit pas encore le centre de la personne. Pour y parvenir, il faut ajouter au centre terrestre un ferme contact avec le centre céleste. Le centre céleste est autre que le terrestre. Pour le gagner, il faut entrer en contact avec les puissances spirituelles. Mais il est d'abord nécessaire de s'ouvrir au centre terrestre pour accueillir le germe du Logos, sans le contraindre et le déformer par des systèmes logiques.

Alors que le siège du centre terrestre se trouve dans l'abdomen et le bassin, région de l'origine naturelle et du lien avec les puissances cosmiques, celui du centre céleste est, situé symboliquement, en haut, non dans la tête mais autour d'elle et aussi dans l'espace poitrine-cou-tête et son aura.

Le prisme du moi profane réduit les forces supra-humaines « d'en-bas » — la plénitude des forces cosmiques auxquelles, originellement, l'homme participe — à la notion et la représentation des pulsions

et des besoins sexuels. De même, cette vue du moi limite l'esprit, c'est-à-dire le Logos, aux catégories de la logique, de l'éthique, et de l'esthétique. Leurs « valeurs » sont, il est vrai, la manière dont l'ÊTRE surnaturel est perçu à travers le prisme du moi profane. Mais elles y sont aussi victimes de ses tendances à définir et à fixer. Elles deviennent des systèmes statistiques figés qui érigent un mur entre l'homme et l'ÊTRE surnaturel. Ce n'est pas avant que ces systèmes aient été repris et refondus dans le centre terrestre que l'homme est libre d'accueillir l'ordre vivant de l'ÊTRE qui est au-dessus de tout système. Alors se construit le centre du haut que nous appelons centre céleste.

Le « centre céleste » signifie, en soi, l'ÊTRE intangible, inaccessible au conditionné spatio-temporel, la source des expériences par lesquelles l'homme rencontre l'Absolu au-delà de tout contingent, la VIE inaccessible à la mort, le sens libre de toute erreur et Y amour au-delà de toute la dureté du monde.

L'homme, à qui cette expérience a été donnée et qui y demeure est arraché au monde. Totalement empli de son Être essentiel, il peut à ce moment se croire le centre. Mais, parce qu'il est un homme, lié à son corps, au temps et à l'espace, reposer en son seul Être essentiel n'est pas encore pour lui être en son vrai centre. Ces instants où il est comblé et porté par son Être essentiel lui donnent pourtant un avant-goût de l'existence dans ce centre véritable.

Au sens symbolique ce centre est le cœur et il ne l'atteint que par l'intégration du ciel et de la terre. Une fois qu'en lui s'ouvre ce cœur, il entre, comme un fils du ciel et de la terre, en son vrai centre.

Le fait de participer aux puissances terrestres et célestes, qui embrassent le moi profane, ne fait pas encore d'un homme une personne. Au contraire.

La participation aux puissances du cosmos ou du Logos qui dépassent et incluent le moi est, en soi, impersonnelle. Les puissances de la terre sont pré-personnelles, les puissances du ciel, supra-personnelles. L'homme peut, en passant les frontières de son moi, s'établir en toutes deux et agir par elles sans être lui-même déjà une personne au sens le plus élevé du terme, sans y accéder donc en tant que personne. Il peut être saisi par les puissances de la terre comme par celles de l'esprit. Il est possible que son petit moi soit soulevé, aspiré même, alternativement par les unes ou par les autres, de sorte qu'il soit présent et agisse comme s'il était privé de son moi, non seulement dans l'ivresse ou l'enthousiasme mais aussi dans son activité quotidienne responsable (par exemple comme guérisseur ou guide spirituel). Dans cette action, qui peut être très bienfaisante, il ne se donne pas tout à fait lui-même. Lui-même comme cet individu unique, réel seulement dans son corps mille fois conditionné, inséparable de son destin personnel, sujet tissé de son bonheur et de ses peines, de ses espoirs et de son angoisse : en un mot lui-même comme cet homme n'est pas encore vraiment présent dans une action partielle. Tout professeur, médecin ou thérapeute authentiques, tout guide spirituel, connaissent le saut caractéristique qui se produit dans sa relation avec celui qui lui est confié au moment où il ne peut plus faire autre chose que de s'ouvrir lui-même. Sous l'habit de sa profession, l'homme tout entier apparaît alors et rencontre l'autre comme lui-même. Malgré tous les dangers que cela implique, il le sait et le sent : maintenant seulement il atteint l'autre de personne à personne (31). Pour que ce soit bénéfique, il faut naturellement que celui qui donne et dirige soit lui-même parvenu à son centre de personne. Trop souvent cette première intervention personnelle ne peut pas se réaliser, précisément parce que l'homme, allié soit aux forces cosmiques, soit aux forces spirituelles, est en même temps privé de moi. Il vit, aime, crée et agit, soit par son centre terrestre, soit par son centre céleste — pas encore par le centre d'être-dans-le-monde de personne. Son action — peut-être secourable — est prépersonnelle comme celle de certains guérisseurs, ou impersonnelle comme celle de certains prêtres. « L'homme vu comme un tout, c'est-à-dire l'homme accompli, n'est pas un chaînon entre terre et ciel, entre nature et esprit, et tantôt l'un tantôt l'autre, il est

l'union de l'un et de l'autre dans une conscience illuminée (32). »

« En tant que centre de liaison juste, la structure humaine exige l'instance de la personne sans laquelle elle serait pensée, mais non pas réelle (34) " - La personne numineuse a son lieu symbolique au point d'intersection entre le domaine spirituel et le corporel comme entre le haut et le bas... (35) »

Ainsi le centre de la personne n'est ni ce qu'incarne le « hara » ni ce que représente l'espace du haut, mais le cœur. Cependant, le cœur ainsi entendu n'est pas celui par lequel l'homme est attaché au monde sentimentalement, dans le bien et le mal, mais celui qui prend naissance lorsque, en tant que moi, il a tout abandonné. Quand il s'est anéanti dans la terre, qu'il s'est épanoui avec les puissances du ciel, il a enfin trouvé la route amenant au point qui, en lui-même, les unit, C'est le « grand cœur », celui que la dévotion au cœur de Jésus n'a pas par hasard placé au centre, c'est-à-dire dans la région du plexus solaire. En disant que le centre de l'homme est le cœur, c'est ce cœur que nous désignons.

12. Le cœur — centre de l'homme

Le cœur du centre représente l'homme enfant du ciel et de la terre. Mais on ne peut pas dire que ce cœur soit épanoui et que l'homme soit arrivé à son centre tant qu'il ne le vit que passagèrement, à certains moments d'enthousiasme. Il faut que, en tant qu'enfant du ciel et de la terre, il soit devenu un témoin sûr de l'ÊTRE en qui terre et ciel sont englobés. Nous devons donc nous demander maintenant : que veulent dire ces images «ciel» et « terre » ?

La terre signifie, d'une part, les forces maternelles cosmiques de la « grande nature », face au ciel, « séjour des forces paternelles spirituelles du Logos ». Mais l'antinomie ciel-terre a un sens plus large que celui des forces impersonnelles agissantes de la nature par rapport aux forces de l'esprit, elles aussi universelles et impersonnelles, dont les images primordiales sont les idées et les lois et auxquelles, comme tout vivant, nous participons aussi. L'opposition ciel-terre est vivante aussi en nous dans le rythme du Yin et du Yang, comme l'éclosion éternellement créatrice de la vie dans l'accomplissement des formes individuelles et leur retour libérateur au sein du grand Tout.

Mais la terre signifie aussi la vie dans sa contingence ; la vie d'un homme avec son déroulement historique, conditionnée par les circonstances et le destin, toujours pleine de souffrances et de difficultés, toujours limitée par la vieillesse et la mort. Et, à l'opposé, le ciel, cet ÊTRE divin, universel, inaccessible au destin, éternellement jeune, au-delà du temps et de l'espace. A lui, nous enseigne l'Orient, l'homme peut s'éveiller comme à sa « nature de Bouddha » en échappant à la folie de son moi profane. Mais quand nous rencontrons le regard de quelqu'un qui est vraiment sur la VOIE, en passe de devenir un homme total, ce qui nous regarde n'est pas un moi profane souffrant de son destin individuel ; ce n'est pas non plus l'ÊTRE essentiel au-delà du destin, caché sous ce moi. Ce regard est celui d'un moi de personne, qui se trouve à l'intersection d'une verticale passant au-dessus du temps, et de l'horizontale attachée au temporel. Il est ce point crucial de tension — chargé d'une nostalgie à la fois pleine de promesse et de souffrance — d'un éternel combat pour l'intégration juste du ciel et de la terre, de l'ÊTRE essentiel et du moi du monde, de l'ÊTRE absolu et de l'existence contingente. Et dans le champ de force de cette tension se forme le vrai centre de l'homme. En elle seulement il devient totalement homme. D'elle seule naît ce cœur du milieu dont l'amour est autre chose qu'une chaleur généreuse mais

cosmiquement impersonnelle, et tout aussi différent du pâle amour spirituel venu d'un « centre du ciel » qui ne connaît ni n'accepte la terre. C'est dans la fusion du ciel et de la terre que naît le vrai centre de la personne. Seulement là, où l'Absolu germe dans le contingent — la force dans la faiblesse, le sens dans l'absurde, l'amour dans la cruauté du monde — là, uniquement, l'homme parvient à son vrai centre quand, au milieu du monde, il se sait un avec l'au-delà du monde. Il sait qu'il doit vivre vers lui, en lui et par lui. Mais il sait aussi que, lié au monde, il est obligé d'assumer, en retombant sans cesse dans l'horizontale, une trahison de la verticale. Le centre dans lequel l'homme peut atteindre son centre n'est donc pas un point fixe où l'on arrive définitivement, c'est une fidélité tenace qui accepte la croix et vit avec persévérance un mouvement sans fin qui le mène du monde vers le centre et du centre vers le monde où il vit et agit. Dans ce mouvement, l'esprit au-delà de l'espace et du temps prend une forme spatio-temporelle constamment renouvelée sous laquelle il « disparaît » dans le monde contingent. Et, d'autre part, il doit toujours, dans son corps mille fois conditionné, redevenir transparent, pour que la lumière du ciel puisse luire à travers lui, dans sa pureté. Quand il est capable de vivre cette croix, devenue ce qui le détermine, il est là en tant que personne, en son centre. Ainsi le centre de l'homme est la transcendance cherchant à se manifester en lui et cela uniquement sous l'aspect de la croix.

Lorsque l'homme a trouvé ce centre, c'est-à-dire cette transparence à la transcendance, alors tout ce qu'il vit prend un éclat particulier, un rayonnement singulier émane de lui. Quelles que soient son action et ses rencontres, elles deviennent, de sa part, transparentes (36). Alors, avec une douce énergie, il remet tout ce qu'il rencontre en son centre.

L'homme est en son centre quand, dans le monde, il vit, inflexiblement, de et par son Etre essentiel. En lui l'homme participe à l'ÊTRE divin. Mais cette participation ne devient expérience, engagement et accomplissement conscients que s'il accepte son destin, unique et conditionné. Ce n'est pas malgré, c'est dans le contingent qu'il perçoit l'absolu du mode particulier de l'Etre qu'il est en son Etre essentiel. Et c'est justement par cette condition contingente acceptée qu'il peut aussi, une fois, par grâce, ressentir en son Etre essentiel l'ÊTRE de tous les êtres, se sentir uni, avec foi, au principe de toutes les formes, au Christ en tant que Verbe. Ainsi on devrait dire que l'homme est en son centre quand il se sent un avec le Christ et vit par lui et que la voix du Maître en nous, qui s'appelle le Christ, le rappelle toujours de nouveau en ce centre. Nous n'entendons pas le Christ seulement comme la nature essentielle de toutes choses ou comme la formule du devenir par l'ÊTRE essentiel innée en chacun, mais comme cette instance surnaturelle qui représente et exige l'union avec le « contingent ».

C'est parce qu'il est toujours un « étant » dans le monde et ne peut jamais être tout à fait un avec lui, que l'homme peut être un avec l'ÊTRE dans l'expérience, par une rencontre. Mais dans cette rencontre, quand au point douloureux d'intersection du ciel et de la terre sur la croix, il se perçoit comme personne, le Christ lui apparaît non comme principe, mais comme un « Toi ».

Il faut l'expérience de sa propre situation cruciale pour que l'œil intérieur de son « être une personne » s'ouvre en l'homme. Et il est enfin au centre de son centre quand s'ouvre l'œil qui, au sens spirituel, est « de l'ÊTRE et du soleil, l'œil du Christ pour ainsi dire, par lequel celui qui voit et celui qui le voit deviennent Un. Avec ce regard qui, au sens strict, n'est plus le petit regard humain, il ne voit plus du point de vue de son moi naturel le centre dont il vit, dont il peut et doit réellement vivre. Cependant, il ne le voit pas non plus, par une pure identification avec son Etre essentiel, tout à fait du dedans, mais à la fois de l'intérieur et de l'extérieur, comme un homme qui, même par l'intégration du moi profane et de l'ÊTRE essentiel, reste au point d'intersection de la croix. Dans la mesure où il s'est senti lui-même assigné à la croix, par la nature de sa propre dimension, il se trouve — osera-t-on le dire — en dialogue avec le

Christ. En lui apparaît, comme le fond le plus intime de l'homme, le Toi divin personnel. Quand l'homme va jusqu'au bout de son expérience de lui-même, il perçoit, au plus profond, le dialogue personnel avec Dieu et, par là, son partenaire divin (37) », son véritable maître intérieur qui le pousse toujours de nouveau vers cette expérience. On peut donc dire :

L'homme est en son centre quand il est en Christ. On avance avec timidité une telle formule, trop facilement affadie par la paisible approbation de ceux qui font d'elle une profession de foi, non associée à l'expérience et la transformation et n'y voient pas comme ici : le but infini d'une Voie qui passe par la mort et la métamorphose.

La voix initiatique est donnée pour modèle et assimilée par la foi dans la mesure où celle-ci exprime la transparence devenue vivante à l'intérieur de l'homme et ne se contente pas de tenir platement quelque chose pour vrai. En ce sens, il est aussi donné à tout homme d'être en son centre, à chaque degré de son évolution, d'une manière spécifique à ce degré. La voie initiatique n'est pas destinée à chacun. Mais, à cause de son degré d'évolution et de l'expérience ainsi possible pour lui, il peut être donné pour tâche à un homme d'être consciemment ce qu'il est en fait — un enfant du ciel et de la terre — et d'en témoigner. Ce processus d'individuation progressive implique un élargissement de la conscience et le dépassement des frontières de la conscience naturelle. Le cœur peut alors être empli d'une paix lumineuse, abrité dans l'expérience de la transcendance : pour un « cœur simple » la plus haute réalisation.

Mais cela comporte aussi un danger : celui de la « transcendance négative », c'est-à-dire la tentation de s'y arrêter et, de ce fait, de tout gâcher. Car, justement, lorsque cet homme se croyait en son centre, il en est retombé parce qu'il s'est arrêté. Cependant, s'il est un appelé, la voix du maître lui donnera l'alerte et le jettera sur le chemin d'une nouvelle transformation.

[III - LA VOIX DU MAITRE DANS LA RENCONTRE AVEC LA MORT](#)

La voix du maître nous parle dans notre rencontre avec la mort. Elle nous parle par la voix de cette VIE, à laquelle est liée la mort de tout vivant et pour qui mourir est la condition du devenir.

La mort fait partie de la vie, la souffrance fait partie de la vie. Vie — souffrance — mort s'entremêlent. La souffrance aigrit, la souffrance mûrit, selon l'attitude de l'homme qui la subit, soit qu'il se sente un moi naturel aspirant à une vie durable et exempte de souffrance, soit qu'enraciné en son Etre essentiel il fasse de sa manifestation dans le monde le but de son existence. Dans le second cas, la souffrance dissout les obstacles à la croissance par l'ÊTRE essentiel. Quant au moi naturel, dont les désirs sont orientés vers le bien-être et l'absence de peines, il voit dans la douleur et la mort le côté sombre de l'existence, l'ombre. Mais qu'est-ce que l'ombre, sinon la lumière sous l'apparence de ce qui la cache ? L'ombre disparaît quand l'homme devient transparent à la VIE qui embrasse sa petite existence et sa mort. Médiateur de la lumière, il la laisse alors transparaître sous la forme de l'ÊTRE que le moi, luttant contre toute mort, empêche de se réaliser pendant la vie.

Le multiple qui occupe notre existence doit s'anéantir pour que la plénitude de l'ÊTRE puisse naître en nous. Le multiple qui résonne, en nous et autour de nous, doit faire silence pour laisser entendre la voix de l'ÊTRE essentiel. C'est pourquoi l'exercice spirituel veut le silence afin que la conscience intime, débarrassée du tumulte des pensées et des images du monde laisse entrer ce qui est au-delà du bruit, des concepts et des images.

L'anéantissement du multiple permet la naissance de l'UN.

Son silence laisse la parole à la plénitude, la mort du multiple est la vie de l'UN.

C'est pourquoi la voix du maître intérieur vient porter témoignage à l'UN caché dans le cœur de l'élève, quand le multiple y prend trop de place.

Dans le Japon d'autrefois, certains maîtres Zen avaient, pour aller au-devant de la mort qui les conduirait vers l'ÊTRE absolument libérateur, une coutume particulière. Quand le moment de la mort leur semblait venu, ils invitaient leurs amis à se réunir pour un dernier repas. Puis, le repas terminé, ils s'asseyaient au milieu du cercle, écrivaient un dernier poème et se plongeaient dans un recueillement dont ils ne revenaient plus.

Insondable est le visage de marbre des morts. Que rien ne bouge là où un instant avant était encore la vie semble impossible à saisir. Mais, si on a le courage de rester auprès du mort et de contempler ce visage, peut-être sera-t-on effleuré par le souffle de l'autre VIE OU celui qui vient d'expirer entre à peine. Et, avec la voix venue de très loin et pourtant tout proche, qui se fera peut-être entendre, un nouvel horizon s'ouvrira soudain.

Avec la mort c'est l'horreur qui est présente dans le monde, aussi l'homme primitif fuit devant l'inexplicable qui, par le cadavre, le fixe et le terrifie. Chacun connaît ce frisson d'horreur. Un long chemin mène de la peur panique, causée par la mort, à la force de la regarder en face avec sérénité. Le premier pas est de supporter cette peur. La mort impose le silence. Celui qui émane d'elle fait se taire tout ce qui l'entoure. Et c'est seulement une calme persistance qui fait approcher l'homme si près du silence de la mort qu'il commence à l'entendre. Ce qu'elle a à dire s'adresse à celui qui sait rester muet devant son impénétrable secret. S'il prête l'oreille, en silence, face au visage de la mort, il percevra la voix du Maître suprême.

Un homme meurt. Le pouls cesse de battre. Les yeux se révulsent. La respiration s'arrête. Silence insondable. Un cadavre ? Pas encore, car l'heure de l'ÊTRE essentiel est maintenant venue et ce qui était jusque-là caché apparaît. Quand la dernière convulsion a cessé, alors, au plus profond, s'ouvre la porte derrière laquelle attend, la vie durant, la vérité de l'ÊTRE essentiel. Maintenant elle éclate, elle pénètre la substance, encore plastique, du visage et y accomplit sa métamorphose, sa transfiguration.

Un mystérieux « entre » sépare le moment où l'on vient d'expirer et celui de la mort. Quand il devient apparent, il éclaire d'un rayonnement particulier celui qui vient de passer. A travers lui brille la délivrance de quelque chose mais aussi la liberté vers quelque chose : une certitude intérieure et une paix lumineuse.

Il est naturel que le chagrin causé par la mort d'un être aimé soit plus grand que le bonheur laissé par les souvenirs d'une vie commune. Mais, ensuite, apaisante et féconde, la plus intime composante du passé peut se faire jour dans la conscience. Il s'agit de l'au-delà du temps que l'attachement à l'autre renferme.

Alors, celui qui est présent dans son absence nous parle le langage consolant et exigeant de LA VIE, transformant en elle-même vivants et morts.

Mourir commence en naissant. La mort est mêlée au tissu de la vie. Ce qui vit et croît vit vers sa mort et par la mort de ce que sa croissance dépasse. Imperceptible, indolore, cela se passe en une perpétuelle et insensible transformation. Mais plus l'homme devient un moi qui définit, s'accroche et cherche la stabilité, plus il lui est difficile de dégager la place du nouveau. Heureux celui qui sait se détacher. Pourtant, un jour, la vraie mort s'avance vers lui et elle exige plus que le mourir inhérent à chaque transformation. Elle exige de croître au-dessus et au-delà du vrai mourir : de croître au-delà de soi-même.

Bien plus tôt que l'homme ne le pense, sans souffrance, comme un cancer, la mort commence à l'appeler et, déjà, à venir le chercher. Mais qu'est-ce que la mort ? N'est-ce pas, à travers la mort, une plus grande Vie ? Et le fruit de la maturité n'est-il pas — ou ne devrait-il pas être — de savoir s'ouvrir à elle en mourant ? Quand l'homme vieillissant, sans se demander ce qui l'y attend, ne pense qu'à prolonger son existence, il manque le couronnement de sa vie. Certains attachent plus d'importance à bien mourir qu'à vivre plus longtemps. Mais bien vivre n'est possible que par rapport au bien mourir.

Parfois un homme, vers qui la mort s'avance, entend cette question : « As-tu peur de la mort ou bien de la force de VIE, surgissant quand s'ouvre la porte de la mort ? »

Dans ce qui lui semble rassurant, protecteur, ce qui le garde et le porte en cette vie, l'homme qui progresse vers la maturité pressent et reconnaît toujours davantage une menace, car cela freine sa croissance. Aux forces conservatrices de la vie sont associées des puissances de mort, de pétrification. Et aux forces d'anéantissement se joignent les serviteurs et les messagers de la vie.

La Mère-Terre pousse hors d'elle les enfants qu'elle porte, puis les nourrit pour, un beau jour, les engloutir de nouveau. Mécanisme unique ? Sur le chemin vers soi-même, l'homme, né pour la liberté, est contraint de céder à l'aspiration qui le rappelle au corps maternel, jusqu'à ce que, librement, devenu un avec elle, chargé de sa sève, il ait la force de la détruire en lui-même et d'atteindre son autonomie.

Le sens de la mort, pour chacun, dépend de ce qu'il entend par « vie ». Le visage de la mort change avec les yeux de celui qui la regarde. Nous pouvons la voir soit comme l'événement qui menace notre vie et y met impitoyablement fin, soit comme un épisode inhérent à l'existence, orienté vers une autre vie, où le connu s'évanouit mais où une porte s'ouvre à l'inconnu, et peut-être à un ÊTRE qui est par-delà tout temps et tout changement. Cela dépend du niveau et du type d'esprit de celui qui la regarde ; cela dépend de sa conscience plus ou moins développée de l'ÊTRE essentiel, où le supra-temporel aspire à la lumière, dans le temps et au-delà de tous les temps.

Sont des choses différentes :

La crainte de la mort comme d'une fin cruelle ;

L'horreur devant un mort, par qui l'inconnu nous dévisage.

Le souci de ce qui sera après la mort.

Elles ont en commun d'être elles-mêmes, pour qui est encore dominé par le moi profane, des forces

destructrices. Mais celui qui est sur la VOIE reconnaît dans ses peurs ce dont il doit se détacher et la voix impérieuse du maître s'élève à travers la crainte de l'horreur, l'angoisse et le souci. Il le rappelle à l'ordre transformant de l'ÊTRE essentiel qui, à toutes ces choses, donne un autre sens.

L'homme peut mourir de trois morts :

La mort par vieillesse et par maladie.

La mort par fidélité au devoir.

La mort comme un pont vers l'autre rive.

De la première manière, tout le monde meurt. Beaucoup sont prêts à mourir de la seconde. De la troisième, peu sont capables. Ce sont ceux chez qui vit déjà, comme une expérience, une promesse et un engagement, ce qui dépasse et embrasse la vie et la mort. La mort fait partie de la vie — mais la vie fait aussi partie de la mort. Au lieu de notre formule « vie et mort », on trouve chez certains peuples celle de « vie et renaissance ». La vie ne fait pas que finir par la mort : de la mort naît aussi la vie. La VIE aboutit toujours à une nouvelle VIE.

L'énigme de la vie, ses innombrables mystères, viennent de sa fraternité avec la mort. Dans la vie humaine, tout ce qui est profond a trait à la mort qui l'attend. C'est par rapport à elle que nous percevons la plénitude et la richesse de la vie en ce monde — et que nous pressentons la plénitude de la VIE au-delà du monde. A l'homme qui repousse la pensée de la mort inéluctable, qui se laisse absorber par le monde superficiel et vit comme si la mort n'existait pas, la profondeur reste cachée. Seul celui qui connaît les complices de la mort — souci, angoisse, horreur — et leur fait face, peut contempler la clarté venue de l'infini qui perce toute finitude, abolit ses frontières, le porte au-dessus d'elles et fait de lui un témoin de l'éternité. Cette clarté est simplement le reflet de la lumière que nous sommes nous-mêmes aussi en réalité. Le oui à la mort ouvre en nous l'œil qui la perçoit.

Dans l'angoisse confuse qui nous oppresse devant le vieillissement entre la crainte de voir décliner la vie et approcher la mort. Pour le moi naturel, la jeunesse apparaît comme le temps des potentialités illimitées, la vieillesse comme le rétrécissement croissant de l'espace de vie disponible. Or, vieillir devrait vouloir dire mûrir, ce qui signifie toujours s'ouvrir à la voix du maître intérieur. Quand l'homme vieillissant atteint aussi la maturité, qu'il entend la voix de l'ÊTRE essentiel et songe à sa croissance, sur la voie, alors l'âge ne rétrécit pas mais, au contraire, élargit l'horizon futur. Etre vieux c'est n'avoir plus d'avenir devant soi. L'homme mûri reste jeune, car vieillir lui donne une chance toujours plus grande de renoncer au secondaire et de se concentrer sur l'Unique essentiel : devenir de plus en plus transparent à la grande VIE présente en notre Etre essentiel et tendant à se manifester par nous. La mort qui approche — la grande peur sur le plan naturel — apparaît alors comme la justification d'une plus grande liberté de tout abandonner, d'entrer sans soucis dans l'incom-mensurable dimension du grand inconnu.

La mort est l'intermédiaire par lequel, dans le domaine des êtres vivants, la grande VIE émerge au seuil de chaque renouveau. Elle apparaît comme la destruction régénératrice, inséparable du devenu et coordonnant tout devenir. Pour le non-advvenu, elle est la promesse de transformation en une structure nouvelle. Tout renouveau suppose d'abord une destruction, toute éclosion la disparition de quelque chose. Celui qui cherche uniquement à survivre se ferme l'accès à la VIE car il refuse son instrument, la mort, qui prépare l'espace nécessaire à la VIE... L'éveillé à la Voie de transformation est prêt aux mille morts que la VIE exige de lui pendant le temps de son existence.

L'existence humaine est tendue entre deux pôles : la VIE qui est au-delà de la vie et de la mort, et l'existence qui a un commencement et une fin. Pouvoir et vouloir être les deux à la fois distingue, comme aspiration potentialité et vocation, l'état de personne. L'homme ne perçoit le sens de ces deux vies que sur l'arrière-plan du danger qu'elles constituent alternativement l'une pour l'autre. Que doit être, en fait, la vie mortelle ? Le témoignage de l'immortel dans le monde. Et que signifie l'immortalité ? Acclimater le mortel dans l'immortel. Cela commence à être possible quand, éveillé à la Voie, devenu élève, l'homme entend la voix du maître. La VIE devient alors un engagement et une force dont l'exigence ne cesse jamais.

L'homme ne peut vivre qu'en communauté avec d'autres et adapté à un monde objectivement construit. Quand celui-ci le dévore et en fait une chose, la mort par aliénation le menace. Il cesse d'être lui-même. Si le noyau de son Etre essentiel lui donne encore assez de force pour dire non, les ténèbres mêmes de cet éloignement de soi peuvent faire naître la lumière qui le gardera. Le danger mortel de perte de soi-même se change alors en une croissante découverte intérieure — c'est le thème de notre temps.

Tout au long de sa vie, l'homme est harcelé et accompagné par sa mort. Tant qu'il n'a pas compris qu'il vivait en exil, il prend, à tort, la présence de la mort comme un simple antagonisme à l'égard de sa vie spatio-temporelle. Pour pressentir, percevoir et, finalement, savoir que la mort n'est pas seulement une fin, il faut, bien sûr, avoir appris à connaître l'infini. Il faut avoir appris à respecter les moments où, dans la mort proche, l'expérience d'une autre Vie l'a touché ou bien, à travers le mourir, celle d'une renaissance. Cette expérience, peu de gens ne l'ont pas rencontrée. Mais il est rare qu'ils aient appris à entendre dans la mort la voix de la VIE.

C'est après la mort des parents — leur tutelle protectrice dépassée — que les enfants sont adultes. Chaque fois que l'inconscient a été dominé par une puissante image paternelle ou maternelle, un rêve de meurtre du père ou de la mère peut indiquer un début d'émancipation. Souvent le rêve lui-même, ou le réveil, sont accompagnés d'épouvante devant ce crime, mais souvent aussi du sentiment que cela devait être. Nous obéissons, en tuant, à la voix du maître. Ensuite vient la satisfaction de la libération et, avec elle, le retour de l'amour filial. Plus encore, pour la première fois il s'agit d'un amour authentique, l'amour dans la liberté.

Il y a la mort par faim et la mort par indigestion. Même le saint a besoin d'un minimum matériel. Une étincelle d'esprit attend encore celui qui est arrivé à la saturation matérielle. Quand, dans le premier cas, le minimum fait défaut ou que, dans le second, l'étincelle s'éteint, alors, dans la mesure où ils sont hommes, tous deux meurent. Cependant, la proximité de la mort les maintient juste en vie, l'un parce qu'il la fuit, l'autre parce qu'il va vers elle.

Le sens de la mort est la vie qu'elle rend possible. Dans l'anéantissement jaillit l'éclair de l'indestructible et nous appelons « audacieux » celui qui recherche l'imminence de cette destruction pour éprouver l'indestructible. Seul le danger fait apparaître ce qui est, de toute éternité, insensible au danger. Les uns jouent leur vie en affrontant la montagne, d'autres dans un duel et, dans tous les temps, on trouve des hommes chevaleresques, prêts à tout, plus forts que la mort parce qu'ils pressentent qu'une mort généreuse enflamme l'éclatante étincelle de la Vie.

« Bien sûr que je recommencerai » dit une femme qui avait tenté de se suicider. « Pourquoi ? — Parce que ce qui s'est levé était indiciblement beau quand, après avoir pris le poison, je me suis sentie perdue et que j'ai tout abandonné. »

« Une vie dont, le sens serait de survivre n'a pas de sens » a dit un Israélite au moment où il devait entrer dans la chambre à gaz... Un instant avant il tremblait encore de peur. Il a été tout à coup absolument calme et rayonnant. Et le destin est passé à côté de lui.

La détresse qui peut écraser un homme est de trois sortes : la peur de l'anéantissement, le désespoir devant l'absurde et la solitude de l'abandon. Mais, devant une mort qui paraît inévitable, quand il est donné à quelqu'un de faire ce dont un homme ordinaire est incapable : accepter l'inacceptable, une vie nouvelle peut brusquement se faire jour. Celui qui peut se soumettre, librement, à l'inéluctable et le supporter arrache à la mort son aiguillon. Parce qu'il est prêt à sacrifier son moi, il ouvre à son Etre essentiel la porte qui mène à son véritable Soi. Et soudain, de la destruction jaillit l'indestructible, du désespoir devant l'absurde la lumière au-delà du sens et du non-sens. Et, au milieu de l'abandon du monde entier, la désolation se change en protection au sein de l'ÊTRE supra-naturel.

De même que la foi est authentique lorsque le doute ne peut pas l'effleurer, que la liberté n'est pas la vraie liberté dès qu'elle risque d'être soumise à la moindre contrainte, ainsi, quand la pensée de la mort peut la troubler, la vie n'est pas encore la vraie VIE.

Le progrès de l'humanité, c'est-à-dire de l'humain dans l'homme, ne consiste pas à augmenter la sécurité et la durée de l'existence (une prospérité certaine peut signifier une régression de l'humain) mais à faire croître la force qui fait triompher de la mort. Cela ne se produit que sous le signe de l'expérience, constamment approfondie, d'une VIE plus haute, qui n'a plus rien à voir avec la mort dans le temps.

Etre prêt à mourir, c'est être fidèle à ce que l'on prétend représenter. La vie que la fidélité engendre, permet et maintient, vient de la mort que l'on est prêt à subir. A cette mort nous appelle, seul autorisé, le maître intérieur.

Au-dessus de la mort plane la lumière de la grande VIE. Le silence de la mort fait percevoir une autre VIE et, derrière ses frontières, les lointains qu'elle dévoile à notre conscience sont sans limites. Seul l'homme conscient de la mort en lui est capable de sentir la VIE qu'elle lui désigne déjà.

L'héroïsme et la résignation sont les deux manières, possibles à l'homme par ses propres forces, soit de vaincre la mort, soit de l'accepter par un douloureux renoncement. Ce sont les façons dont la mort se reflète dans le moi, prisonnier de sa vision naturelle et qui vit courageusement, avec abnégation, en deçà des frontières de son horizon. Pour être relié par la mort au Tout Autre infini, il faut qu'il ait senti, de l'autre côté de la frontière, ses vraies racines. La mort devient alors pour lui la porte ouverte sur la patrie de son origine éternelle.

Des mourants, passés pendant quelques instants « là-bas », nous disent qu'ils y ont perçu une pure lumière de béatitude et de délivrance. Quelle lumière cela peut-il être, sinon celle qui brille déjà, de temps à autre, à travers le voile de notre conscience ordinaire ? Mais nous ne la voyons pas parce que, étrangers à notre Etre essentiel, nous nous tournons vers le seul monde que nous comprenions. A la lumière du jour de notre monde nous ne voyons pas les étoiles du monde d'en haut. Pour celui-là seul qui, dans sa quête de lumière, supporte de voir s'obscurcir sa conscience ordinaire, les étoiles de la VIE commencent à briller.

A chaque degré de son devenir la mort prend pour l'homme un sens différent.

Au premier niveau, elle n'est pour lui qu'un sombre destin. Elle est l'ennemi de la vie contre lequel nous

devons nous défendre. Mais, même vue ainsi, elle reste aussi l'arrière-plan obscur sur lequel tout le plaisir de l'existence, toute la vie assurée ou reconquise, se détachent lumineusement. La mort, notre constante compagne, celle qui nous menace à chaque instant, est aussi le perpétuel renouveau de notre joie de vivre. La secrète conscience intérieure de la mort donne son éclat à la vie. Chaque instant vécu sans crainte revêt un aspect de bonheur que, sans notre compagne la mort, nous ne sentirions jamais.

Au second degré d'évolution, la mort est ce sacrifice que nous sommes prêts à accomplir pour respecter le sens qui appartient à ce niveau : le service du prochain et de notre œuvre. Etre prêt à mourir pour servir est le fondement de la vie à son second niveau. Même si la mort physique est le plus grand sacrifice que l'homme puisse faire au service de la vie — quand elle se trouve sous le signe de la fidélité, la vie entière est sacrifiée au service d'autrui.

Au troisième degré, la mort est le seuil qu'il faut passer sur le chemin d'une vie plus haute. Pour l'éveillé à la VOIE, la mort prend alors le sens de l'expérience, éprouvée en elle et par elle, de la grande VIE qui ne cesse jamais d'attendre que nous devenions l'instrument de sa manifestation dans le monde. Pour lui rendre gloire, nous sommes prêts à abandonner ce que nous protégeons au premier niveau, que nous préservions et réalisons dans l'abnégation au second. Ici la mort est l'amie qui nous instruit sur le chemin, qui le prépare et ouvre la porte d'une autre vie — déjà dans celle d'ici-bas.

Le sens que l'on donne à la mort est inséparable de celui qu'on trouve à la vie. Vue du dehors, la mort est une fin, vue du dedans, elle est un commencement. La mort, réalisée d'une façon juste, est un grand détachement : lâcher prise, se laisser passer, s'éteindre, se laisser devenir un avec la plénitude de la profondeur. Et de ce « devenir UN », de cette fusion avec le tréfonds primordial, que nous sommes nous-mêmes en notre propre profondeur, monte, si seulement nous le lui permettons, notre véritable Etre essentiel. La destruction se change en éclosion, les ténèbres en lumière, l'abandon du devenu en avènement du non-advvenu. Ce mouvement de transformation est la formule fondamentale de toute vraie méditation. C'est dans le silence de toute pensée et de toute image que nous percevons la voix du maître.

Plus l'homme meurt à son moi naturel, plus clairement apparaît son véritable Etre essentiel. Plus profonde est sa fusion avec son propre Etre essentiel, unique, plus il se rencontre lui-même dans l'Essence qui est la nature de tout humain et de toute chose. Quand l'homme réussit à laisser mourir le moi soucieux de durer, il peut entrer en contact avec la VIE. Plus l'abandon de son moi conditionné par le monde le fait se trouver lui-même, en tant qu'individu unique, mieux il perçoit la VIE universelle, supra-individuelle. Ainsi, par la mort du moi, peut-il rencontrer la nature essentielle de toute chose, la VIE de tout vivant. Sa fusion avec elle permet à l'homme de développer ce moi véritable, à la fois supérieur au monde et conforme à l'ÊTRE essentiel dans le monde, pour y combattre, créer, aimer.

Comme toute observation sur la réalité de la condition humaine, la valeur de ce qu'on dit sur la mort ne dépasse pas l'horizon de la conscience qui l'exprime. L'horizon du réel au centre duquel se tient le moi est le plus étroit. En lui la réalité humaine est réduite à ce qu'il sent, perçoit et conçoit — dans son espace et dans son temps. Ce temps s'accomplit et s'achève entre la naissance et la mort. Au-delà se trouvent, pour ce moi, les hypothèses, la spéculation, l'imagination, la métaphysique : produits de désirs et de craintes. Et la VIE qui est au-delà de la vie et de la mort ? Une pieuse croyance et rien d'autre ? Non. Elle est une expérience primordiale. Plus encore : elle est fondée sur la plus profonde expérience née dans une conscience élargie et appuyée sur la connaissance d'une tradition millénaire sur la profondeur divine, origine et sens de notre vie. L'expérience et la conscience de la VIE sont, à travers tous les temps, le contenu de l'illumination. Depuis toujours elle est la source où se désaltèrent tous les annonciateurs de Dieu et le but éternel de tous ses disciples. Elle est — toujours unie à la mort — la vie

qui renferme la VIE.

L'éternité qui éclaire la mort n'est pas une durée éternelle — le fini continuant sans fin — c'est une réalité qui se tient, verticalement, sur la finitude, insérée entre un commencement et une fin. L'adversaire de la VIE égare l'homme, en lui faisant croire qu'il ne peut rien saisir au-delà de sa finitude ; et la conscience objective sert de piège au démon pour réduire l'homme à ne considérer que ce qu'il peut fixer en une définition. La VIE ne se laisse pas fixer. Mais comme chez l'homme le détour de la conscience objective fait partie de la VOIE, une plus longue évolution lui est nécessaire pour s'en libérer. Pris dans son moi profane, c'est le sort de l'homme d'oublier sa double origine. Il est citoyen de deux univers ; enfant de la terre, il appartient au monde spatio-temporel, limité et contingent. Et il est en même temps aussi enfant du ciel, d'un ETRE absolu et infini, au-delà du temps. Dans le monde de son moi naturel, tout a un commencement et une fin. Au royaume de son Etre essentiel, il n'y a ni commencement ni fin, ni naissance ni mort. En toute vie de ce monde il y a la mort. S'éveiller à la VOIE, c'est se souvenir de sa double origine et entendre la voix, pleine de promesses et d'exigences, nous appelant à la forme de vie qui unit le ciel et la terre.

La peur de la mort est inhérente à l'homme, comme l'amour de la vie. Il faut connaître la crainte de la mort pour avoir la chance et le droit de pressentir et d'éprouver la VIE qui nous attend dans la mort. Déjà la clarté de la vie menacée en ce monde est plus vive quand la mort vient de la frôler : pendant une convalescence, après un grand danger ou un combat victorieusement soutenu. En paix ou en guerre, la vie naturelle n'atteint tout son éclat dans le vécu humain que sur le fond sombre de la mort. Mais c'est au moment où s'éteint la vie naturelle que, pour la première fois, brille la clarté du supra-naturel et c'est dans la mort menaçante que sa lumière apparaît.

Toute transformation vit de la dissolution du devenu. Pourtant il faut une conscience élargie au-delà des limites encore imposées par la vision naturelle pour pressentir quelque chose du mystère permanent qui vit, tisse, travaille en l'homme et, lui-même hors du temps, transforme tout ce qui est temporel. On n'est vraiment soi-même que si — ne fût-ce qu'un instant — on devient conscient, à travers tout le devenu, du non-devenu de l'ÊTRE surnaturel, ce « non-crée » dans l'âme dont parle Maître Eckhardt. Alors, partout où se trouve un homme, visible de tous, l'invisible est à l'œuvre : c'est le non-advenu en lui qui, sans qu'il agisse, engendre par la dissolution du devenu, un devenir juste.

L'animal ne meurt pas comme l'homme. Il dépérit, s'éteint, finit. L'homme ne veut pas finir comme un animal. Il voudrait être conscient et en même temps il se débat devant la mort.

Il refuse de disparaître, il veut tout ignorer d'une fin. Il veut durer, survivre, demeurer. C'est sa nature. Il est inhérent à la nature du moi de définir tout ce qu'il rencontre, de se protéger par ce qui dure, de se rassurer dans l'inaltérable. Tout ce qui menace le repos du permanent devient alors ennemi. La transformation aussi. Mais justement, quand plus rien ne bouge — c'est le repos de la mort. La paix de la vie, elle, se trouve là où rien n'arrête plus le mouvement de sa transformation.

L'ÊTRE essentiel de chaque homme est la façon dont la VIE, innée en lui, est en même temps sa VOIE : innée, donnée et donnée comme une tâche, comme une suite continue d'étapes à franchir, en tant que chemin vers une forme vivante dans et par laquelle la VIE peut se manifester toujours davantage dans le monde. Il n'atteint sa vérité que dans la mesure où, s'éveillant à sa voie, il trouve son Etre essentiel. La vérité de celui-ci, modalité individuelle spéciale de la VIE, est en même temps la vérité exprimée dans le langage de son humanité à lui. Mais, pour que la plénitude de l'ÊTRE puisse éclore chez un homme par l'ÊTRE essentiel, comme Voie, Vérité et Vie, il faut que s'anéantisse sa nature de moi, tenace, étrangère à

son origine. Par la mort de celle-ci et la souffrance de sa destruction, se prépare la prise de conscience du nouveau.

D'après une très ancienne tradition, la forme d'existence naturelle de l'homme offre le masque et la fermeture les plus denses possibles contre la réalité de l'ÊTRE universel, que pourtant il incarne. Cette réalité vit en lui par un élan secret vers sa manifestation. C'est une nostalgie inextinguible vers quelque chose de tout autre, bien au-dessus du monde, et la nécessité, incomprise, d'un devenir précis : C'est, enfin, le besoin fondamental de l'homme qui, parce qu'il est homme, se sent « à part ». Il est appelé par son origine à témoigner la vérité de l'ÊTRE incarné en lui, sur le mode humain, c'est-à-dire consciemment et librement. Mais la coquille sécrétée par la conscience de son moi naturel l'en empêche. L'éternelle question est donc celle-ci : Comment peut-il répondre à la poussée de l'ÊTRE en lui ? Comment peut-il accéder à la Vie, qu'il est fondamentalement en son Etre essentiel ? L'éternelle réponse est : par la mort. Cette réponse sonne désagréablement aux oreilles de l'homme enfermé en son moi naturel. Mais, pour l'éveillé à la VOIE, c'est la condition de naissance normale d'une attitude intérieure qui permet à l'Absolu de s'affirmer, le préalable plein de promesse à l'expérience de la grande lumière.

Celui qui cherche la VIE, qui, par la vie ou la mort, ne désire rien d'autre que vivre en elle et la servir, voit en la mort une amie qui l'affranchit de tout ce qui, dans sa volonté de durer, s'oppose à la vie et ses transformations. Mourir est le moment où la mort, toujours au travail en nous, approche de son but. C'est le temps de se préparer à l'instant suprême de la fusion avec la VIE. Il n'est jamais trop tôt pour rendre compte que ce temps est déjà entamé, que, doucement et secrètement, la mort travaille, déjà, à nous détacher de ce monde. La mort, non pas ennemie mais fraternelle à l'homme qui, par elle, va passer le grand seuil.

On dit de la mort qu'elle est le prix du péché. Cela ne signifie pas : parce que tu as péché, tu dois mourir. Cela veut plutôt dire que l'homme, seul « séparé » du reste du monde par sa conscience du fleuve éternel des transformations, s'oppose par sa volonté de durer à la loi de la VIE et ressent comme « mort » la dissolution inhérente à tout ce qui est vivant. Parce qu'il est orienté vers le permanent, et cherche le non éphémère en éternisant l'éphémère, il lui faut subir comme une angoisse une disparition qui fait pourtant partie de la VIE.

Quand celui qui, dans la mort, ne voyait qu'une impasse reconnaît, aux premiers signes de son approche, la voix de la VIE le ramenant, par la mort, en sa patrie, cela peut signifier une « grande expérience ». Peut-être comprendra-t-il alors, en effet, que sa terreur de la mort est, en réalité, la crainte de la force de VIE qui, déchirant son enveloppe terrestre, jaillira en lui.

NOTES

(1) Voir J. Evola, *Über das Initiatische*, Antaios, tome VI/21, 1964, E. Klett Stuttgart.

- (2) Voir J. Evolt, op. cit.
- (3) Voir M. Hippius, Am Fadert von Zeit und Ewigkeit, O. W. Barth, WeilheLm.
- (4) Voir Le maître spirituel dans les grandes traditions de l'Occident et de l'Orient, Hermès, tome IV, Paris, 1967.
- (5) Voir Dürckheim, La percée de l'Etre.
- (6) Voir Lama Anagarika Govinda, Le Chemin des nuages blancs.
- (7) Voir Dürckheim, Le Zen et nous.
- (8) Voir Dürckheim, Le Zen et Nous.
- (9) Voir Dürckheim, Le Zen et Nous.
- (10) Voir Dürckheim, Überweltliches Lebett in der Welt, Barth, 1972.
- (11) R. Otto, Das Heilige, C. H. Becksche Verlag, München.
- (12) Voir Dürckheim, Horror vacui, benedictio vacui.
- (13) Voir Dürckheim, Pratique de la voie intérieure ; Le quotidien comme exercice.
- (14) M. Hippius, dans Trartszendenz als Erfahrung, Weilheim, 1966.
- (15) W. F. Otto, Menschengestalt und Tanz, Munich, 1956.
- (16) En français dans le texte.
- (17) W. Welzig, Beispielhafte Figuren, Graz-Kôln, 1963.
- (18) Dürckheim, Haltung, Atmung und Spannung als Ausdruck der zentralen Lebensform des Menschen, Festschrift für G. R. Heyer, 1965.
- (19) C. v. Krasinsky, Die geistige Erde, Zurich, 1960.
- (20) Dürckheim, Die anthropologischen Voraussetzungen jeglichen Heilens, Storowitz Der leidende Mensch, Darmstadt, 1960.
- (21) R. Peltzer, Transparenz in der Arbeit am Leibe, Transzendenz als Erfahrung. O. W. Barth-verlag, 1966.
- (22) Dürckheim, Auf dem Weg zur Transzendenz dans Überweltlicbez Leben in der Welt, O. W. Barth, 1972.
- (23) En français dans le texte.
- (24) A. Vetter, Personale Anthropologie, Aufriss der humanen Struktur, Fribourg/Munich, 1966.

- (25) Dürckheim, Erlebnis und Wanglung, Bern, Stuttgart, 1956.
- (26) M. Hippius, Am Faden von Zeit und Ewigkeit, Trattscedenz als Erfabrung, Weilheim, 1966.
- (27) Op. cit.
- (28) A. Vetter, Personale Anthropologie, p. 16
- (29) A. Vetter, Personale Anthropologie.
- (30) Dürckheim, Hara, centre vital de l'homme, Ed. Le Courrier du Livre.
- (32) H. Trüb, Heilung aus der Begegnung, Stuttgart, 1953.
- (33) Voir H. Trüb, Heilung aus der Begegnung, Stuttgart, 1953.
- (34) Agovinda durchbruch zur Transzedenz.
- (35) A. Vetter, Personale Anthropologie.
- (36) Johannes B. Lotz, Auf dem Weg zum personalen Tranzendenten.
- (37) Dürckheim, Auf dent Weg Transcedenz, dans Transparente Welt. Ecrit pour Jean Gebser, Stuttgart/Bcrn, 1966.

Du même auteur, chez le même éditeur :

Pratique de la voie intérieure

La Percée de l'Être

Le Zen et nous

Exercices initiatiques dans la psychothérapie

Méditer, pourquoi et comment

Hara, centre vital de l'homme

Titre original : Der Ruf nach dem Meister

ISBN 3-87041-256-9

ISBN 978-2-7029-0105-2

© 1980, 2010, Le Courrier du Livre

Paris, pour la traduction en langue française

Achévé d'imprimer en mars 2010

sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery 58500 Clamecy

Dépôt légal : mars 2010

Imprimé en France

La Nouvelle Imprimerie Laballery est titulaire de la marque Imprim'Vert®